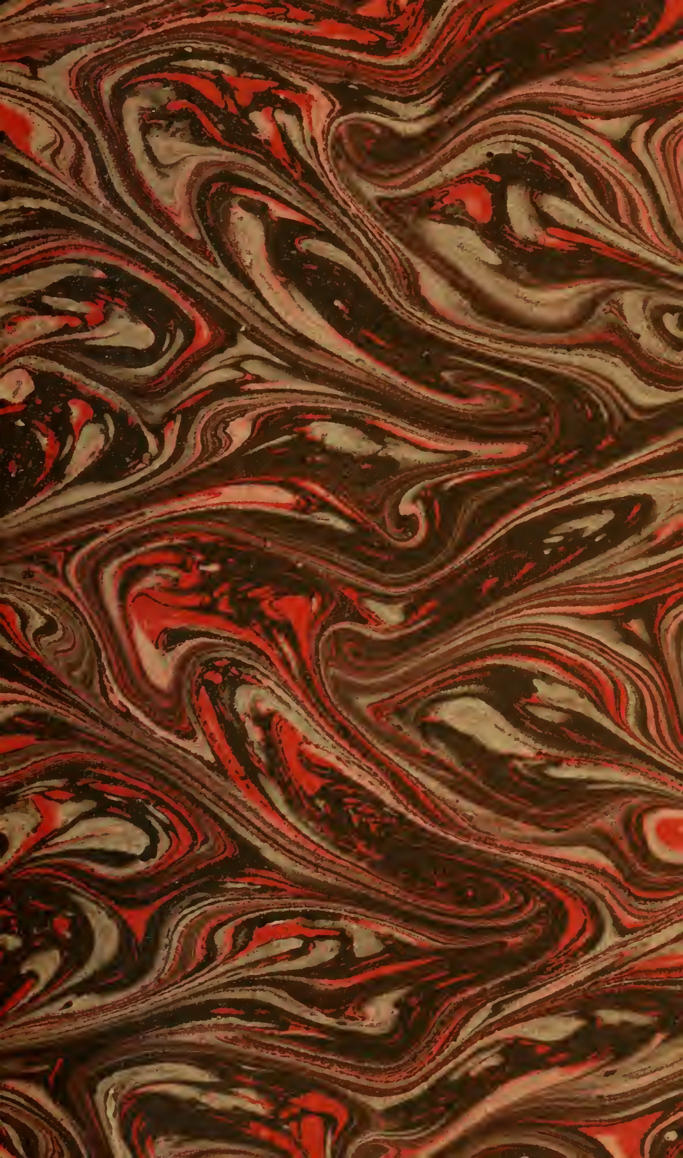






CE

HISTOIRE
DE
CALEJAVA
OU
DE L'ISLE DES Hommes raiſonnables.

AVEC LE PARALELLE de leur Morale & du Chriſtianiſme.



M. DCC.

Ne mea dona, tibi ſtudio diſpoſita fideli,
Intellecta prius quam ſint, contempta relinquas.

Lucret, lib. 1, de rer. nat.



HISTOIRE DE CALEJAVA

LIVRE PREMIER.

PREMIERE PARTIE.

DE L'ORIGINE DU nom & des Loix de Calejava.

CALEJAVA dans la langue du Pays ſignifie Terre d'homme; c'eſt ainſi que ſes Habitans veulent qu'on l'apelle, dans

la penſée qu'ils ont qu'il n'y a qu'eux ſur la terre qui ſoient raiſonnables ; ils trouvent les ſentimens des autres Peuples ſi extravagans, leurs coûtumes ſi ridicules, qu'ils ne font point de difficulté de leur refuſer la qualité d'hommes : Je veux que ces inſulaires ſoient auſſi ſages qu'ils le prétendent ; eſt-ce aſſez pour ſoûtenir cette haute eſtime qu'ils ont conçûe d'eux-mêmes, & pour juſtifier l'outrageant mépris qu'ils font des autres ? Quoiqu'il en ſoit, il eſt difficile de ne ſe pas ſentir quelque envie de connoître des gens qui ont des ſentimens ſi extraordinaires, pour ſçavoir du moins ſur quoi il les apuient : On ne ſçauroit penſer que ce Peuple qui ſe pique d'une extréme ſageſſe s'é-

carte ſans raiſon du chemin des autres hommes, pour prendre des routes inconnûes à tout le reſte de la terre : Peut-être auſſi eſt-il vrai que les hommes dénués de tout autre ſecours que celui de la Loi naturelle ne ſçauroient ateindre à un plus haut degré de perfection pour la morale, que celui auquel les Calejavaïtes ſont parvenus par leurs propres forces.

Le nom d'Avaïtes eſt davantage de leur goût ; ils retranchent en ſe nommant le mot de Calé, qui ſignifie terre, & la lettre *J*, qui marque nôtre article *de* : Nous ne les apellerons donc déſormais qu'Avaïtes, tant par cette raiſon que pour abréger un nom d'une prononciation aſſez difficile.

Quoique ces Insulaires croyent mériter le nom d'hommes par excellence, ils n'en sont neanmoins redevables qu'à un pur hazard.

Il y a huit à neuf cents ans qu'un Médecin se rendit si habile dans son Art, que devenu par son sçavoir l'arbitre de la vie des hommes, il en pouvoit prolonger le terme autant qu'il lui plaisoit.

Ava, c'est le nom de ce Médecin, avoit pris naissance dans un Pays voisin de celui dont nous écrivons l'histoire; mais il le quita, faché du refus que son Prince lui fit d'introduire dans son Royaume les Loix que les Avaïtes ont reçûes ensuite, & observées fort religieusement jusqu'à cette heure.

Ava emmena avec lui cent

ou cent cinquante de ſes proches pour leſquels il craignoit la colere de ſon Roi, & ſans doute s'ils êtoient demeurés ils auroient payé pour ce perfide la peine dûe à ſon crime. A peine ces étrangers furent-ils arrivés en Calejava, & campés ſur une montagne à deux ou trois miles de la mer, que les anciens Habitans du Pays députerent vers eux pour ſçavoir le ſujet qui les amenoit, & d'où ils venoient : Ava avoit un beaufrere nommé Milochi qui ſçavoit aſſez bien la langue du Pays, au lieu de répondre juſte, quelque inſtance qu'on lui en fit, il ne parloit que du mérite & du ſçavoir d'Ava : Le bruit de ſon arrivée & de ſon habileté ſe répandit en un moment parmi le Peuple; ſur ce bruit plu-

ſieurs malades acoururent à ce Médecin, il les guerit en peu de tems, & ils vinrent ſur le champ raconter au Conſeil du Roi la merveille de leurs gueriſons ; on y déliberoit alors ſur la maniere dont on en uſeroit avec ces nouveaux venus ; à la vûe de tant de gueriſons ſi ſubites ſur des perſonnes qui n'étoient pas inconnûes au Conſeil, on fut ſaiſi d'un tel étonnement qu'on ſe ſépara ſans rien réſoudre.

Cacoumiſon, qui régnoit alors, conçût un ſi grand déſir de faire une épreuve ſur lui de l'habileté d'Ava, que malgré tous les efforts de ſes Miniſtres il alla le lendemain le trouver en habit de Payſan : Ava n'ayant pû découvrir le mal de ce feint Payſan par l'inſpection de ſon corps,

apella Milochi afin qu'il le lui demandât : Cacoumiſon répondit, qu'il ne pouvoit ſi peu ſe remuer ou travailler pour gagner ſa vie, que ſon corps n'exhalât une odeur fort incommode à ceux qui êtoient auprez de lui : La grande envie que le Roi témoigna de guerir de ce défaut ſentoit trop ſon honnête homme & le trahiſſoit dans ſon déguiſement : Ava & ſon beaufrere pour éclaircir le doute où ils êtoient, que ce prétendu Payſan ne fut une perſonne de qualité, lui dirent qu'on le pourroit plûtôt guerir s'il travailloit quelque tèms avec les autres ; mais de peur (ajoûterent-ils) que la nouveauté de ton habit à nôtre égard ne débauche nos ouvriers, habille-toi comme eux : Refuſer d'o-

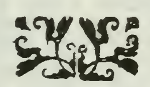
béir, c'étoit donner de grands ſoupçons, ou les confirmer ſi on en avoit déja.

Cacoumiſon travaille donc avec les autres à eſſarter les meilleurs endroits de la Montagne; quelque tèms aprez Milochi demanda à un malade qui venoit implorer le ſecours d'Ava, ſi cet homme (en montrant le Roi d'un peu loin) ne reſſembloit pas à quelqu'un qui fût en grande conſideration parmi eux: Comment (répondit ce malade) il a tous les traits du Roi: Milochi va ſur le champ trouver Cacoumiſon, & lui dit, que ce ne pouvoit être dans un Roi qu'un grand fonds de bonté qui l'avoit porté à commettre ſa perſonne entre les mains de gens inconnus, pour épargner à ſes Sujets une pei-

ne qu'ils ſouffrent avec plaiſir, & qui ne ralentit pas les empreſſemens qu'ils ont à lui faire leur cour : Cela êtant, nous pouvons atendre, continua-t-il, de cette même bonté, qu'elle nous laiſſera la joûïſſance de cette montagne inculte & inutile, pour y vivre ſans aucune dépendance & à nôtre fantaiſie : Comme Cacoumiſon tout interdit ne répondoit rien, Milochi pourſuivit ainſi ; ſçachez que nous avons déja diſpoſé des machines que nous pouvons faire joûer du haut de la montagne pour infecter tout l'air en bas dans un inſtant d'un poiſon ſi ſubtil, qu'il tuera ſur le champ ceux qui nous voudront faire inſulte : Atachez, pour en faire l'experience, des animaux ou des criminels

à la plus grande diſtance que vos armes peuvent nous faire du mal : Cacoumiſon demeuroit toûjours tout interdit, & dans le ſilence ; aprez que Milochi lui eût enſeigné ce qu'il faloit faire pour guerir, il lui dit fierement, partez, & que vos bras ayent une entiere liberté, nous n'en craignons pas les coups : Cacoumiſon fut gueri ; il fit un eſſai du poiſon d'Ava qui réuſſit comme on lui avoit dit : Il fut quelque tems aprez frapé d'une grande maladie, dans laquelle la ſeule habileté d'Ava le garantit de la mort ; cette guериſon les lia d'une étroite amitié : Nôtre Iſle s'apelloit alors Marothi, les Marothiens nommerent la montagne d'Ava, la terre d'Ava, ou terre d'Homme, parce qu'il ſe trou-

va par hazard qu'Ava ſignifioit homme en leur langue : L'Iſle tira ſon nom de celui de cette montagne, aprez qu'Ava y eût jeté les fondemens d'une République en établiſſant de nouvelles Loix, & principalement celle de l'égalité entre les Citoyens, mieux que Theſée ne fit à Athénes, nous connoîtrons ces Loix par les conferences que Chriſtofile, ſon gendre & ſa fille ont eûes avec l'un des plus habiles de ce Peuple; mais il faut ſçavoir auparavant par quel hazard ces Europeans en ont eû quelque connoiſſance.



LIVRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

DU VOYAGE DE trois François en Lithuanie.

ABraham Chriſtofile faiſoit en France profeſſion de la Religion Pretendûe Réformée : Il eut d'une femme Catholique Romaine une fille nommée Eudoxe ; elle êtoit huit jours de la Religion de ſon pere, quatre de celle de ſa mere, ſuperſtitieuſe extraordinairement : Et enfin elle fit un nouveau ſiſteme du Chriſtianiſme, que nous verrons un jour apuié ſur des raiſons qui ne paroiſſent pas in-

differentes, car ſon eſprit êtoit capable des plus hautes ſciences : Pour ſon corps, elle avoit le teint fort beau, & les traits reguliers, mais il y avoit dans cette beauté je ne ſçai quoi de mâle qui plaiſoit aux uns, & qui n'êtoit pas du goût des autres ; Son couſin Eugene Alatre la trouvoit fort à ſon gré, il l'épouſa, & devint le compagnon de toutes ſes avantures.

Alatre êtoit bon Philoſophe, bon Mathematicien, & bon Juris-Conſulte ; il mépriſoit extremement la Theologie Scholaſtique ; il prétendoit qu'il avoit acquis le droit de le faire par la peine qu'il s'êtoit donnée de l'étudier ; Quoiqu'il n'ût pas beaucoup de Religion, il avoit beaucoup d'honneur & de probité ; il ju-

geoit de tout ſainement, & ſans prévention.

Ce qui fut cauſe que ces trois François ont vû l'Iſle de Calejava ; c'eſt que Chriſtofile par tous les Edits qu'on faiſoit en France contre ceux de ſa Religion, voyoit bien qu'on alloit à la révocation de l'Edit de Nantes ; pour ſe mettre à l'abri de cet orage, il mettoit inſenſiblement tout ſon bien en argent comptant. Eudoxe & Alatre s'aperçûrent bien du deſſein que Chriſtofile avoit de quiter la France, ils firent en vain leurs éforts pour le rompre ; & Alatre enfin pour ne point abandonner ſa maîtreſſe fut obligé de faire une fauſſe confidence à Chriſtofile : il lui dit qu'il croyoit ne pouvoir plus vivre en conſcience dans la Religion Romaine,

que cependant en France il êtoit impossible de prendre un autre parti, de la maniere que la veritable Religion y êtoit traitée : Ce même discours fut si souvent repeté, que Christofile le prit pour vrai, & il fit réciproquement confidence à Alatre du dessein qu'il avoit de quiter la France, en lui conseillant d'en faire de même : Alatre pour cacher ses veritables sentimens, témoigna d'abord quelque repugnance, mais enfin ce dernier apuia tant sur l'importance du salut de son ame, qu'Alatre fut obligé de consentir à une chose qu'il souhaitoit avec une extrême passion ; il êtoit d'autant plus aisé de tromper Christofile, qu'il êtoit extrêmement infatué de sa Religion.

Je trouve dans les mémoires qui m'ont été fournis plusieurs avantures trez-rares qui sont arrivées à ces trois personnes dans leurs voyages ; mais je les passerai sous silence, parce qu'elles ne servent de rien à mon dessein principal, qui est d'écrire l'Histoire des Avaïtes ; je ne crois pas neanmoins me pouvoir dispenser de parler de celle qui leur donna l'occasion de voir ce peuple.

On sçait qu'en Hiver on ne voyage dans toute la Lithuanie que sur des traineaux, & qu'un cheval y fait sur la nége, ou sur la glace quinze ou vingt lieües par jour, en tirant un de ces traineaux ; nos François y voyageoient ainsi ; ils êtoient au milieu d'un grand Pays inhabité, & sur la fin de

l'Hiver, lorſqu'un vent chaud contre la coutume du Pays, s'éleva tout à coup & inopinement, il fond en peu de tèms les neges, & dégele les rivieres ; Les chevaux qui tiroient les traineaux ſe noyent, & les hommes courent grand riſque d'avoir le même ſort ; & ſans doute ils ſeroient péris aprez que les glaces eurent briſé leurs traineaux, mais un gros glaçon ſauva Chriſtofile, les autres ſe mirent ſur quelques planches de leurs traineaux ; Alatre garantit le ſien des inſultes des glaces avec un morceau de bois du débris des autres, il conſerva par-là les proviſions qu'ils avoient faites pour leur voyage : deux de leurs Conducteurs, las de ſe voir ſur leurs planches à deux doigts de la mort, s'atache-

rent aſſez inconſiderement à un tronc d'arbre qui êtoit arrêté au milieu de l'eau, mais à peine l'urent-ils embraſſé qu'un glaçon pouſſé avec violence contre cet arbre coupa le corps de l'un par le milieu, la ſecouſſe du coup & la peur firent quiter à l'autre ce qu'il embraſſoit, & un moment aprez il fut noyé; par mal-heur il n'y avoit dans cette petite caravane que ce dernier qui ſçavoit les chemins, & la carte du Pays; les autres trouverent un peu plus bas le torrent beaucoup moins rapide & moins profond, par le ſecours de quelques perches qui ſe rencóntrerent ſur l'eau ils gagnerent un bois; là ils firent du feu, ils mangerent, & ſe remirent de la peur & de la fatigue qu'ils avoient eûes.

Eudoxe alaitoit un enfant de trois à quatre mois, qu'elle avoit eu de ſon mariage avec Alatre, elle crut que ſon laît reviendroit aprez qu'elle auroit mangé, mais la peur avoit fermé les canaux deſtinés à cet uſage; nos voyageurs n'avoient rien pour remplacer le lait, il ſe voyoient reduits à laiſſer mourir de faim ce pauvre enfant, qu'ils aimoient plus qu'eux-mêmes, & il alloit expirer à leurs yeux.

Eudoxe ne put ſoûtenir cette vûe, elle prend ſon enfant & le va expoſer ſur un tertre à un mile ou deux du lieu où ils êtoient, plûtôt que de le voir languir plus long-tèms: Mais quelques jours aprez le laît lui revint, alors la douleur qu'elle reſſentoit de la perte de ſon enfant fut en-

core plus grande, elle regardoit ſans ceſſe du côté où elle l'avoit porté, elle faiſoit quelque pas pour y aller; puis elle ſe diſoit à elle-même, où vais-je? Puis-je prétendre de le retrouver en vie aprez tant de tèms? que verrai-je, quelques langes que les bêtes ſauvages auront teints de ſon ſang; ces triſtes reflexions la faiſoit rebrouſſer chemin, mais la tendreſſe maternelle qui ſurvenoit de nouveau l'a faiſoit retourner; inſenſiblement elle arriva vers quelques buiſſons aſſez hauts, au travers deſquels elle apeçût d'abord une troupe d'Ours; la peur la fit arrêter, & pour ſe dérober aux yeux, & à la fureur de ces animaux, elle ſe jette doucement le ventre contre terre, en cette poſture elle voit

ſon enfant qu'une Ourſe nourriſſoit de ſon laît, elle auroit voulu à l'inſtant le lui enlever, mais elle n'oſa, & le parti qu'elle prit fut de venir ſans bruit faire part à ſon époux, & à ſon pere de cette heureuſe nouvelle : Leur Conducteur leur dit, que la choſe n'êtoit pas fort extraordinaire en ce Pays, & qu'on l'avoit déja vûe du tèms de la feu Reine de Pologne Louïſe-Marie ; il leur enſeigna en même tèms le moyen de reprendre ſans danger leur enfant ; ce Conducteur ſe nommoit Samieſki, il êtoit Turc d'origine fort entêté du Mahometiſme, il ne manquoit pas pourtant d'eſprit & de ſçavoir.

Cependant leurs proviſions diminuoient beaucoup, & quelque mauvais que fuſſent

encore les chemins pour des gens de pied, ils résolurent de quiter leur poste & de toûjours avancer sur le bord du torrent où ils avoient, pour ainsi dire, fait naufrage; au bout de deux jours ils trouverent qu'il entroit dans un grand fleuve, ils ne pouvoient passer ni l'un ni l'autre, & ils se voyoient entre ce confluent obligés à retourner sur leurs pas, & en trez-grand danger de mourir de faim, lorsqu'ils aperçûrent d'assez loin un bâtiment qui descendoit le fleuve, ils ne pouvoient atendre leur salut que de la pitié qu'auroient d'eux les gens qui êtoient sur ce Vaisseau; il n'y avoit que des Avaïtes, qui retournoient en leur Pays chargés de tout ce qu'ils avoient pû trouver de meilleur dans les autres.

D'aussi

D'auſſi loin que nos voyageurs en purent être aperçûs, ils éleverent les mains au Ciel, & un peu aprez ils ſe mirent à genoux pour exciter par là la compaſſion, ou du moins la curioſité de ceux qui devoient être leurs ſauveurs; ils parloient toutes les langues qu'ils ſçavoient : Un Avaïte s'étant aproché d'eux répondit en latin; Alatre d'abord ſe voyant entendu tâche à faire ſentir vivement la facheuſe extremité où ſes compagnons & lui étoient reduits, & offre une groſſe ſomme d'argent à l'Avaïte pour leur donner quelque ſecours: Celui-ci qui dans les maximes de ſon Iſle devoit préferer la vie d'une jeune femme comme Eudoxe à celle de dix hommes; lui fit mile amitiés, & pouſſa ſon

honnêteté pour elle jufqu'à lui dire qu'il mourroit plûtôt de faim lui-même, que de ne lui pas fauver la vie. Nous verrons dans la fuite comment il pouvoit tenir ce langage fans être amoureux ou galant : Nos François, & nôtre Turc accepterent avec de grands remerciments les offres qu'on leur fit de les conduire en quelque Ville, & fans demander où ils aloient, ils s'embarquerent le plus gayement du monde : l'Avaïte conçût en chemin de l'amitié pour Alatre & Eudoxe, il réfolut de les mener en fon Pays & de les y retenir : Comme le vent leur fut affez favorable ils y arriverent en deux mois & quelques jours : Quelque part qu'ait dans cette Hiftoire l'Avaïte dont nous venons de parler, nous ne pour-

rons jamais l'apeller que l'Avaïte ; ſon nom propre eſt composé ſuivant l'uſage du Pays de deux nombres, ſept cinquante-trois, & il nous parroîtroit ſi bizarre, que nous ne pourrions pas nous y acoûtumer.

LIVRE PREMIER.

TROSIE'ME PARTIE.

DE L'ARRIVE'E DE quatre Europeans en Calejava.

DEpuis que les Avaïtes ſçavent la maniere dont nous en avons uſé avec les Pays nouvellement découver , aprez nous en être rendu maîtres, ils craignent d'entrer en

commerce avec nous, & par cette raiſon ils ont fait promettre à nos Europeans de ne point reveler en quel climat leur Iſle eſt ſituée : Elle n'eſt cependant malgré cette crainte défendûe que d'une ſimple muraille, ſoutenûe par des terres ajoûtées où l'on fait continuellement garde; mais Ava leur a laiſſé la maniere de compoſer le poiſon dont nous avons parlé, & ils feroient par ſon moyen mourir une armée qui prendroit terre ſur leurs côtes, ſans qu'un ſeul homme put aprocher de quatre à cinq miles de cette muraille qui ferme toute l'Iſle.

Les Europeans la paſſerent à la faveur de l'Avaïte; il leur fit donner enſuite un apartement, & des femmes pour leur aprêter à manger, il man-

gea avec eux, & il leur dit qu'ils pouvoient se servir de ces femmes comme ils le jugeroient à propos : Alatre le lendemain lui présenta une bourse pleine d'or afin qu'il se payât ; l'Avaïte en ayant pris une piece la mit en terre comme s'il l'avoit voulu planter, en disant qu'il falloit voir quel fruit pouvoit produire cette plante inutile d'elle-même, car ce n'est pas chez nous que la fantaisie donne du prix aux choses ; si cela est, dit Alatre en reprenant son argent, vôtre terre n'est pas propre pour cette sorte de plante ; mais il faut, ajoûta-t-il en parlant serieusement, payer ce que nous avons dépensé ; & même nous vous prions de nous procurer une commodité pour nous rendre en Europe : Pourquoi

retourner en Europe, répondit l'Avaïte ? En quelque endroit qu'on ſoit de la terre on eſt également éloigné des Cieux ; qu'importe à un ſage comme vous, où vous paſſiés la vie ? Non, répliqua Alatre, pourvû qu'on ne manque de rien : Qu'apellez-vous, dit l'Avaïte, ne manquer de rien ? Eſt-ce avoir un lît riche & mangifique, ou d'ormir à ſon aiſe & tranquillement ? Eſt-ce avoir une table ſervie en vaiſſelle d'argent, ou manger avec apetit ? Eſt-ce être porté en chaiſe malade, ou aller à pié en ſanté ? Eſt-ce avoir un bonnet en broderie pour couvrir une tête agitée de mile ſoins, ou un ſimple bonnet de laine capable de garantir du froid, une tète exempte de ſoucis ? En un mot ne man-

quer de rien ; consiste-t-il à avoir un fastueux superflu chargé de mile incommodités, ou à n'avoir que le necessaire acompagné de l'agreable autant qu'il est possible ? Les Avaïtes joûissent d'un vériable bonheur, parce qu'il est conforme à la nature, & les Europeans se contentent d'une felicité imaginaire pendant qu'ils se sentent réellement malheureux ; ils prennent leur extravagance pour une politesse, & sont assez insolens pour traiter de barbares les autres Nations : Comme j'ai remarqué, poursuivitil, que vous ne donnés pas dans ces préventions, je voudrois vous associer au bonheur de nôtre Isle : Oûi, mais répondit Alatre puis-je quiter ma femme & mon beau-pere s'ils n'y veu-

lent pas demeurer ? pourvû, repliqua l'Avaïte, qu'ils ſoient perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, de l'immortalité de l'ame, & des peines, & des recompenſes de l'autre vie, nous nous pourrons accommoder d'eux, & même de Samieſki : Mais il faut qu'ils ſoient convaincus de ces verités par des raiſons ſolides, & naturelles, & non par l'autorité : L'Avaïte & Alatre ſe dirent l'un l'autre mile choſes obligeantes ; & convinrent enſuite qu'ils feroient leurs efforts pour perſuader nos Europeans de ces verités par la force de la raiſon.



HISTOIRE DE CALEJAVA

LIVRE SECOND.

DES DISPOSITIONS requiſes pour devenir Avaïte.

PREMIER DIALOGUE.

De l'autorité des Sçavans.

Chriſtofile, Alatre, Eudoxe & Samieski.

ALATRE communiqua ſur le champ à ſes Compagnons la propoſition que

l'Avaïte lui avoit faite ; & le lendemain pour les désacoûtumer de s'apuier sur l'autorité, il pria Eudoxe de rapeller en sa mémoire les raisonnemens qu'ils avoient faits autrefois l'un & l'autre pour se défaire de la prévention que nous inspirent les sentimens de ceux pour qui nous avons du respect : Je sçais, continua-t-il, qu'il faut distinguer deux sortes de vérités ; les unes sont fondées sur des principes arbitraires, comme ceux de la Jurisprudence, & tant qu'on n'en est pas suffisament instruit, l'autorité est sans doute d'un grand poids ; les autres vérités, qui seules méritent de porter un nom si glorieux, ne dépendent que des principes immuables & établis par l'Auteur de la na-

ture : Pour déterrer celles-ci il ne faut avoir recours qu'à la raiſon ; il eſt aiſé d'en convaincre les plus opiniâtres, pourveu que la pareſſe ne vienne pas au ſecours de leur opiniâtreté ; car la peine qu'il faut pour chercher la vérité par ſes propres yeux eſt grande en comparaiſon de la commodité qu'il y a à ſuivre aveuglement le chemin que le autres ſuivent auſſi à l'aveugle ; mais cette peine fait-elle une preuve de la fauſſeté ; & ſi le Chrêtien pour trouver de la difficulté à examiner les preuves du Mahometiſme, a droit de le rebuter ; le Turc n'en a pas moins de rejeter le Chriſtianiſme ; peut-on ſe fier à l'autorité qui ſoufle le froid & le chaud ſuivant les Pays, & même ſuivant les tèms?

Quoique la verité ſoit une & immuable, cependant on ſçait aſſez qu'il y a des opinions qui ne ſont de mode que dans de certains ſiecles, comme il en eſt qui ne ſont ſuivies que de certains peuples : Il eſt inutile d'en raporter des exemples, ils ſont trop communs; mais il n'eſt pas indifferent d'en connoître la cauſe : Il me ſemble qu'on doit l'atribuer, à ce qu'au lieu de commancer par examiner les principes ſur leſquels on veut raiſonner, on commance par en demeurer d'acord de part & d'autre dans toutes les diſputes ſans aucun ſoupçon de ſe tromper : Il eſt vrai qu'on ne peut prouver ceux qui ſont évidents par les ſeuls termes de la propoſition comme ceux des Geometres, comme celui

de Descartes, je pense donc, je suis, ou le mien, ce qui est si clair qu'on n'en peut douter est vrai : Je le regarde comme le premier principe, parce que tous les autres ne passent pour tels qu'à cause de leur si grande évidence qu'on n'y peut trouver matiere à aucun doute : Mais ceux dont je veux parler, & qu'on supose pour vrai, ne sont pas de cette nature; bien loin d'être évidents, ils sont presque tous faux, & ils ne peuvent contribuer à la découverte de la verité, quoiqu'ils n'empêchent pas quelquefois qu'on ne s'aperçoive que les autres sont tombés dans l'erreur ; Mais il y a une grande difference de l'un à l'autre * Un ancien sou-

* *Utinam tam facile esset vera invenire, quam falsá convincere.* Cicero de Natur. deor. lib. 1.

haitoit d'avoir autant de faci-
lité à découvrir le vrai qu'on
en a à manifester le faux,
parce qu'en raisonnant conse-
quemment sur un faux prin-
cipe, on remarque aisément
qu'une opinion est pleine d'ab-
surdités; mais ce n'est que dans
l'opinion des autres qu'on en
voit, & là-dessus on croit
qu'étant dans le parti contrai-
re à l'erreur on n'y est pas tom-
bé ; comme s'il n'y avoit
qu'une voie pour s'égarer en
suivant de mauvaises guides,
je veux dire de mauvais prin-
cipes : Sans nous arrêter à re-
chercher la cause de ce mal,
dit Eudoxe, tachons plûtôt
à le détruire : Il faut, conti-
nua-t-elle en adressant la pa-
role à son pere, que l'auteur
d'une opinion ait eu de bon-
nes raisons pour l'embrasser,

ſans quoi il ne meriteroit pas d'être d'une grande autorité, & il n'en a qu'à proportion de la force de ſes raiſons; il les faut donc peſer pour juger qu'elle autorité on lui doit donner : Si cela eſt, ſe gouverner par l'autorité, c'eſt ſe gouverner par la raiſon : Ce raiſonnement me paroît juſte & bien ſuivi; cependant on fait une grande difference entre ſe gouverner par autorité, & ſe gouverner par raiſon : Il eſt vrai, répondit Chriſtofile, que la raiſon n'eſt pas la même choſe que l'autorité; celle-ci ne conſiſte que dans la grande eſtime que d'habiles gens, & capables de juger de la ſolidité des raiſons, ont avec juſtice conçûe du merite d'un auteur, les autres moins habiles donnent enſui-

te ſans aucune diſcution dans leurs ſentimens : Si vous prenez, répartit Eudoxe, l'autorité pour la reputation, ce n'eſt que celle qu'on acquiert auprez d'un petit nombre de Sçavants, une réputation ſans éclat, une réputation imperceptible, je dis une réputation imperceptible & ſans éclat; parce qu'elle ne paſſe pas ce petit nombre de Sçavants, qui êtant inconnus eux-mêmes, ne la peuvent pas tranſmettre aux autres : Comment le peuple les demêlera-t-il des ignorants, ſi on entend par le mot de Sçavants, comme on doit l'entendre ici, non pas celui qui a beaucoup d'érudition, mais celui qui par raiſonner conſequemment ſur de bons principes dévelope la verité, puiſque le peuple

ple ne connoît pas ces principes, & qu'il n'eſtime que l'ignorant qui raiſonne ſur ceux qui lui ſont connus & familiers: La vraie autorité dépend d'une réputation légitime, & celle-ci n'eſt apuiée que ſur la bonne opinion des habiles gens inconnus ; ſi bien que l'autorité ne l'eſt pas moins ; car je conte pour rien l'eſtime du public : Seneque * même la prend pour un préjugé déſavantageux en matiere de dogmes, le grand nombre ne ſuit jamais le parti de la verité, & je me fierois plûtôt à deux bons yeux, toutes choſes étant égales, qu'à mile qui ne feroient pas ſi bons, & qui conſidereroient

* *Argumentum peſſimi turba eſt Vulgum autem tam candidatos quam coloratos voco.* Seneca lib. de vita beata c. 2.

tous le même objet dans le même éloignement : Le public eſt un injuſte diſtributeur de la réputation : Le faux à l'aide d'un diſcours fleuri, s'inſinûe plus aiſément chez lui que les raiſons les plus ſolides ne le perſuadent de la verité ; & pour combatre l'autorité par elle-même, écoutés un Poëte Philoſophe *.

* Lucret. lib. 1.

Omnia enim ſtoldi magis admirantur, amantque,
Inverſis quæ ſub verbis latitantia cernunt,
Veraque conſtituunt, quæ belle tangere poſſunt
Aures, & lepido quæ ſunt fucata ſonore.

Il eſt vrai, dit Chriſtofile, que les tours & les expreſſions en écrivant, que l'air & la maniere en parlant impoſent beaucoup, & nous voyons que

toute ſublime que fut la doctrine de Jeſus-Chriſt, elle ne faiſoit point l'admiration des Juifs ; celle qu'ils avoient pour lui venoit des airs de maître qu'il ſe donnoit avec juſtice * Ce n'eſt pas le merite qui donne la vogue, c'eſt l'opinion du plus injuſte des Juges, c'eſt l'opinion du peuple ; ce mot comprend tout le monde, à la reſerve d'un trez-petit nombre de Sçavants, dans le ſens que nous l'avons dit, & dont on ne fait aucun cas : Mais, dit Samieſki, quand on n'a pas de bons yeux, ne faut-il pas s'en raporter aux gens qui les ont meilleurs que nous ? Non, repartit Alatre, il faut s'abſtenir de juger, ou par une forte aplication mettre l'objet à portée de ſa vûe, & ſi on ne pouvoit faire ni l'un ni l'au-

* *Marc.* 1. v. 21.

tre alors on eſt obligé comme un aveugle qui mandie ſon pain de ſe laiſſer conduire, quand ce ſeroit même dans un précipice ; mais je vous ferai voir qu'il eſt dificile de trouver un eſprit qui ne ſe puiſſe pas gouverner par lui-même avec un peu plus ou moins de peine : On ſçait même que l'habileté ne remplace pas ſi bien l'aplication, que l'aplication remplace l'habileté ; & de là je tire une nouvelle preuve pour confirmer celles que je viens d'avancer : S'il eſt vrai que la découverte de la verité depende moins de nôtre habileté, que de nôtre attention, ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir qu'une perſonne ſoit habile, il faut ſçavoir ſi elle a donné toute ſon atention à la déciſion d'une dificulté : Si

vous entrez dans ces ſortes de défiances, dit Eudoxe, rien ne peut vous raſſurer contre tant de divers ſujets de ſemblables craintes, qui vous aſſiegeront de toutes parts: Comment ſçaurés vous qu'un Auteur ne déguiſe point ſes ſentimens, ou qu'il n'a pas été engagé par quelque paſſion ſecrette à prendre le parti qu'il a pris? Nous ne connoiſſons pas nous-mêmes la plûpart du tèms les veritables reſſorts qui nous font agir: Et vous de vôtre côté êtes vous bien aſſuré d'entendre la penſée d'un Auteur? Dieu même n'a point parlé ſi clairement qu'on n'ait donné pluſieurs ſens à ſes paroles: Les diverſes ſectes des Chrêtiens ont interprêté de plus de vingt manieres differentes ces paro-

les si simples, *Ceci est mon Corps*: C'est un défaut general à toutes les Langues que les mêmes mots y soient susceptibles de plusieurs sens; ce qui fait qu'on trouve tant de prédictions verifiées, à ce qu'il semble, si heureusement par les évenements, & que dans des Romans, & des Fables on y découvre toutes les beautés des sciences les plus profondes, qu'on ne peut pas avoir eû dessein d'y enveloper dans un tèms qu'elles êtoient encore inconnûes * La raison de ces ambiguités, c'est qu'il y a beaucoup plus de manieres de penser que de s'exprimer, ainsi il faut qu'une expression serve à plusieurs pensées. Les Paraboles, les

* *Dans Homere on trouve toute la Theologie du Christianisme*

Metaphores, & les autres figures font encore beaucoup de ſens obſcurs & dificiles à entendre : On ſauve la verité de ces écueils, lorſqu'au lieu de s'atacher à des mots on ne conſulte que des idées claires & diſtinctes : Ainſi quoi qu'Euclide ait donné des définitions peu juſtes quelquefois, comme neanmoins il ne s'arrête pas aux termes, mais qu'il ne regarde que les idées des choſes, il ne ſe trompe pas dans ſes raiſonnements : Il faut ſuivre l'exemple d'un ſi grand homme ; & ne pas croire qu'un eſprit eſclave des ſentiments des autres, & borné par les opinions communement reçûes, puiſſe jamais pouſſer bien loin ſes découvertes : Ce n'eſt pas ſeulement dans les ſciences que nous fai-

ſons mal de déferer à l'autorité, c'eſt elle qui nous conſerve de vieilles coûtumes quoiqu'extravagantes, comme ſi nous avions honte d'être plus ſages que nos peres.

SECOND DIALOGUE.

De la foi qu'on doit aux Hiſtoires.

Chriſtofile, Alatre, Eudoxe & Samieſki.

LE beau tèms atira nos Philoſophes aprez le dîné à la promenade, & aprez avoir repaſſé ſur les principaux points de leur entretien du matin, Chriſtofile dit, que pour les faits on ne pouvoit avoir recours qu'à l'autorité pour en juger : Alatre en demeura

meura d'acord mais il soûtint, qu'un fait qui passoit pour vrai ne l'êtoit pas toûjours, comme il paroît par les présomptions que les Docteurs apellent *Juris & de Jure*; c'est ainsi que les Anglois donnent un enfant à un époux, quelque tèms & en quelque lieu que ce soit du Royaume, qu'il ait été absent d'auprez de sa femme; cependant croira-t-on qu'il en est le pere? non; mais on agira sur cette présuposition comme si elle êtoit véritable: C'est encore pis pour les Histoires, il en faut parler & raisonner comme si elles êtoient vraies; mais il faut compter dans le fond qu'elles sont toutes fausses, & que les plus fideles, comme dit Descartes au commancement de sa Méthode,

augmentent ou diminuent la valeur des choſes pour les rendre plus dignes d'être lûes: La raiſon en eſt, qu'on ne parle que pour être écouté avec plaiſir ; pour cela il faut faire entrer du merveilleux dans un récit, il le faut charger de circonſtances rares & extraordinaires, le rendre le plus fleuri qu'il eſt poſſible, ſans quoi il ne fraperoit que foiblement l'eſprit & l'imagination ; & comme la vérité ne fournit jamais aſſez de ſurprenant, il la faut abandonner ou ſe taire; car quel dégoût n'eſt-ce pas de parler à des gens ennuiés de vous entendre & qui s'endorment, ſi le merveilleux de tèms en tèms ne les réveille! Tous les Peuples ont aimé les fables, les Grecs & les Juifs ſur tout * y ont été extrême-

*Paul. ad tit. C. 1. v. 10.

ment atachés, parce qu'on ne croit aiſement que ce qu'on prend plaiſir à entendre, comme les évenemens rares; ſi bien qu'on ne donne facilement que dans ce qui eſt le plus incroyable : Qu'un Roi ne ſoit pas tué, la choſe eſt trop commune, on ne la peut pas croire; mais qu'il s'éleve tout à coup un faux bruit qu'il a été aſſaſſiné au milieu de ſa Cour, le cas eſt extraordinaire, & il trouvera ſi bien créance dans les eſprits que le Prince par ſa preſence ne pourra pas détromper ſon Peuple; c'eſt ce que dit Strada de Philippe II. Roi d'Eſpagne au commencement du quatriéme livre de ſon Hiſtoire : Les hommes en cela ſont-ils raiſonnables ? Non; mais ils ſuivent la pente naturelle

qui les porte au plaisir.

Un fait qui ne nous intereſſe pas ne nous touche agréablement qu'à proportion qu'il cauſe plus ou moins d'admiration ; & ſi nous ne le croyons pas véritable, tous les charmes que nous y trouvions s'évanouiſſent, comme un beau ſonge ſe diſſipe avec les ombres de la nuit ; mais l'eſprit de peur de perdre ce plaiſir aime mieux demeurer dans ſes ténebres ; & pour le lui procurer, l'Hiſtorien qui veut plaire tourne tout du côté du merveilleux, & par conſequent du côté du faux : Il porte ſon extravagance juſqu'à écrire que le Soleil s'eſt arrêté *.

Quelque publique & récen-

* *Sandoval dans la vie de Charles Quint l'an 1547.*

te que ſoit une Hiſtoire, elle n'eſt point à l'abri du menſonge ; Peregrinus meurt aux jeux Olimpiques, Lucien fait le compte d'un Vautour, qui ſe dit l'ame du Philoſophe en s'envolant au Ciel, & il rencontre enſuite un vieillard qui aſſure dans la place publique avoir vû ce Vautour : Qui ne ſçait que nous ne ſçaurions découvrir la vérité d'une choſe qui eſt arrivée dans nôtre Ville & de nôtre tems, & que de cent perſonnes qui l'ont vûe on n'en rencontre pas deux qui la racontent de la même maniere ? Qui ne ſçait que de cent mile hommes qui ont été preſens à une bataille nous n'en pouvons pas aprendre au vrai comme les choſes s'y ſont paſſées ? Qui ne ſçait que de pluſieurs té-

moins qui ont vû la même chose, l'un suprime ou ajoûte une circonstance, & que malgré les efforts que leur conscience, leur serment & la presence du Juge leur font faire, ils ne sont pas toûjours d'acord entr'eux, soit pas négligence ou autrement ? Les Chrêtiens en sont convaincus par l'Histoire de la Passion de Jesus-Christ, les principaux des Juifs l'acusoient d'avoir pris la qualité de Roi; & du jour qu'ils firent réflexion qu'ils pourroient par là s'atirer les Romains * ils résolurent de le faire mourir : il souffrit que le peuple lui donnât tout haut cette qualité * lorsqu'il fut question de le prouver, on ne trouva que de faux témoins qui ne s'acordoient pas entr'eux *.

* Jaon. 11. v. 48 & 53.
* Joan. 12. v. 13.
* Marc. 14. v. 56.

Pour prouver la même chose par d'autres raisons; Eudoxe entra dans le détail des divers interêts qui portoient un Historien à écrire, & qui rendoient toûjours son témoignage suspect; ce qui fait que la même action est bonne ou mauvaise par raport à la disposition du canal par lequel la connoissance en vient jusqu'à nous; comme le même suc de la terre devient fruit amer ou doux suivant que les pores de l'arbre par lequel il passe sont disposés: Ensuite elle cita un passage de Séneque qui raporte les raisons que les Historiens ont de trahir la vérité pour gagner l'aprobation du public *: Ils conclurent enfin qu'il êtoit difficile de s'assurer de la vérité d'aucun fait; mais qu'encore bien que les hommes

* *Sen. nat. qu. lib. 7 c. 16.*

ayent connu qu'elle échape a leur ſagacité & à leur pénetration , ils ont bienfait neanmoins pour le bien de la ſocieté civile d'établir des régles qui nous aſſujettiſſent à prendre pour vrai ce qui fort ſouvent ne l'eſt pas, plûtôt que de laiſſer tout indecis ou de ne pouvoir compter ſur rien.

QUATRIEME DIALOGUE.

De la Raiſon.

Alatre & l'Avaïte.

ALatre combla de joie l'Avaïte en lui diſant le lendemain qu'il avoit ruiné dans l'eſprit de ſes Compagnons le pouvoir de l'autorité : Il leur faut, dit l'Avaïte,

remplacer cette guide d'une autre, c'eſt la raiſon : Tout le monde veut bien plier ſous ſon joug, & il n'y a perſonne qui ne ſçache qu'il n'y a point de bonne action qu'elle ne ſoit raiſonnable & qu'il n'y a point d'action raiſonnable qu'elle ne ſoit bonne : Qu'il eſt juſte de prendre cette heureuſe guide qui nous conduit toûjours au bien , & le bien ſe trouve par tout où elle nous conduit : En la ſuivant nousne dépendons que de nous mêmes , & nous devenons par là en quelque façon des Dieux.

D'où vient donc qu'on néglige un auſſi beau don du Ciel pour s'atacher ſi fort à de vaines inſtitutions des hommes ? Croit-on que l'eſprit humain ſoit d'une ſi gran-

de étendûe que les choſes qu'il doit ſçavoir ne le puiſſent pas aſſez ocuper ſans le remplir de tant d'autres vaines, inutiles & mauvaiſes? Si quelqu'un, répondit Alatre, n'a pas autant de déferance pour la raiſon que vous le ſouhaitez, c'eſt parce que l'on ne croit pas que tout le monde ſoit capable de ſe conduire par elle ſeule; nous n'avons pourtant point d'autres régles, répartit l'Avaïte, & quelqu'autre qu'on me donne, ſi ma raiſon ne la trouve pas à ſon goût, ſuis-je le maître de la rejeter? Je ne diſpoſe pas de mes lumieres naturelles à mon gré; j'aurois beau vouloir que ce qui me paroît faux me parut vrai, ma volonté n'y peut rien changer, & il faut que je condamne la régle que ma

raiſon deſaprouve ; ainſi ce n'eſt toûjours qu'elle qui me gouverne : Les Chrêtiens même lui ſoumettent l'explication de leur Ecriture * : Quant à ce que vous me dites qu'un homme peut n'être pas capable de la connoître, ſi cela eſt, il faut le regarder comme un enfant, comme un imbécile qui ne peut faire ni bien ni mal ; c'eſt un aveugle obligé de ſe fier à ſon conducteur qui le conduit peut-être dans un précipice ; mais ne ſeroit-il pas ridicule, ſi ayant deux bons yeux j'aimois mieux les fermer pour courir volontairement le danger auquel la néceſſité expoſe un aveugle ? Il me ſemble, dit Alatre, que ces Aveugles ſont trez rares, & les eſprits

* *Stus Thom.* 1. *p*. *q*. 68 *art*. 1.

les plus grossiers peuvent comprendre les choses claires & évidentes par elles-mêmes; si on ne s'apuyoit jamais que sur des principes clairs & évidents, & qu'on n'en tirât des consequences que par des raisonnemens semblables, comme on le doit, un esprit ne trouveroit par tout que de la clarté & de l'évidence, & il n'auroit pas besoin de beaucoup de lumiere naturelle dans de pareils sujets; pourveu qu'il eût soin que les préjugés ne l'ofusquassent point & qu'il donnât une aplication plus ou moins grande selon sa capacité & sa vivacité: De là vient qu'on ne trouve personne qui ne soit capable d'aprendre plus ou moins facilement les Mathematiques: Il seroit en effet indigne de

Dieu, ajoûta l'Avaïte, qu'il eût creé quelques hommes, ſans leur donner d'autre régle pour ſe conduire que la raiſon dont ils ne ſeroient pas en état de ſe ſervir ; car le Chrêtien, par exemple dans ſa créance, peut dire qu'il y a des Mahometans qui dans la profonde ignorance où ils ſont du Chriſtianiſme ne peuvent pas vivre même moralement bien, n'ayant point reçû d'autres régles de Dieu que la raiſon, & elle n'eſt pas à portée de leur eſprit.

Le Mahometan peut de ſon côté faire un pareil raiſonnement à l'égard de quelques Chrêtiens; & de là l'un & l'autre peuvent conclure que c'eſt à la raiſon, que Dieu a confié la conduite de ſes créatures : Je le crois ainſi, dit Alatre ;

mais je voudrois qu'on pût prendre un peu plus de confiance en elle, & qu'elle nous trompât moins souvent : Prenez garde, répondit l'Avaïte, que ce ne soit pas elle qui vous trompe, mais que ce ne soit vous-même qui vous précipités dans l'erreur ; si vous faites un bon usage de vôtre liberté vous ne recevrez pour vrai que ce qui est évident, comptez alors sur l'infaillibilité de vôtre raison : Si vous n'admettez le vrai-semblable que pour ce qu'il est, vous ne vous trompez point, s'il ne se trouve pas vrai, vous êtes dans l'ignorance & non dans l'erreur ; mais se plaindre de ce que nous n'avons pas la plénitude de la science, se plaindre de ce que nous ne sommes pas infaillibles, c'est

ſe plaindre de ce que nous ſommes des hommes, c'eſt ſe plaindre de ce que nous ne ſommes pas des Dieux : La nature humaine n'eſt pas capable d'une plus grande perfection, nous ne pouvons pas être ſans défaut, quand nous n'aurions que celui de ne pouvoir agir que dans le tèms & de ne pouvoir fort ſouvent rien apercevoir que dépendament des organes corporels : Je ne ſçaurois comprendre nôtre inquietude de nous donner mile mouvemens pour trouver des choſes étrangeres qui ne valent pas ce que nous avons de nôtre fond : on veut une régle qui nous mette à l'abri de l'erreur, en a-t-on vû une juſques ici qui n'ait donné lieu à une infinité de diſputes, & perſonne ne doute que ceux

qui ſe ſont engagés dans l'un ou l'autre parti ne ſoient immancablement trompés : Les hommes pendant pluſieurs ſiécles qu'ils n'avoient ni tant de fineſſe d'eſprit ni tant de pénetration qu'ils en ont acquis depuis , ſe ſont contentés de la ſeule raiſon pour vivre bien & heureuſement ; & ils n'avoient pas beſoin ſans doute de tant d'habileté qu'il en faut aujourd'hui pour faire l'aplication des nouvelles régles aux différentes circonſtances de fait, dont le détail eſt infini : Non, non, nos fautes ne viennent pas tant de nôtre raiſon que du mauvais uſage de nôtre liberté ; quelque régle qu'on nous donne , nous ſommes toûjours libres d'en mal uſer, & il n'y en a point qui nous rende

rende impécables ; C'eſt ainſi que finit la converſation de l'Avaïte & d'Alatre ; celui-ci en fit un récit fidelle à ſes Compagnons , & je trouve dans mes mémoires que Samieſki dit que ce n'êtoit pas les Mahometans qu'il faloit porter à ſuivre la raiſon , puiſqu'ils en avoient reçû un commandement exprez dans l'Alcoran * : Pour Chriſtofile il ſoûtint que le Chrêtien malgré les maximes de la raiſon , devoit être, ſans preuve inébranlable en ſa Foi , & que tout au contraire des autres hommes il n'avoit des raiſons de croire qu'aprez avoir crû, il cita l'exemple de S. Pierre qui doutant que Jeſus qui ve-

* *Apelle le Peuple à la Loi de Dieu avec prudence & predications , & diſpute contre les impies avec de bonne raiſons. Chap. de la Mouche à miel.*

noit à lui ſur l'eau ne fût un fantôme, commence par croire ſur ſa parole que c'eſt lui, ſi fermement qu'il commet ſa vie en marchant ſur la mer * ce n'eſt que ſa foi qui lui fournit les preuves qu'il demandoit, pour croire,il faloit croire pour marcher ſur l'eau, & il faloit marcher ſur l'eau pour avoir raiſon de croire : Tout l'ordre de la Dialectique ſe trouve confondu dans cet évenement.

* *Matt.* 14. v. 26.

Làdeſſus l'Auteur des mémoires fait cette réflexion, qu'on devroit ſuprimer les livres qui par des titres pompeux promettent de démontrer l'Evangile ; parce que ſi Dieu avoit voulu perſuader les Chrêtiens par des raiſons il en auroit données qui ſeroient à portée de l'ignorant auſſi

bien que du ſçavant, & plus ſolides que celles qui ſont tirées des miracles où l'on peut ſi aiſement être trompé: Tout le monde a vû un homme gagner ſa vie à mettre du feu ſur ſa langue ſans en être brûlé: Pourquoi n'eſt-ce pas là un miracle plus grand même que la réſurrection d'un mort? Les eſprits animaux d'un corps peuvent vaincre par leurs mouvemens imperceptibles les obſtructions qui leur barroient les paſſages & reprendre enſuite leur cours ordinaire: Nous en avons quelques exemples, & au raport de Platon * un homme tué dans une bataille & trouvé dix jours aprez parmi des cadavres tout pourris, reſſuſcita le douziéme jour ſur un bucher où il aloit être réduit en

* *Lib. 10 de juſto.*

cendre; c'eſt pourquoi le véritable Chriſt ne permettra pas que ſes élûs tombent dans l'erreur en ajoûtant foi aux miracles, quelque grands qu'ils ſoient, qui ſeront faits par les faux-Chriſt & les faux Profê-
Matt. 24. v. 24. tes: Les miracles ſont des preuves ſi équivoques que ceux qui ſeront honorés du don d'en faire au nom du Seig-
*Matt. 7. v. 22. neur ne laiſſeront pas fort ſouvent que d'être réprouvés.

LIVRE TROISIEME

De l'Exiſtence de Dieu.

LEs cent Conſeillers de la République, apellés Glebirs demeurent au milieu de l'Iſle, dans une maiſon capable de loger huit à neuf

cents personnes. Leur principal emploi est de faire des loix. Voici l'ordre qu'ils tiennent pour en êtablir. Ils les proposent aux deux Caludes, ou Intendans de chaque habitation, & ceux-ci en parlent aux particuliers, qui aprez en avoir conferé entr'eux, leur disent leurs sentimens & leurs rai sons à la troisiéme pleine lune. Un Calude de chaque habitatiō en fait le raport aux Glebirs : là-dessus ils se déterminent, pourvû que la chose passe tout d'une voix, sans quoi elle demeure indécise : mais qu'on ne pense pas que ces cent personnes n'entrent que dificilement dans une même opinion ; ces hommes sont choisis parmi un peuple qui n'a point de crime dont il doit se donner de garde, que celui de blesser la rai-

ſon, il l'étudie ſans ceſſe, & il n'eſt point diſtrait de cette étude par les ſoins d'amaſſer des richeſſes, ou d'acquerir de l'honneur : les terreurs paniques que donne la ſuperſtition, ou ſes vaines ceremonies ne rempliſſent pas la capacité de l'eſprit des Avaïtes, n'en émouſſent pas la pointe, & ne conſument point leur tèms.

Lors que la Loi eſt faite, les Caludes l'anoncent aux particuliers de leur habitation, un mois avant qu'on l'obſerve pendant lequel un chacun fait ſes efforts pour convaincre les autres de la bonté de la nouvelle Loi. Perſonne ne croit obéir aux Glebirs, & ceux-ci diſent qu'ils ont le même Maître que les autres, qui eſt la raiſon.

L'Avaïte êtoit obligé de rendre compte de ſon voyage aux

Glebirs, pour examiner si des découvertes qu'il avoit faites dans les pays étrangers, ils en pouvoient tirer quelque utilité pour le leur. Il partit donc le lendemain, & emmena avec lui Alatre & ses compagnons. Les Chemins sont marqués par de belles allées d'arbre, & des fleurs de toute sorte entre ces arbres égaient la vûe de ceux qui se promenent & de ceux qui voyagent.

PREMIER DIALOGUE.

De l'Idée de Dieu.

Christofile, Alatre, Eudoxe, l'Avaïte & Samieski.

UN voyage en Calejava est veritablement une

promenade, & nos Philosophes pouvoient fort bien s'entretenir en faisant le leur. Alatre ayant fait tomber la conversation sur l'existence de Dieu, parla ainsi. Quoique l'antiquité ait fait passer pour athées Critias, Diagoras, Theodore & Evemere, nous aurions neanmoins de la peine à nous persuader qu'il y en eût jamais eu de veritables, si cette secte, aussi bien que les autres, n'avoit eu ses Martyrs. Monsieur Dericaut raporte*qu'à Constantinople on executa un homme nommé Mahomet Efendi, pour avoir dogmatisé l'Atheisme, il pouvoit, comme Vanini, sauver sa vie par un repentir, mais il aimoit mieux, disoit-il, la sa-

* *Etat de l'Empire Ottoman liv.* 2. *chap* 12.

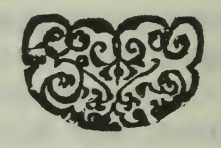
crifier

crifier à un amour pur & desinteressé de la verité. Il faut, dit l'Avaïte, s'étourdir furieusement, pour donner dans l'Atheisme: cet éfroyable aveuglement vient de ce qu'on renferme dans l'idée de Dieu des atributs, qui sont contraires à cette idée: On ne peut trouver que dans la superstition des pretextes pour défendre & justifier les Athées. La raison veut que l'homme soit infiniment inferieur à Dieu, & le superstitieux ravale cet Estre supréme au dessous de la nature humaine, il le rend sujet à des sensibilités & à des caprices jusqu'ausquelles un honête homme ne voudroit pas s'abaisser; n'est-il pas plus raisonnable de croire qu'il n'y a point de Dieu que de penser qu'il prend plaisir à un culte aussi étrange que

celui que l'on prétend qu'il exige de nous, qu'il se met en colere de ce que nous négligerons quelques ceremonies qui nous coûtent beaucoup de peines & de tèms sans que ni lui ni nous en tirions aucun avantage ; mais pour lever ces obstacles, faites abstraction de tous les atributs qu'on a coûtume de lui donner en de certains Pays. Vous avez, continua-t-il, quelque idée de Dieu. Oûi sans doute, répondit Eudoxe, car on ne peut rien nier ni afirmer d'un sujet dont on n'a aucune notion. Pourrois-je dire qu'une copie representeroit ou non un original que je ne connoîtrois pas ; affirmer ou nier c'est juger qu'une idée en renferme ou en exclut une autre, pour cela il les faut avoir tou-

tes deux : Or nous diſons que Dieu eſt increé & qu'il exiſte neceſſairement, dela un Philoſophe moderne infere qu'il exiſte actuellement, mais il faut nous en convaincre par des raiſons plus touchantes & moins metaphiſiques Vous le ferezbien, dit l'Avaïte, ſans moi par des raiſonnements aſſortis à vôtre goût : Je vais vous devancer & vous attendre au bord de la riviere. Nos voyageurs l'ayant paſſée entrerent dans la ſoixante-quatriéme habitation de l'Iſle, celle des Glebirs eſt la premiere, la plus proche eſt la ſeconde & ainſi de ſuitte en ſuitte. Un Avaïte prend pour ſon premier nom le nombre de l'habitation où il eſt né, & le ſecond marque en quel ordre il y eſt né ; ainſi la ſeptiéme habitation êtoit le lieu de la

naiſſance de nôtre Avaïte, ſept cinquante-trois ou cinquante-deux perſonnes êtoient venûes au monde avant lui. De cinquante en cinquante ans on recommance à compter par un. Les Avaïtes portent leurs noms ſur deux piéces de drap couſûes à leurs habits. Toutes les maiſons des Avaïtes reſſemblent à celles de nos Moines à quatre aîles, un jardin au milieu & un cloître à l'exterieur, comme les anciens Romains.



SECOND DIALOGUE.

De l'exiſtence de Dieu.

Chriſtofile, Alatre, Eudoxe & Samieſki.

APrez que nos voyageurs eurent mangé dans cette habitation, ils reprirent leur chemin & leur entretien : l'Avaïte les devança, & Alatre commença à parler en cette ſorte ; nous avons dit, & il eſt vrai, que nous avons quelque idée de Dieu, nous le regardons comme un Eſtre infiniment parfait qui exiſte de tout tèms par lui même & neceſſairement, dependamment duquel tous les autres Eſtres exiſ-

tent ; nous voyons que tous les autres Etres peuvent ne pas existter , quelle impossibilité y a-t-il à ce que moi qui n'êtois pas il y a cent ans ne fusse pas encore aujourd'hui ? On conçoit clairement qu'une chose qui n'est pas ne peut rien faire, & encore moins se produire elle même , mais si ce qui n'est pas ne peut pas se donner sa propre naissance , il faut qu'il y ait eu quelque Etre avant les autres pour les créer , ou ils ne seroient pas , puisqu'ils ne pourroient se créer eux-mêmes , & qu'il n'y auroit rien eu pour les créer ; cet Estre qui a été avant tous les autres pour les tirer du neant a été de toute êternité, car s'il y avoit quelque tèms qu'il n'eût pas été, n'y ayant rien avant lui pour le produire , & ne le pouvant

pas lui-même, il n'auroit jamais commancé d'ère; il y a donc eu un Eſtre neceſſairement de tout tèms; or moi & les autres êtres n'exiſtons pas de tout tèms & neceſſairement; tout au contraire, on voit bien que nous pouvons ne pas exiſter, & qu'il ſe pouvoit faire que nous ne fuſſions jamais, ſi cela eſt, il y a quelque choſe qui nous a fait, qui exiſte neceſſairement & de tout tèms & qui eſt Dieu; cet argument, dit Eudoxe, eſt invincible, & le ſeul retranchement des rébelles à la vérité eſt la difficulté que l'eſprit humain trouve à comprendre un Eſtre éternel, mais pour refuſer l'éternité à un être infiniment parfait, il faut l'accorder à la terre ou à l'univers; & bien loin de lever la dificulté on l'augmen-

par là. Je ſçais bien, répondit Samieski, que les gens qui ſont acoûtumés à ces preuves métaphiſiques en ſont plus pénetrès que des autres ; mais comme on trouve fort-peu de ces eſprits profonds, je prends une autre route ; fais-je conſiderer atentivement la diſpoſition du corps humain, principalement ce que les Anatomiſtes diſent de l'œil & de l'uſage des mains. La generation des animaux, la production du fœtus ſont de véritables merveilles auſſi bien que l'ordre que Dieu a établi, pour que les meres euſſent ſoin de leurs petits ; car elles y ſont forcées pour ſe décharger du lait qui les incommode, ſi vrai qu'à défaut des leurs elles en nourriſſent d'autres d'une eſpece quelquefois diferente. Ces mi-

racles continuels de la nature partent ſans doute d'une intelligence & d'une autre intelligence que la nôtre ; comment celle d'une femme contribûëroit-elle à la production de ſon fruit qui ſe forme à ſon inſçû ? Qu'on conſidere l'univers, il n'eſt pas inferieur à la plus belle architecture d'un Palais ; & ſi on ne peut pas penſer en voyant un Palais qu'un être qui n'eſt pas intelligent en ſoit l'architecte, qui croira que l'Auteur de la nature ne le ſoit pas infiniment, & qu'il ne ſoit pas Dieu ? Mais, dit Chriſtofile, ne peut-il pas tomber dans l'eſprit d'un homme, que l'univers eſt increé, qu'il eſt Dieu? Quoi ! répondit bruſquement Alatre, mes excremens, moimême, ſi l'on veut, je ſuis

partie de l'univers, je ſuis une partie de Dieu ? Que Dieu ſe-roit peu heureux, & malheu-reux quelquefois dans une de ſes parties, & ce qui eſt plus abſurde eſt, que ce ſoit par une autre de ſes parties, je veux dire par une pierre qui me bleſſe, ou un énnemi qui m'o-fenſe : Que de miſeres, que d'imperfections dans cet être qui eſt bien eſſentiellement! Je ne ſçais comme on peut dire, même en riant, qu'un rocher qui eſt une partie de l'univers ſoit une partie de Dieu ; y puis-je apercevoir non plus qu'en moi, la né-ceſſité d'exiſter qui eſt un atri-but de Dieu : On voit évi-demment avec un peu d'aten-tion que les corps ne ſe peu-vent pas mouvoir eux-mêmes & qu'ils ne ſçauroient ſe tirer

de leur repos ; mais si un corps ne se peut donner aucun mouvement local ni à d'autres, sans en avoir auparavant, il faut que celui que nous leur voyons leur vienne de quelque autre être qui n'est pas corps, qui soit leur premier moteur ; & ce premier moteur de toutes choses est Dieu. On trouve par tout, dit Christofile, & jusques dans les objections des preuves de son existence ; c'est pourquoi je m'étonne qu'il y ait eû des Critias & des Evemeres : Il est vrai, répondit Alatre, qu'ils ont passé pour Athées, mais ils ont aussi passé pour des gens d'honneur & de probité ; ce qui a fait croire à Clement Alexandrin qu'ils n'étoient Athées que parce qu'ils croyoient en l'unité de Dieu:

Mais aujourd'hui que le politeiſme ne peut donner lieu à cette mépriſe, que dirons-nous du Chancelier de l'Hoſpital ſoupçonné d'Atheiſme, d'un autre dont parle Balzac, & de celui qui vécut ſous Charles IX. qui ont été des gens irreprehenſibles, de cette Secte nombreuſe d'Athées: Turcs, dont parle Mr. Déricaut, compoſée de Cadis & Sçavans qui vivent fort charitablement entr'eux, & qui s'aident réciproquement les uns les autres? La charité, les mœurs réglées portent-elles le caractere de l'Atheiſme? Non ſans doute: Pour moi je penſe que ces Athées n'ont paſſé pour tels, qu'à cauſe qu'ils n'avoient point de Religion; car ſans Religion on peut vivre moralement

bien, quoique dans le monde on ne démêle point l'Atheifme de l'irreligion, & l'irreligion d'un abandonnement à toute forte de vice : Lucrece cependant fe force de prouver que la fauffe Religion caufe de plus grands maux que l'irreligion. Dégagé de toute forte de joug, l'amour propre ne recherche que fon plaifir; un homme qui raifonne jufte voit bien qu'il ne le peut trouver qu'en en procurant aux autres, & qu'il ne fçauroit être heureux fi dans fon bonheur les autres ne trouvent le leur ; il faut donc pour être heureux rendre les autres heureux auffi : La fauffe Religion au contraire excite de ces paffions fi funeftes qui ont armé le pere contre le fils, qui ont défolé tant de Provinces,

& ravagé tant de Royaumes; elles ont ſouvent réduit les hommes dans un état plus miſerable qu'ils n'auroient été en vivant ſans honneur & ſans Loi : Alatre parloit ainſi avec chaleur, tant par inclination que pour s'acommoder aux ſentimens des Avaïites qui prétendoient qu'avec une fauſſe Religion on ne pouvoit être honnête homme, parce qu'un faux principe nous égare du chemin de nôtre devoir.



LIVRE QUATRIEME.

De l'immortalité de l'ame.

PREMIER DIALOGUE.

Christofile, Alatre, Eudoxe & Samieski.

LA seconde vérité, dit Alatre le lendemain, dont nous avons à nous convaincre est l'immortalité de l'ame ; pour cela il faut commancer par nous défaire d'un préjugé des plus ordinaires, & des plus faux que nous ayons qui est de croire que nous connoissons nôtre corps, & que nous ne connoissons pas nôtre ame ; il est vrai qu'on sent,

qu'on voit & qu'on touche un corps; mais il n'y a point d'homme si plongé dans les préjugés qui croie qu'un mort puisse sentir, voir & toucher; tout le monde sçait que les sentimens sont des actions de l'ame que l'on distingue si bien, que jamais personne ne s'y méprend & ne pense toucher quand il voit, ou voir quand il touche; l'ame se connoît donc elle-même par des sentimens plus distincts que ceux par lesquels elle connoît des corps.

Qu'elle soit un air pur & chaud, un air quintessencié, un esprit subtil, corps, ou non, il n'importe; Si ce corps sent & pense par sa nature, si la pensée n'est pas une maniere d'être d'un corps & qu'il pense toûjours, l'ame ou la substance qui pense est immortelle

mortelle ; mais si la pensée ne consiste que dans le mouvement ou la figure d'un air subtil, la pensée cessera par le repos de cet air ou le changement de sa figure. Je veux supofer, répondit Eudoxe, que le mouvement du haut en bas, ou la figure ronde ; par exemple, fasse le sentiment de la soif ; ce sentiment est dans mon ame, comme nous l'avons dit ; mais si je fais réflexion que je me ferois du mal de contenter l'envie que j'ai de boire, je forme le dessein de m'en abstenir, qui est aussi en même tèms dans mon ame ; l'une des pensées n'exclut pas l'autre, bien loin de cela, je ne prendrois pas la résolution de dompter la soif si dans le même téms je ne la sentois me dévorer les

entrailles ; j'ai donc en même tèms une envie de boire & une non envie de boire, pour ainsi parler, & mon ame est agitée dans nôtre suposition de deux mouvemens differens, l'un de haut en bas, & l'autre de bas en haut où sa figure est ronde & quarrée, & tout cela dans le même tèms ; mais la matiere n'étant pas susceptible tout à la fois de ces modifications si contraires, le sentiment ou la pensée ne consiste pas dans la figure ou dans le mouvement de la matiere ; & si c'est elle qui pense elle pensera toûjours en quelque état qu'elle soit : ce raisonnement, dit Alatre, me paroît solide, aisé & nouveau ; mais la difference du corps & de l'ame prouve encore mieux son immortalité.

L'ame, poursuivit-il, est une substance qui pense, c'est à dire, qui sent, qui veut, qui aperçoit, qui réflechit, qui doute, qui juge, qui raisonne, qui admire, qui aime & qui hâit; il faut prendre garde de ne rien mettre dans l'idée de l'ame que la pensée, & ses atributs, dont il n'y en a aucun qui soit corporel, & dans l'idée de la substance étendûe il n'y faut rien mettre qui convienne à l'ame, mais seulement les atributs de la matiere, comme le mouvement & la figure: Alatre ajoûta beaucoup de choses qu'on a coûtume de raporter de S. Augustin pour éclaircir cette distinction de l'ame & du corps: Mais c'est assez de considerer atentivement l'idée de la substance étendûe pour n'y

rien trouver que la capacité d'être mûe en plusieurs manieres, & celle de recevoir plusieurs figures : Quelque soit un mouvement lent ou précipité en haut ou en bas, en long ou en rond, c'est un mouvement, & non une volonté, un raisonnement ou quelque autre pensée : Que la matiere soit subtile ou grossiere, qu'elle prenne quelque figure qu'on voudra, elle sera de la matiere subtile ou grossiere, ronde ou quarrée; mais elle ne sera pas un désir, un doute, ou une perception: Que l'on considere au contraire la pensée, on n'y voit ni mouvement ni étendûe; un *oüi*, un *non*, ou *un doute*; par exemple, ne se remûent point de leur place, ils ne sont ni longs, ni larges, ni

ronds ou quarrés : La ſubſtance qui penſe eſt donc une autre ſubſtance, que la ſubſtance étendûe : Et qu'on ne diſe point que nous ne connoiſſons pas aſſez la matiere pour ſçavoir, ſi elle peut penſer, ou non ; ſi en devenant capable de penſer, & en penſant elle ceſſe d'être matiere, alors nous ne la connoiſſons pas ; mais il eſt vrai que la ſubſtance qui penſe n'eſt pas corps ou matiere ; ſi pour penſer elle ne change pas de nature, ſi elle eſt toûjours étendûe & figurée, la penſée l'eſt auſſi, un *oüi* eſt long, large, profond, rond, ou quarré ; la matiere eſt diviſible, un *doute* l'eſt auſſi, & on peut le partager en deux ou trois parties, & dire, voilà le tiers ou le quart d'un *oüi*, d'un *non* ou d'une autre pen-

ſée ; ce qui eſt abſurde , ridicule , & extravagant : Il eſt clair & évident par la ſeule conſideration de l'idée de la ſubſtance qui penſe qu'elle n'eſt point étendûe ; or il ſuffit que l'une des ſubſtances ait toûjours une qualité que l'autre n'a jamais , ſans en connoître davantage , pour dire que l'une n'eſt pas l'autre : Mais ſi l'ame eſt une autre ſubſtance que le corps elle ne perit point par la mort qui ne fait que changer les manieres d'être du corps , & même la penſée n'en eſt pas une comme nous l'avons prouvé : Si le corps ne s'aneantit point par la mort , pourquoi l'ame s'aneantiroit-elle ? elle qui n'a point de parties & qui n'eſt point capale de diviſion.

SECOND DIALOGUE.

Réponſes aux objections.

Chriſtofile, Alatre, Eudoxe, & Samieſki.

IL eſt bon, pourſuivit Alatre, dans une matiere auſſi importante que celle que nous traitons, déclaircir toute ſorte de doute, & de diſſiper tous les nuages qui peuvent obſcurcir la verité: Il n'eſt pas beſoin cependant de refuter fort au long quelques objections tirées de l'union de l'ame & du corps: On dit que la raiſon croît & diminûe comme le corps; mais on ne peut pas inferer de là que l'ame ſoit corporelle, tout

ce qu'on en peut conclure eſt, que pour ſes fonctions elle dépend du corps : A l'ocaſion des divers mouvements des fibres elle a des penſées differentes, & à proportion que les fibres ont plus ou moins de conſiſtance & de ſolidité, l'ame eſt capable de plus ou moins d'aplication, d'où dépend la force de la raiſon: Mais ſur quoi apuiés-vous, dira-t-on, cette dépendance de l'ame ? Je répond, que c'eſt ſur ſa ſpiritualité, dont je ſuis certain par l'idée que j'en ai, & ſur ce qu'il eſt impoſſible d'expliquer les changements qu'on y remarque, que par cette dépendance à laquelle Dieu veut qu'elle ſoit aſſujettie en ce monde ; & qui nous empêche de croire qu'elle ne puiſſe croître ou diminuer

nuer en perfection, quoique ſpirituelle,& même dépendanment du corps, ſi par l'union qu'elle a avec lui, elle eſt obligée de penſer par raport à lui : Quelle que ſoit cette union, on ne ſçauroit douter que l'ame ne ſoit ſpirituelle ; on ne ſçauroit douter qu'elle ne dépende en quelque façon du corps, comme il paroît dans nôtre mémoire qui eſt infidelle, quand nos penſées n'ont pas gravé des traces aſſez profondes dans le cerveau, principalement pendant le ſommeil ; mais cette dépendance détruit-elle la nature de l'ame, & change-t-elle un eſprit en corps ? Je ne ſçais, dit Eudoxe, pourquoi on trouve quelque peine à croire que Dieu ayant voulu une fois que l'eſprit à l'occaſion

des differents mouvements qui arrivent dans le corps, eut des penſées differentes, il faille enſuite que leur force croiſſe ou diminûe, à l'exemple du corps; Je connois en me regardant dans un miroir que les eſprits n'ont de commerce avec les corps, que par des volontés de Dieu, qui a ordonné qu'en conſequence de tels mouvements qui ſe font dans nôtre corps, nôtre ame ait de tels ſentiments, parce que l'image de mon viſage qui va au miroir pour revenir à mon œil, n'eſt pas telle dans le miroir & dans mon œil qu'elle eſt dans mon ame; ſi elle avoit de la largeur d'un demi pied, celle qui revient du miroir ſe heurteroit & ſe briſeroit en chemin contre celle qui y va,

& ſans ſe briſer un demi pied ne paſſeroit pas par mon œil.

Or s'il n'y a rien de ſemblable à mon viſage ni dans le miroir ni dans mon œil ; ce n'eſt pas de là que mon ame tire ſes connoiſſances, & ſi ſa dépendance ne conſiſte qu'en ce qu'elle puiſe de mon corps ſes idées, ne diſons plus qu'elle en eſt dépendante, & ne concluons point de ce faux principe qu'elle eſt corporelle; mais avoûons qu'elle eſt aſſujettie à un être qui nous la fait paroitre dépendante du corps.

On a fondé ſur cette dépendance le ſyſteme de la réünion de nos ames avec nos corps, ou de la metempſicoſe, comme ſi nos ames n'étant propres qu'à faire un tout avec eux ne pouvoient ſubſiſter ſé-



parément ; le jour d'une grande bataille & aprez le printèms qu'elles ne trouvent pas toutes à leur ſortie des corps propres à les recevoir, elles ſont donc obligées de ſuſpendre leur exiſtence ; ou ſi Dieu ayant épuiſé ſa puiſſance par la création d'une certaine quantité d'ames en prend dans un magaſin à meſure qu'il en a beſoin, il ſuffit qu'une fois Dieu ait voulu qu'une ame fut creée lorſqu'il y auroit un corps diſpoſé d'une certaine maniere, afin qu'enſuite elles ſoient toûjours creées en ce tèms là.

A ces raiſons on peut ajoûter, dit Alatre, que Dieu eſt une intelligence parfaite qui ne peut rien faire que pour une fin : Dieu nous a donc creés ou pour lui, ou pour

nous, ou pour quelqu'autre; ce n'eſt point pour lui, ſon bonheur ne releve point de nôtre création; pour les autres êtres, bien loin qu'ils tirent de nous quelques avantages, nous les faiſons au contraire tous ſervir à nôtre utilité: Auſſi les Stoïciens diſoient, * que *tout étoit creé pour les hommes, & que les hommes étoient creés les uns pour les autres:* Il eſt vrai que les hommes doivent en ce monde ſe rendre réciproquement de bons offices.

* *Cicer. de off. lib.* 1.

Que ceux qui vivent maintenant ſe les rendent; à quoi aboutiront-ils quand tous ſeront morts & aneantis? Dira-t-on que le pere eſt fait pour le fils, ce fils pour un autre, & ainſi de ſuite en ſuite pendant toute l'éternité? Mais

autant vaudroit à l'égard de ceux qui ſont morts, & de ceux qui vivent aujourd'hui, que Dieu commançât à créer le monde que de l'avoir creé il y a dix mile ans; d'ici à dix mile ans & juſqu'à l'infini, il ſera vrai de dire en tout tèms, tout l'ouvrage que Dieu a fait juſqu'ici eſt inutile, autant vaudroit-il qu'il ſe fut repoſé, & qu'il ne commençât qu'aujourd'hui à travailler: Ce ſentiment eſt indigne de Dieu. Un Etre éternel ne peut rien faire que par raport à l'éternité.

Il eſt difficile ſans doute, continua-t-il, de tenir contre tant de preuves ſi viſibles, ſi certaines & ſi convaincantes, ici principalement où la vérité eſt d'acord avec nos deſirs qui tendent tous à l'immortalité dans

une ame qui a un peu d'élevation de cœur & d'esprit: Qui croira que cet esprit où l'on remarque tant de vivacité pour comprendre des questions si épineuses, tant de subtilité pour déveloper des vérités si abstraites, tant d'habileté pour perfectionner les siences & les arts & pour inventer diverses commodités de la vie? Qui croira, dis-je, que cet esprit soit d'une condition plus infortunée que le corps que le trépas même ne replonge point dans le néant? Quoi! cet esprit qui pense toûjours, qui est toûjours en mouvement qu'il se donne lui-même; peut-il cesser de se mouvoir? peut-il se quiter & s'abandonner soi-même? Au pis aller; je veux que cette vérité ne soit qu'une question

problematique : Que risquons-nous de nous tromper si l'ame est mortelle ? Mais que ne risquons-nous pas si aprez avoir vécu dans ce sentiment nous trouvons un jour nôtre criminelle confiance malheureusement déçûe.

QUATRIEME DIALOGUE

Des consequences du Dialogue précedent.

Christofile, Alatre, Eudoxe, Samieski & l'Avaïte.

L'Avaïte au lieu d'aller, suivant la coûtume du Pays, entendre quelque concert à la fin du travail, ou prendre quelque plaisir semblable, alla joindre nos Eu-

ropeans & leur dit, je crois que vous êtes convaincus de l'immortalité de l'ame, & c'eſt ſans doute une grande raiſon pour ne pas craindre la mort; on peut alors la regarder fixement, on n'y trouve que la fin du commerce que nous avons les uns avec les autres à l'ocaſion de nos corps & un azile contre les maux auſquels nous ſommes expoſés en cette vie: Ne pourroit-on pas comparer les morts à ceux qui voyent avec plaiſir ſur le rivage un vaiſſeau batu de la tempête.

Le cœur ne trompe point celui qui ſe croit immortel, il voit tout avec netteté & ſans trouble; parce qu'il voit tout avec indifference, lorſqu'il conſidere le peu d'eſpace que les choſes de cette vie ocupent

dans l'étendûe de ſa durée, peuvent-elles exciter en lui des paſſions qui l'agitent, qui le troublent & qui le déconcertent ? Me puis-je croire heureux par la poſſeſſion d'un bien qui va m'échaper dans un moment ? Me puis-je croire par la même raiſon malheureux pour un mal qui va finir auſſitôt ? Cette vie n'eſt pas un inſtant dans l'éternité: Qu'il eſt facile, pénetré de ces ſentimens, d'être modeſte & peu avide de gloire ? Que m'importe ſi le monde m'eſtime ou ne m'eſtime pas, je le vais quiter dans peu, & je vais être éternellement ſans lui ! On peut, pourſuivit Alatre, s'aplanir aiſement dans ce point de vûe le rude chemin de la vertu : Si la vie eſt ſi peu de choſe, que riſque un

Soldat à l'expoſer pour faire ſon devoir? L'avare peut-il ſe pardonner les petiteſſes où il ſe ſurprend, les humiliations & les hontes qu'il eſſuie pour ſe conſerver des biens qui ne peuvent procurer que des commodités momentanées? La fortune la plus brillante eſt-elle digne de nôtre envie? La mort me va rendre égal à ces coloſſes de puiſſance que je contemple ſi avidement, moi qui ſuis ſi abaiſſé que ce n'eſt qu'avec peine que je leve aſſez la tête pour les regarder. Pourquoi ne faiſons-nous pas comme un grand Seigneur qui ſe cache ſous des haillons, il mépriſe ceux qui le mépriſent, parce qu'il va dans peu reprendre ſon rang & ſa dignité. Il eſt vrai, dit l'Avaïte, que ce qu'il y a de plus grand

dans l'homme eſt l'homme même ; ſes perfections naturelles ſont de penſer & d'être éternellement heureux ; mais celles dont quelques-uns d'eux s'emparent comme d'un bien qui leur eſt particulier méritent-elles quelque eſtime en comparaiſon des autres qui ſont d'un prix & d'une durée infinie ? De ſemblables réflexions remplirent le reſte de la journnée : l'Avaïte leur dit que c'êtoit par ces raiſons qu'Ava avoit porté Cacoumiſon à renoncer à la Royauté, & qu'aprez avoir reconnu que les hommes doivent même en ce monde être, autant qu'il eſt poſſible, également heureux, ils avoient introduit en Calejava les Loix fondamentales de la République.

CINQUIEME DIALOGUE.

De la Liberté.

Christofile, Alatre, Eudoxe & Samieski.

POur devenir parfaits Avaïtes, dit Alatre le lendemain, nous n'avons plus qu'un pas à faire ; c'est de nous convaincre, que nos crimes ne sont pas impunis en l'autre vie, & que nous y recevrons la recompense qui est dûe à nos bonnes actions : Mais il faut auparavant, répondit Eudoxe, commancer par prouver nôtre liberté, quoique je ne pense pas que personnne en puisse douter serieusement : Il est de l'essence

d'un être intelligent de connoître le bien & le mal ; l'amour est l'effet nécessaire de l'un, comme l'autre produit la haine infailliblement, & ces passions sont volontaires, & sans contrainte ; on aime parce qu'on veut aimer, & on le veut librement, mais si librement qu'on ne peut pas nous forcer à vouloir aimer le mal, ou à vouloir hair le bien : Un chacun sent qu'il est libre, & qu'il forme soi-même tous les actes de volonté qu'il forme : Je le crois ainsi, dit Samieski ; car si on me presente un jeu de cartes pour couper, je sens que je puis le faire environ au milieu, ou plus bas, où plus haut ; si vous me le contestez je couperai, sans autre raison que pour exercer ma liberté,

& pour vous en convaincre ; je couperai, dis-je, dans un autre endroit que celui où vous soûtiendrez que je suis obligé de le faire : Il est vrai, répondit Christofile, que nous sommes libres & indifferents dans les choses qui n'ont pas plus d'aparence de bien que de mal, comme dans l'éxemple que vous aportez : Mais le sommes-nous à juger que ce qui nous paroît un bien, soit un mal, ou que ce qui nous paroît un mal, soit un bien, de même qu'à nous donner pour vrai ou pour faux, ce qui se represente sous une autre image à nôtre esprit ? En quoi consiste donc nôtre liberté ? Ce n'est pas, dit Alatre, dans le pouvoir de prendre pour vrai ou pour faux, ce qui ne l'est pas, & pour

haiſſable, ce qu'on trouve aimable, ou pour aimable, ce qu'on eſtime digne de nôtre haine & de nôtre averſion : Quel avantage Dieu nous auroit-il fait en nous laiſſant les maîtres de nous rendre malheureux de deſſein formé? Mais ſi nous ne pouvons pas nous empêcher de conſentir à ce qui nous paroît vrai, ce n'eſt qu'aprez qu'il paroît tel évidemment : Juſqu'à ce que nous ſoyons arrivés à ce terme, nous ſommes toûjours dans les bornes de la probabilité ou de la vraiſemblance, & les maîtres en cet état de douter & de chercher à nous éclaircir davantage ; voilà en quoi conſiſte nôtre liberté : Si nous avons le tèms d'en uſer, & que nous arrêtant au milieu du chemin, pour nous épargner

épargner la peine que l'esprit trouve à s'apliquer, nous prenions le faux pour le vrai, ou le mal pour le bien, au lieu de donner tous nos soins à déterrer la verité, & à nous garantir de toute sorte de méprise autant qu'il est en nôtre pouvoir, alors nous ne profitons pas de nôtre liberté, & nous tombons dans l'erreur par nôtre faute, & quand nous ne courrions que le hazard de nous tromper, nous ne serions pas irreprehensibles, comme nous serions impécables si nous n'étions pas libres ; le seul crime qu'on nous puisse imputer est le mauvais usage de nôtre liberté, en la maniere que nous venons de l'expliquer.

Alatre & Eudoxe firent ensuite quelques vains efforts, pour prouver les peines de

l'autre vie ; mais l'Avaïte qui ſurvint, & qui les trouva embaraſſés, leur dit que leurs Theologiens qui ſont en l'habitation des Glebirs, leur établiroient des principes, dont on tire des preuves convaincantes de cette vérité, que toute la terre croyoit plûtôt par inſtinct que par raiſon.



LIVRE CINQUIE'ME.

DE PLUSIEURS Coutumes des Avaïtes.

PREMIER DIALOGUE.

De la Culture de la terre.

Christofile, Alatre, Eudoxe, Samieski & l'Avaïte.

EUdoxe ayant rencontré sur le chemin une grande roûe d'environ quinze piés de diametre, large de deux, & un peu plus, en demanda l'usage à l'Avaïte; il lui répondit que des hommes en se mettant dedans, la faisoient tourner, que les lames d'acier

qu'on voyoit tout au tour de ſix en ſix pouces faire un angle de cent-dix degrés avec le diamétre , s'enfonçoient par la peſanteur de la machine dans la terre , la renverſoient & la cultivoient : Nous cultivons d'une autre maniere , ajoûta-t-il les terres pierreuſes ; des hommes dans une roûe font mouvoir un eſſieu, auquel eſt ataché par une corde un fer qui fend la terre , comme vos charûes , & qu'on tire aſſez facilement par le ſecours des moufles.

Pour voiturer par terre nous atachons par des cordes un madrier à un eſſieu quarré , qui entre dans les moyeux quarrés de trois roûes aſſez larges , celle du milieu ne poſe point à terre ; des hommes y entrent , la font mou-

voir, & font avancer les madriers en des chemins toûjours beaux, autant qu'un homme avanceroit à pié: Mais pourquoi, dit Alatre, ne se pas décharger sur les animaux de ces sortes d'ouvrages? Nous ne croyons point, répliqua l'Avaïte, la métempsicose; mais nous pensons qu'il y a autant d'ames nouvelles que de corps nouveaux, que ces ames sont destinées à un bonheur éternel; & dans cette pensée rien ne nous raproche plus de Dieu, que de cooperer avec lui à communiquer à autant de sujets qu'il est possible cette félicité éternelle; pour cet effet la terre ne nous sçauroit fournir trop de fruits pour subvenir à leur subsistance, & vous sçavez cependant que vos animaux en consu-

ment bien la moitié.

En discourant ainsi ils arriverent sur le milieu du jour en une habitation où on leur dit que dans peu on devoit faire des mariages, ils y séjournerent pour en voir les ceremonies.

SECOND DIALOGUE.

De la Police generale des Avaïtes.

PEndant le séjour que nos Europeans firent en cette habitation, ils aprirent que tous les Avaïtes, sans en excepter même les Glebirs, travaillent deux heures & demie le matin, & autant l'apresdinée à cultiver la terre, quand le tèms le permet ou dans une autre saison à quelque mêtier:

Les Médecins ne s'atachent en tout tèms qu'a leur profession : Les Caludes ont soin avec quelques vieillards qui ne sont plus en état d'agir, de prendre garde que tout le monde s'aquite de son devoir : Ceux qui ne le font pas sont regardés avec mépris ; comme cette peine est ordinairement trop forte, les Caludes ménagent beaucoup la pudeur des gens, si l'on trouvoit cependant quelqu'un qui ne fut pas assez sensible à la honte, on le réduiroit à son devoir par d'autres moyens : Les fruits de la terre & les ouvrages des particuliers sont mis dans des Magasins, & les Caludes les distribuent à chacun selon ses besoins : Ceux d'une habitation qui manquent de quelque chose en vont prendre

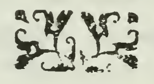
vers ceux qui en ont trop, & à cet effet il y a des gens qui visitent de suite en suite toutes les habitations de l'Isle.

Christofile admira cette police, mais cependant, dit-il, on y remarque encore les vestiges du peché du premier homme : Puisqu'il faut travailler : Il est vrai, ajoûta-t-il, qu'un exercice moderé, tel que celui des Avaïtes, sans soucis & sans inquiétudes est nécessaire à la santé, & j'avoûe que si en France la Noblesse, l'Eglise, les Moines, les Valets, les Domestiques inutiles, les gens de Palais, les faineants, les Ouvriers des choses vaines & superflûes partageoient avec les autres le travail qui produit quelque avantage réel & effectif ; il n'y en auroit pas pour chacun autant

tant qu'il en faut pour se bien porter ; mais c'est toûjours travailler : Quoi ! prétendez-vous, répondit Alatre, que l'homme n'auroit rien fait s'il n'avoit point peché ? Dieu mit Adam dans le Paradis, pour le garder & le cultiver.*

Prendriez-vous pour bonheur un repos continuel ? Qui pourroit soûtenir toute sa vie le languissant ennui de n'avoir jamais rien à faire ?

* *Tulit ergo Dominus Deus hominem & posuit eum in Paradiso voluptatis, ut operaretur & custodiret illum.* Genes. cap. 2. vers. 15.



TROISIEME DIALOGUE.

Des Mariages des Avaïtes.

Christofile, Alatre, Eudoxe Samieski & l'Avaïte.

L'Avaïte quelques jours aprez mena voir à nos Philosophes les céremonies des mariages du Pays & leur dit : Si le plus grand bien que Dieu nous ait jamais fait est celui de nous avoir creés, puisque celui-là est le fondement de tous les autres, il semble qu'on ne puisse pas rendre un meilleur office au genre humain que de concourrir avec Dieu à la création des hommes, & que le plus grand crime de tout est

de s'en abſtenir ; nous le puniſſons plus ſéverement que l'homicide ; celui-ci ne ravit pas comme l'autre une éternité d'exiſtence ; nous le trouvons plus puniſſable dans la femme que dans l'homme ; parce qu'un homme peut en remplacer pluſieurs autres par la poligamie ; mais une femme ne ſçauroit mettre au monde les enfans qu'une autre eſt chargée d'engendrer : En vérité, s'écria Alatre, ces coûtumes ſont bien differentes de celles des peuples qui loûent tant la chaſteté & qui puniſſent d'une mort cruelle les femmes qui perdent leur honneur : * Pour nous, dit l'Avaïte, nous voulons que toutes les femmes ſe marient; & comme la generation eſt la principale fin du mariage,

* *Veſtales de Rome.*

nous ne permettons pas qu'une femme demeure plus de trois ans avec un époux ſans en avoir d'enfans; hors ce cas le divorce eſt défendu, ſi ce n'eſt du conſentement des deux parties, ou que l'une d'elles ait de juſtes ſujets de le demander : Vous voyez, pourſuivit l'Avaïte, que la poligamie eſt permiſe parmi nous. Ces beaux ſentimens de vos Romans ſont regardés comme des ſentimens outrés & extravagans : En achevant ces mots on entra dans une ſalle où les hommes à marier écrivoient quelle place tenoit en ſon cœur chaque femme qui étoit à marier : Les femmes vis-à-vis des hommes rangées de même en faiſoient autant à leur égard.

Pendant que les hommes

& les femmes danſent à leur maniere, les Caludes confe-rent leurs inclinations réci-proques, par raport auſquel-les ils tachent de les aſſortir le mieux qu'il eſt poſſible, comme dans les autres Pays on les alie, eû égard à leur naiſſance & à leur bien; auſſi-tôt que les Caludes ont ajuſté le mieux qu'ils ont pû les in-clinations des uns & des au-tres, ils aportent à chaque homme ſon nom & celui des femmes qu'il doit prendre: celui-ci leur atache le ſien & elles en font de même à leurs époux: On collationne, aprez quoi les hommes chantent des hymnes à l'honneur du ma-riage, & les femmes danſent environ une heure; parce que les Avaïtes eſtiment que la danſe les diſpoſe à la genera-

tion. La danſe finie les hommes qui n'ont pas trente ans ſe retirent dans leurs chambres avec leurs femmes, les autres ſe promenent, ſoupent, joûent danſent & chantent avec les leurs & enſuite ſe retirent avec elles; pour les autres il ne leur eſt pas permis de paſſer une nuit avec leurs épouſes; on a peur qu'un homme âgé de moins de trente ans ne ménage pas aſſez ſes forces & ſa ſanté.

QUATRIEME DIALOGUE.

De l'Education des Enfans.

L'Avaïte, Chriſtofile, Alatre, Eudoxe & Samieſki.

NOs Philoſophes partirent dez le matin pour l'habi-

tation des Glebirs & s'embarquerent à midi ſur une riviere qui paſſe à trois miles de cette habitation : Comme la riviere êtoit plus groſſe & plus rapide qu'à l'ordinaire, ils la remonterent plus vîte ſans rames, ſans voiles & ſans chevaux, mais par une machine.

Nos voyageurs êtant arrivés à l'habitation des Glebirs, furent logés entre les Philoſophes ou Theologiens & ceux qu'on deſtine à élever la jeuneſſe, qu'on apelle Maîtres des enfans, & en la langue du Pays Lucades y Bergli : Les enfans quitent leur mere à l'âge de quatre ans pour paſſer ſous la diſcipline de leurs Maîtres ; je trouve les Avaïtes fort ſages de ne confier l'éducation des jeunes gens qu'à des perſon-

nes capables de cet emploi, & non à des peres qui n'ont fort ſouvent aucun naturel pour cela ; & quand ils en auroient ils en deviendroient incapables par l'amour qu'ils ont pour les uns, & la haine qu'ils ont pour les autres; d'ailleurs ils ſont plus ocupés du ſoin de leur amaſſer du bien que de celui de les bien élever; on aprivoiſe les animaux les plus feroces, on les acoûtume à faire des choſes directement opoſées à leur penchant naturel : Croit-on que l'homme ſeroit moins diciplinable ſi on ſe donnoit toute la peine néceſſaire pour l'inſtruire ? Les enfans trouvent encore un autre avantage dans la conduite des Avaïtes ; ils ſont affranchis de l'empire paternel, dont le poids

les acable dans les autres Pays, & les expose aux caprices d'un homme fort souvent déraisonnable ; car la qualité de pere ne donne point de la raison, bien loin de cela, il semble qu'elle nous décharge de l'obligation penible d'en avoir à l'égard de ceux qui sont sous nôtre dicipline ; de là vient qu'on trouve tant de gens si facheux dans leurs familles, qui sont par tout ailleurs les plus raisonnables du monde. Les Lucades y Bergli enseignent plusieurs choses à leurs éleves jusques à l'âge de quinze ans, comme à lire, à écrire, à chanter, à joûer des instrumens, la Theologie, la Morale, quelques remarques & quelques expériences sur la nature qui leur tiennent lieu de Phisique : Chaque Maître

ne fait leçon que de ce qu'il ſçait le mieux : On a un grand ſoin d'acoutumer les enfans à ſe conduire par la raiſon ; on leur en rend une de tout ce qu'on fait, & on leur en fait rendre une de tout ce qu'ils font, bonne ou aparente ſans qu'on les chicane trop de peur de les rebuter ; on tâche plûtôt de les perſuader que de les exciter par des promeſſes ou de les intimider par des menaces. Les difficultés qui arrivent entre quelques-uns d'eux ſont jugées par les autres, & on leur inſinûe ſi adroitement le bon parti, qu'ils croyent que c'eſt d'eux-mêmes qu'ils le prennent ; on les acoûtume au travail, & on les rend tous ambidextres. A l'âge de quinze ans, à moins qu'on ne les juge trez-propres

à quelque ſience, ils vont faire garde ſur cette grande muraille qui fait le tour de l'Iſle; là on leur retrace encore les mêmes leçons, & ils y aprennent un mêtier : A vingt ans on les envoie dans les habitations où les Cadules les demandent & ſuivant qu'on le juge à propos. Les filles ſont élevées ſéparement des garçons; & on les envoie dans les habitations pour ſe marier à l'âge de dix-ſept ans.

A droite des Philoſophes ſont les Mathematiciens & deux Profeſſeurs de chaque langue avec ſept ou huit Ecoliers chacun qu'on d'eſtine aux voyages. A gauche ſont les Médecins qui envoyent aprez quelque tèms leur éleves vers les vieux Médecins praticiens des habitations. Vis-à-vis ſont

les Glébirs, aufquels l'Avaïte alla rendre compte de ſon voyage, & vint enſuite rejoindre nos étrangers: Il alla tous les jours écouter une leçon de Theologie qu'il leur expliquoit en même tèms; Nous diviſeront donc auſſi par leçons le Livre ſuivant.



Heu primæ ſcelerum cauſæ mortalibus ægris,
Naturam neſcire Deûm.

Silius Italicus. libro 4.

LIVRE SIXIEME.

ABREGE' DE LA Theologie & de la Morale des Ayaïtes.

PREMIERE LEÇON.

De l'independance de Dieu.

DIEU eſt l'ouvrier de tout l'univers, il exiſte par lui-même & nous dépendons en tout & entierement de lui : C'eſt par lui que nôtre ame voit, qu'elle ſent, qu'elle penſe & qu'elle veut : Mais que lui rendrons-nous pour tant de bienfaits? Rien : Son indépendance le met audeſſus

de tout : Il n'a que faire d'encensement, d'oblations, ou d'holocaustes & de sacrifices ; c'est de lui seul & de son fonds uniquement qu'il tire toute sa grandeur & toute sa felicité. De là les Avaïtes inferent que Dieu, pour son compte, n'exige point de nous que nous nous chargions inutilement du pesant fardeau de plusieurs céremonies aussi incommodes que superflûes.

SECONDE LEÇON.

De la bonté de Dieu.

TAnt que l'homme n'est point parvenu au comble du bonheur il est juste qu'il raporte tout ce qu'il fait à son interêt ; mais comme Dieu ne

ſçauroit rien faire pour lui-même, ou pour ſe rendre heureux, & qu'il joüit par ſon eſſence d'une félicité parfaite indépendanment de toutes ſes créatures, il ne peut rien exiger de nous que ce qui ſe termine à nous procurer quelque avantage : Il n'y a que Dieu qui ſoit bon, à proprement parler, il n'y a que lui ſeul qui nous fait du bien par une véritable bonté ; il n'y a que lui qui nous aime d'un amour deſintereſſé, & qui par là veut que ſans aucun retour pour lui nous ſoyons heureux en ce monde-ci & en l'autre, comme nous le ferons encore voir par d'autres raiſons : Mais il eſt maintenant queſtion de prouver que Dieu nous aime autant les uns que les autres, & qu'il

veut que ses bienfaits tombent sur tous autant également qu'il est possible. Que personne se flate d'entrer plus qu'un autre dans ses bonnes graces; surquoi pourroit-on apuier cette folle pensée? Quelle raison pourroit-on s'imaginer que Dieu en auroit? Nous lui sommes tous extrémement inutiles : Si quelqu'un a des preuves qu'il est monté à une plus grande faveur auprez de Dieu que les autres, qu'il soit impunément larron, faussaire, perfide & sélerat, pour être plus heureux que les autres, rien ne lui est défendu ; car si pour le devenir il ne veut point s'arroger des droits particuliers il est égal aux autres, s'il veut s'en arroger, pourquoi lui ceder[redacted] ce privilege? Et par là un chacun se

croira

croira tout permis ; cette imagination remplira le monde de trouble & de confusion, & on sera sans doute dans cet état autant malheureux qu'on le peut être pour vouloir être plus heureux qu'on ne le doit être : La nature a mis sans doute tous les hommes au même niveau, dit un Philosophe Anglois ; * si on les regarde dans l'état civil les richesses, les honneurs & l'autorité sont de plus grands avantages que la force du corps ; mais sans examiner si les plus grands chagrins & les plus grands soins ne sont pas atachés aux conditions les plus élevées pour tout mettre par là dans l'égalité, que l'on considere seulement la cause des états differents que les hommes ont établis parmi eux;

* *Hobbes de cive lib.* I.

c'eſt la politique qui a fondé ces divers établiſſemens ſur le bien public ; mais elle n'a jamais prétendu marquer une prédilection divine : Comment les hommes qui ne la connoiſſent pas auroient-ils pû la déſigner par quelques ſignes ? Ils font leurs Loix avec une entiere liberté, ſans en connoître les effets en détail qui en doivent dériver pendant dix ans ſeulement : En vain dira-t-on que Dieu les connoit, puiſque c'eſt l'homme & non pas Dieu qui les fait, & les fait avec une entiere liberté ; c'eſt l'être intelligent qui produit lui-même tous les actes de ſa volonté.

La leçon ſuivante de la providence nous levera les doutes qui pourroient nous reſter ſur cet article.

TROISIEME LEÇON.

De la providence Divine.

LEs causes sont ou libres, ou nécessaire ; les dernieres sont celles qui produisent nécessairement leurs effets ; c'est ainsi que le feu brule, que la lumiere éclaire, qu'un concours des esprits animaux vers quelque partie du corps excite une passion dans l'ame pour y conserver & y fortifier une certaine pensée.

Les causes nécessaires sont-elles pas des régles immuables que Dieu a établies, suivant lesquelles la même cause dans les mêmes circonstances qui lui servent à produire son effet, produit toûjours le mê-

me; mais ſi Dieu diverſifioit les effets par raport à des circonſtances qui naturellement ne les devroient pas changer; ſi une pierre en tombant du haut d'une maiſon ſe détournoit de ſon chemin pour écraſer un ſcelerat & épargner un honnête-homme, on ne diroit pas bien alors que cette pierre fut une cauſe néceſſaire de cette mort, mais une cauſe libre & volontaire; c'eſt à dire, qu'elle dépend d'une volonté particuliere de Dieu, & non des régles generales, ſur leſquelles roule toute la nature : Or pour prouver par l'experience que Dieu n'a point de ces volontés particulieres, je dis, qu'autrefois en Europe on ordonnoit des dûels de l'acuſé contre l'acuſateur, quand ils n'apor-

toient pas des preuves suffisantes de ce qu'ils avançoient, les Juges recouroient aux duels, dans la pensée qu'ils avoient que Dieu qui est juste ne permettroit pas que le criminel fût vainqueur dans un combat, & que l'innocent fût oprimé : Pour cela il falloit que le Seigneur changeât l'ordre de la nature lorsque le coupable se trouvoit en une disposition naturelle, tant du côte du corps que de l'esprit, du moins pour un moment, à porter un coup mortel à son ennemi, pendant que l'innocent ne se trouvoit pas dans ce même moment en une disposition si favorable pour parer ce coup : Mais si la providence Divine renverse en certains cas l'ordre de la nature, c'est principalement en

faveur de la juſtice & de l'innocence & pour vanger le crime : Cependant on a reconnu que Dieu ne faiſoit pas toûjours des miracles quand il le faloit, & que ſa providence manquoit à ce compte fort ſouvent à ſon devoir ; Là-deſſus on a aboli les duels qui êtoient trez-bien êtablis dans l'opinion d'une providence à miracles continuels : Car ſous un Dieu juſte, l'innocent ne peut pas être malheureux & ſouffrir : Mais ſi un motif auſſi puiſſant ne l'eſt pas aſſez pour obliger le Seigneur à déranger la nature, & forcer les cauſes naturelles à ſe diſpenſer des Régles, les richeſſes, la force du corps, ou les autres prétendûes marques de predilection divine n'en ſont plus que des ſignes équivo-

ques & trompeurs, qui peuvent provenir des volontés generales, aussi-tôt que des volontés particulieres de Dieu, & il faut d'autres preuves que nous n'avons pour s'assurer d'où partent ces temoignages trompeurs d'une faveur extraordinaire, avant qu'on puisse raisonnablement s'en flater.

Pour confirmer cette preuve les Avaïtes qui ont quelques-uns de nos livres traduits en leur langue, citent à ce sujet une avanture d'Ulisse au commencement du dixiéme livre de l'Odissée d'Homere: Æole enferma dans une peau les vents qui pouvoient empêcher le retour d'Ulisse en Itaque; Ses compagnons pendant son sommeil ouvrirent à la rade d'Itaque cette peau

dans l'esperance d'y trouver un trésor ; les vents en sortirent avec violence & les repoussant en pleine mer les porterent vers les côtes d'Æolies d'où ils êtoient partis : Ulisse alla prier Æole de lui faire une seconde fois la même grace qu'il lui avoit acordée, & d'enfermer les vents qui pouvoient lui nuire ; mais Æole le lui refusa & le chassa rudement en lui disant qu'il ne lui êtoit pas permis de donner contre la volonté des Dieux du secours à un homme qui ne leur êtoit pas agréable, & qu'il faloit qu'il fut malheureux, puisque les Dieux le vouloient ainsi

Æole raisonnoit consequenment sur la présuposition que Dieu gouverne le monde par des volontés particulieres : Si je

je ſuis malheureux c'eſt parceque Dieu l'ordonne ; & cela êtant pourquoi irez-vous contre ſes ordres, en me ſoulageant des maux dont il m'acable ? Ce ſentiment eſt ſans doute inhumain & barbare & contraire aux deſſeins du Seigneur , s'il eſt vrai qu'il ait de la bonté pour nous , s'il eſt vrai qu'il nous aime & qu'il veuille que nous ſoyons heureux comme nous l'avons dit. Encore s'il lui plaiſoit de n'envoyer des maux qu'aux ſélerats , & de prendre en ſa protection ceux qui ſont injuſtement oprimés ; mais nous voyons tous les jours l'innocent acablé par la malice de ſes ennemis , & couvert d'oprobres & de confuſion pendant que le méchant vit dans la gloire & dans l'opu-

lence : c'eſt en vain qu'on dira que Dieu a des raiſons impénetrables pour en agir ainſi; ſi cela eſt Æole fait bien de ne point donner de ſecours à Uliſſe de peur de rompre les deſſeins que le Ciel a ſur lui.

C'eſt encore pis ſi l'on s'ingere à vouloir entrer dans les ſecrets de Dieu ; alors on dit que Dieu m'aflige pour éprouver ma patience , & vous donner ocaſion d'exercer vôtre charité : Je voudrois bien ſçavoir ſur quoi on ſe fonde pour atribuer à Dieu de telles penſées ; mais en les ſupoſant pour certaines , je dis , que ſi Dieu me rend malheureux pour m'éprouver il ne faut pas que vous vous preſſiez de me ſoulager ; quand eſt-ce même que vous ſçaurez que Dieu m'a aſſez éprouvé & qu'il

eſt tèms que vous me ſoulagiez ; peut-être qu'il ne ſonge pas en vous, mais ſeulement en moi, & vous allez troubler l'économie des deſſeins que le Ciel a formés ſur moi ſi vous aportez quelque remedes à mes maux, ou bien vous empêcherez qu'un autre ne me tire de la miſere, & c'étoit pour lui & non pour vous que Dieu avoit fait naître cette ocaſion d'exercer la charité : mais s'il veut que je ceſſe d'être miſerable par le ſecours de mon prochain, & que ce ſecours me manque, je le ſerai ſans que Dieu veuille que je le ſois.

A quoi ſervent aprez tout ces épreuves de ma patience & de la charité de mon prochain? Pour mériter, répondra-t-on, les recompenſes de

l'autre vie ; comment peut-on mériter une recompenſe de quelqu'un ſi ce n'eſt en lui procurant quelque bien proportionné a cette recompenſe? Or pouvons-nous rien mériter de Dieu qui eſt le ſeul être dont nous puiſſions eſperer nôtre bonheur ; puiſque nous ſommes incapables de lui aporter jamais aucune utilité? Si Dieu nous veut faire du bien eſt-il indigne de ſa bonté de ne nous en faire qu'aprez l'avoir mérité ? Dieu ne peut rien devoir parce qu'on ne lui peut rien donner ; on ne lui peut rien donner parce qu'il a tout. Æole encore un coup raiſonnoit donc juſte en ne voulant pas ſecourir Uliſſe qu'il croyoit malheureux par des volontés particulieres des Dieux : mais

ſon procedé auroit été bien different s'il avoit penſé, comme il eſt vrai, que les cauſes qui retardoient le retour d'Uliſſe provenoient de la liberté des hommes, ou qu'elles ſe trouvoient ainſi diſpoſées par des vûes generales des Dieux qui n'en vouloient pas en particulier à Uliſſe.

Il eſt dificile ſans nôtre opinion de ne pas ſe prendre à Dieu de tout le mal qui ſe fait, il le peut empécher & il le ſouffre: D'ailleurs ſi par la mort d'un homme des enfans demeurent orfelins & miſerables, Dieu veut par une volonté particuliere la miſere de ces enfans que je ſupoſe être l'effet d'un meurtre; mais Dieu peut-il vouloir les effets ſans vouloir la cauſe de ces effets & ſans en être l'auteur? Ce

n'eſt pas aſſez à un Etre intelligent & tout-puiſſant qui veut une fin de laiſſer les moyens ſe diſpoſer d'eux-mêmes, il faut que lui-même les y diſpoſe ; ſi au contraire on prétend que le meurtre eſt libre, ſes ſuites ſont des effets de la liberté & non de la providence Divine particuliere. Si nous ſommes libres les richeſſes ou les dignités qui dérivent des établiſſemens des hommes ne ſont pas des effets des volontés particulieres de Dieu, ni par conſequent des marques de ſa prédilection.

A l'égard des qualités naturelles il faut remarquer que la conſtitution de nôtre corps vient ou de celle que nos parents nous ont donnée ou de nôtre maniere de vivre ; nous

choisissons librement nôtre maniere de vivre, & nos parents en se mariant ensemble, ou en nous engendrant, en un tel tèms nous ont constitué un tel temperament, ils auroient sans doute engendré des enfans d'une autre complexion s'ils avoient engendré en un autre tèms ou qu'ils eussent contracté d'autres mariages; mais ils ont fait l'un & l'autre librement.

Quand l'on considere qu'un homme se met à joûer & joûe de la maniere qu'il lui plaït avec toute la liberté possible, & que de son jeu dépend toute sa fortune & celle de ses enfans, leur éducation, leurs mœurs & leur temperament; peut-on douter de la vérité que nous soûtenons? ce qui fait qu'on en doute cependant est qu'on se sent porté à des désirs vio-

lens ou à d'autres paſſions ſans qu'on en voie la cauſe, & c'eſt nôtre coûtume dans nôtre ignorance de tout atribuer à Dieu : On ne ſçait pas que nos paſſions ont leurs cauſes dans nôtre temperament auſſi néceſſaires & naturelles qu'eſt celle de l'action du feu qui enflame une matiere combuſtible.

Qu'on pénetre bien les cauſes de tout ce qui regarde un homme en particulier, on tombera infailliblement ſur quelqu'une qui ſera libre ; & quelque petite que ſoit la cauſe libre qui entre dans un effet elle donne l'excluſion à la providence Divine par une volonté particuliere ; car l'effet ne feroit pas ſans la cauſe libre, & la cauſe libre vient d'une autre volonté que de celle de Dieu.

Pour ce qui eſt des cauſes naturelles, Dieu gouverne le monde par des Loix generales fort ſagement établies par raport aux grands biens qui en réſultent en comparaiſon des petits inconveniens qui s'y rencontrent : Dieu fait comme un Architecte qui bâtit un eſcalier, les degrés ſont trop hauts pour un enfant, & trop bas pour un homme d'une taille extraordinaire ; parce qu'il ne bâtit pas pour l'enfant ou pour l'homme d'une ſtature extraordinaire ſeulement, mais il bâtit pour tout le monde. Dieu a voulu une fois l'ordre qui eſt dans l'Univers & cette volonté le maintiendra toûjours ſans qu'il y penſe s'il peut n'y pas penſer.

Conſtamment donc les avantages de la nature & de la for-

tune ſont des effets des cau-ſes libres & de l'ordre general établi de Dieu, & non pas des témoignages de ſa prédilection.

De la providence de Dieu à volontés generales, les Avaïtes qui ne parlent que raiſon, inferent deux choſes : La premiere, qu'il faut prendre pour fabuleuſes les hiſtoires qui marquent une protection ſpéciale ou un ſoin particulier du Ciel en faveur d'un peuple, d'un grand Seigneur ou d'une perſonne privée : Et la ſeconde eſt, que pour la réuſſite de nos deſſeins, il ne faut avoir recours qu'aux moyens êtablis par l'Auteur de la nature : Qu'il ſeroit commode à l'homme d'amener du blé en ſon grenier par quelques paroles dites en une certaine

posture, au lieu de labourer la terre ; n'est-ce pas la vanité & la paresse qui ont donné la vogue à l'opinion d'une providence Divine à miracles continuels ?

QUATRIEME LEÇON.

Principes de la Morale des Avaïtes.

C'Est une opinion communément reçûe des Avaïtes, & fondée sur ce que nous venons de dire, que plus un homme est malheureux en ce monde sans sa faute, plus il sera heureux en l'autre ; & qu'un homme plus heureux que lui qui aura également bien vecu le sera moins dans

l'autre vie : Cette penſée nous inſpire une grande indifference pour les félicités de ce ſiécle, & elle eſt d'une grande conſolation pour les miſerables : Ce n'eſt que par là que Dieu peut réparer l'inégalité que les biens de la nature ou de la fortune mettent à cette heure entre les hommes ; on ne parle que des biens de la nature & de la fortune où nous ne contribuons en rien, parce que c'eſt ſeulement quand nous ne pouvons pas être heureux légitimement autant que les autres par les Loix generales de la nature, ou par des Loix arbitraires; que Dieu pour nous recompenſer de cette perte & nous égaler nous donne, pour ainſi dire, un préciput de felicité en l'autre vie ; mais il n'eſt

pas juste qu'on nous tienne compte des ocasions légitimes d'être heureux que nous avons perdûes par nôtre faute, non plus que des maux que nos pechés nous ont atirés ; nous devons nous imputer ces malheurs.

Les autres principes que les Avaïtes tirent de cette même doctrine sont, que Dieu ne nous ayant creés que par bonté, il ne nous a creés que pour être heuteux, & puisqu'il nous aime tous également il veut, autant qu'il est possible, que les biens soient partagés de même ; mais s'il s'en trouve quelqu'un d'indivisible, ou que par le partage il devienne inutile, il apartient à celui à qui il est plus avantageux ; si je puis sauver la vie à une personne de deux qui

mourront ſans mon ſecours, je la dois ſauver à celle dont la mort ſeroit la plus préjudiciable, comme à une jeune femme, même à mon préjudice, ou je me flaterois ſans raiſon d'une prédilection Divine.

Secondement, comme il vaut mieux ſe paſſer de plaiſir que d'avoir de la douleur, nous ne pouvons pas nous procurer du plaiſir en faiſant du mal à quelqu'un, à moins que le bien ne ſoit fort conſiderable & le mal trez-leger; mais en ne comparant que le mal avec le mal, nous en devons ſouffrir un moindre pour délivrer quelqu'un d'un plus grand.

Troiſiémement, un bien également bien ou à peu prez pour deux perſonnes doit être cedé par celui qui le poſſede à

celui qui ne le possede pas; parce que cette honnêteté fait produire à ce même bien quelques utilités qu'il ne produiroit pas en demeurant entre les mains du possesseur: Elle forme ce beau neud d'un amour réciproque qui doit lier tous les hommes; mais elle le forme de la plus solide maniere du monde, & par le plaisir qu'elle cause, tant à celui qui la fait qu'à celui qui la reçoit: Ce dernier ressent la plus douce de toutes les passions, cette satisfaction interieure qui nous vient de la pensée que nous avons que nous nous sommes aquités de nôtre devoir.

Quatriémement, il ne se faut pas faire des besoins de quelques délicatesses dont on se peut facilement passer, elles

cessent par l'acoûtumance d'être des biens & deviennent par l'habitude des nécessités capables de nous rendre malheureux ; mais il faut éviter sur tout ce qui peut troubler nôtre raison, ou diminuer les forces du corps, sans quoi nous ne pouvons joüir d'aucun bien ni en procurer aux autres : Nous devons mênager les forces du corps par un exercice moderé, & par la sobrieté ; cette vertu a deux extremités ; l'une de trop manger ou de trop boire ; l'autre de ne pas assez manger ou de ne pas assez boire ; & le jeune est défendu par les Avaïtes comme l'intemperance ; il en est de même des plaisirs de l'amour.

Enfin, pour tout dire en un mot, les Avaïtes prétendent

dent que nous devons prendre pour maniere d'agir celle qui contribue le plus à rendre les hommes heureux ſans avoir egard ſur qui le bien doit tomber, de ſorte que celle qui produit le moindre eſt un peché par comparaiſon.

CINQUIEME LEÇON.

Des Peines & des Recompenſes de l'autre vie.

LE plaiſir ou le bien phiſique eſt une ſituation de l'ame qui lui eſt agréable ; la douleur ou le mal phiſique eſt une ſituation de l'ame qui lui eſt facheuſe ; nous ne ſommes heureux ou malheureux que par l'un ou l'autre de ces ſen-

timens : Mais ce qui me cau-
ſe du plaiſir produit quelque-
fois un effet tout different
dans un autre ſans qu'on en
ſente bien la raiſon ; c'eſt ainſi
qu'en voyant deux joûeurs,
vôtre cœur prend parti pour
l'un pendant que le mien ſe
déclare pour l'autre, ſuivant
que leur air, leur phiſionomie
ou leurs manieres ſont pro-
pres par raport à la diſpoſi-
tion de nos cerveaux, d'exci-
ter d'abord en nos ames un
ſentiment qui leur eſt agréa-
ble ; encore que le profit de
ces joûeurs ne réjailliſſe point
ſur nous, nous formons pour-
tant des vœux pour eux ;
mais c'eſt la joie que nous eſ-
perons reſſentir de leur gain
qui alume nos déſirs : Telle
eſt la cauſe de la ſimpathie &
de l'amour de bienveillance,

qui n'eſt que l'ouvrage du plaiſir ou de l'amour propre: Par toutes nos actions nous recherchons le plaiſir, nous voulons toûjours & néceſſairement être heureux.

D'un autre côté nous remarquons que l'ordre & la beauté de l'univers ſortent d'une intelligence qui ne veut pas que rien ſoit conduit par un pur hazard, ni que nos actions ſoient réglées par nôtre caprice. Cet Etre ſupréme nous donne ſes Commandemens & en les tranſgreſſant, ou en y obéiſſant nous faiſons un mal ou un bien que nous apellerons moral.

Si quelqu'un oſoit ſoûtenir qu'il n'y a ni crime ni mal moral, que toutes les Loix ne devant leur naiſſance qu'à la politique, ce n'eſt qu'aux hom-

mes & non à Dieu d'en vanger le violement ; qu'il considere qu'il y a des Loix naturelles qu'on les peut enfraindre, & cette infraction est un mal moral ; est-ce l'homme ou Dieu qui donne à la mere du lait pour nourrir son enfant ? A l'égard des Loix humaines, que l'on considere que nous ne sçaurions vivre du moins heureusement sans elles, que Dieu veut pourtant que nous vivions & que nous vivions heureusement. Dieu veut donc aussi que les hommes fassent des Loix ; ils en feroient en vain si elles n'étoient observées, & pour les faire observer il faut que les infracteurs soient punis : Vous me forcez, Seigneur, d'aimer toûjours le plaisir, & si vous n'en avez atachez à l'observa-

tion des loix ou que vous ne me détourniés de les tranſgreſſer par une douleur qui ſoit plus à èviter que le plaiſir qui eſt promis par le crime n'eſt à rechercher, alors, Seigneur, vous me forcez de vous déſobéir ; mais qui croira qu'il y ait en vous une telle contrarieté?

Conſtanment donc le mal moral eſt acompagné tôt ou tard d'un mal phiſique, tel que nous l'avons dit, ſi c'eſt en ce monde, il n'importe de quel endroit l'homme tire des motifs aſſez puiſſans pour l'obliger de ſe contenir en ſon devoir ; mais combien voyons-nous de crimes échaper à la Juſtice humaine faute d'én connoître les auteurs ou par leur crédit & leur adreſſe ; nous les voyons heureux & triomphans pen-

dant que l'homme de bien paye pour eux la peine dûe à leurs forfaits, le même crime conduit un homme au gibet & en éleve un autte sur le trône : * D'un autre côté les Loix n'ont pas pourvû à la punition de tous les crimes; quelles peines ont-elles ordonné contre les peres déraisonnables, les mauvais maris, les ingrats, les maîtres durs & cruels ou les Princes injustes & méchans? L'impunité des faux dévots qui tirent tant de si grands avantages de leur hypocrisie, fournit une preuve incontestable qu'il y a des crimes qui bien loin d'être punis sont recompensés: Mais si tous les crimes ne sont

* *Multi committunt eadem diverso crimina fato:*
Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema
Juvenal sat. 13. v. 102.

point punis en ce monde il y a une autre vie qui ſuplée à ce deffaut, & qui joint le bien phiſique au bien moral, & au mal moral le mal phiſique, afin que nous puiſſions aimer ces deux biens en même tèms, ou éviter l'un & l'autre mal dans la même action.

C'eſt à tort qu'on prétendroit que le remords de conſcience ſeroit une peine établie par la nature pour nous punir dez cette vie, puiſque les ames timorées, moins dignes de chatimens que les autres en ſont plus tourmentées, & que plus un homme devient méchant, moins il a de remords; de maniere que plus il mériteroit d'être puni, moins il le ſeroit.

Pour le repentir il n'entre dans nos ames que par la

crainte du châtiment : Un voleur qui ne craint rien pour avoir pris cent piſtoles à une dupe qui croit encore lui avoir de l'obligation, peut-il ſe repentir de s'être procuré ce bien, ou n'en a-t-il pas de la joie ? D'ailleurs il eſt des gens qui ne ſont jamais troublés par aucun repentir, ou du moins trez-peu.

Nous avons dit que l'homme ne pouvoit vivre ſans loix; la raiſon en eſt, que la terre ne lui donne pas comme aux animaux des habits & des alimens ſans ſoin & ſans travail ; mais qui voudra cultiver un champ s'il n'eſpere en recueillir les fruits ? Qui pourra l'eſperer s'il n'y a des Loix ſur l'obſervance deſquelles cette eſperance ſera fondée ? Perſonne ne pourra poſſeder aucun bien

que

que dans la crainte continuelle qu'une infinité de gens ne le lui raviſſent, que dans la crainte de perdre à tous momens la vie ſi : on n'établit des Loix qui ſoient la baſe & le fondement de la ſocieté civile, ſi même l'on n'a pas quelque confiance réciproque que de bonne foi nous voulons obſerver ces Loix, nous ſerons bien à plaindre d'être obligés de nous défier tous de tous & continuellement : Dieu nous a-t-il creés pour être plongés dans des inquietudes continuelles, pour être dévorés ſans ceſſe par des ſoucis cuiſans ? Dieu nous a-t-il creés pour être malheureux ?

Les Avaïtes tiennent que dans la diſtribution des peines & des recompenſes Dieu fait atention, principalement à la

diſpoſition du cœur ; comme il ne ſeroit pas juſte que celui qui eſt bien préparé à la pratique de la vertu perdit ſa recompenſe, faute de matiere pour l'exercer, il ne ſeroit pas juſte auſſi qu'un cœur corrompu ne ſentit pas le poids de la Juſtice Divine pour n'avoir pas fait le mal qu'il étoit tout prêt à faire dans l'ocaſion : Dans cette vûe ces peuples, non-ſeulement examinent leurs actions & leurs déſirs actuels, mais ils fouillent encore dans leurs cœurs pour corriger la pente qu'ils pourroient avoir à en former de mauvais; par là ils s'aplaniſſent le pénible chemin de la vertu.

Ce diſcours ſupoſe & prouve l'immortalité de l'ame.

SIXIEME LEC,ON.

De la Justice & de la Misericorde de Dieu.

IL est évident par la Leçon précedante qu'il y a une Justice en Dieu : Elle est une suite de la bonté qu'il a pour nous, & un effet de la volonté qu'il a que nous soyons heureux en cette vie ; il est encore certain qu'elle ne differe pas en espece de la nôtre, c'est à dire, qu'il ne punit, & ne recompense que ce que nous croyons le mériter : Autrement comment me gouverner si je craignois d'être puni lorsqu'il me sembleroit que suivant l'idée que j'ai de la

Juſtice je devrois être recompenſé ; cela êtant , Dieu ne peut pas punir les enfants de la faute de leurs peres ni la leur imputer.

Pour ce qui eſt de la miſericorde de Dieu , nous tenons que les peines ſont toutes éternelles , ou toutes temporelles, ou il faut que les unes ſoient éternelles & les autres temporelles ; cette derniere opinion eſt univerſellement rejettée des Avaïtes , la raiſon qu'ils en rendent eſt , que la juſtice demande la même proportion entre les peines que celle qui ſe rencontre entre les crimes ; or il y en a toûjours entr'eux , puiſque les uns ſont plus grands que les autres , & il n'y en a point entre le fini & l'infini ; en ſuposant même que la peine fi-

nie ſoit plus griéve que l'infinie, & qu'une heure de la premiere en vaille deux de la ſeconde, ou plus ; car en prenant tant de tèms qu'on voudra de la peine moins griéve pour être égale à quelque partie ſi petite qu'on voudra de l'autre, la moins griéve, mais infinie, équivaudra à la fin la premiere entierement, & il reſtera encore dans l'infinie l'équivalent de l'autre une infinité de fois, & par conſequent il n'y aura point de proportion entr'elles.

Il ne reſte plus qu'à examiner ſi elles ſont toutes temporelles ou toutes éternelles: Ceux qui prennent le ſecond parti ſe fondent ſur ce que les femmes peuvent faire un mal éternel en négligeant de concourir avec Dieu à la création

d'une ame qui demeurant dans le néant perd un éternel bonheur ; comme ce mal dure pendant toute l'éternité , la peine pour lui être proportionnée ne doit pas être moindre en durée ; & alors on estime qu'elle ne consiste qu'en la diminution d'un bonheur éternel , empoisonné neanmoins éternellement , & non continuellement du chagrin qu'on a d'être moins heureux qu'on ne devroit être : Qui peut concevoir , disent les Avaïtes , que nous soyons à jamais malheureux pour de petites fautes qui nous échapent si facilement , qu'il est impossible , moralement parlant , que nous les évitions toutes. Dieu qui nous aime , Dieu qui est bon nous auroit-il donc creés pour être éternel-

lement malheureux ? Mais que les peines ſoient éternelles ou non, elles ſont conſtanment ordonnées de Dieu de telle maniere qu'elles ſont plus à éviter que le bien qui nous revient du crime n'eſt à rechercher, ſans quoi l'action ne ſeroit pas méchante ; puiſque nous aurions préferé, comme Dieu nous le preſcrit, un bien qui ſeroit préferable au mal qui en arriveroit : C'eſt là deſſus qu'eſt fondé ce principe, que les Avaïtes inculquent fortement dans l'eſprit de la jeuneſſe, à ſçavoir qu'il y a toûjours plus à perdre qu'à gagner en ne faiſant pas ſon devoir : Dans cette penſée il eſt facile d'être bien diſpoſé à s'en aquiter & de ſe repentir d'y avoir manqué.

Le repentir eſt une eſpece de triſteſſe qui eſt trez-amere, parce que nous ne nous en prenons qu'à nous-même ; & elle eſt fort utile, parce qu'elle nous porte à mieux faire une autrefois : Les Avaïtes tiennent que le repentir diminûe la peine qui eſt dûe à une faute, & même qu'il nous en décharge tout-à-fait s'il eſt aſſez grand pour tenir lieu de la peine entiere ; car il ne ſeroit pas juſte d'être puni deux fois pour le même ſujet.

Le repentir eſt une paſſion que Dieu nous a donnée, ſans laquelle nous perſeverons dans le mal, & nous augmentons nôtre peine comme nous la diminuons par ſon moyen; cette paſſion eſt la ſeule voie d'obtenir le pardon de nos fautes, ſi une véritable peine

peut s'apeller de ce nom ; mais ſans repentir il ne faut point eſperer de miſericorde.

Les Avaïtes le prouve ainſi ou Dieu remet toute la peine & à tout le monde, mais nous avons fait voir le contraire ; ou il la remet en tout ou en en partie à quelques-uns, & alors il les aime plus que les autres, ce qui eſt faux ; ou il n'en remet à tout le monde qu'une partie, & on ne peut pas apeller cela un pardon, mais un ordre general que la peine ne ſoit que d'une certaine grieveté, pourveu qu'on perde plus qu'on ne gagne à ne pas faire ſon devoir, c'eſt aſſez, & les Avaïtes ne croyent pas qu'en effet Dieu inflige de plus grandes peines.

L'eſperance de l'impunité eſt ſans doute la cauſe de tous

les maux, & on eſt extrémement porté à mal faire lorſqu'on eſpere du Ciel le pardon de ſes fautes, * comme on en eſt détourné par la crainte des peines.

Alatre pour confirmer cette preuve ajoûta, que ce ſeroit bien fait que d'être fripon pourveu qu'on paſſât pour honnête homme, ce qui eſt commettre un double crime, mais un bon moyen pour ſe rendre heureux comme le prouve Platon; * car un fripon qui paſſe pour tel n'eſt ni fin ni dangereux, la défiance qu'on a de lui nous met à couvert du mal qu'il nous peut faire; mais celui qui paſſe

* *Exorabile numen fortaſſe experiar, ſolet his ignoſcere. Multi, ſic animum diræ trepidum formidine culpæ confirmant* Juv. ſat. 13. v 102.

* *Plato de juſto Dial. 2.*

pour homme de bien: Un faux dévot, par exemple, prend ſans doute le moyen le plus ſeur pour nous tromper, c'eſt donc de lui dont on ſe doit le plus défier, il ne manque jamais de mettre à profit la confiance qu'on a en lui pour en tirer toutes les commodités de la vie.

En vain Dieu verra mon injuſtice, en vain il voudra la punir, puiſqu'il me la pardonnera auſſi toutes les fois que je voudrai? J'aurois tort de perdre l'ocaſion de me rendre heureux au préjudice de ma conſcience; quelque mal que je faſſe j'en ſerai toûjours quite pour un ſacrifice expiatoire; comme je gagnerois à faire mal je ne pourrois pas m'empêcher de le faire; Dieu même le voudroit, ſuivant ce

que nous avons dit, ce qui eſt abſurde & extravagant.

HUITIEME LEC,ON.

De la maniere d'adorer Dieu.

LEs Avaïtes ne font pas un ſi grand fonds ſur la priere que les ſuperſtitieux ; ils adorent Dieu par un acte de l'eſprit en quelque lieu qu'ils ſoient, parce que les ſubſtances ſpirituelles n'en ont aucun ; on les acoûtume de bonne heure à ne point faire l'exiſtence locale, ou à croire qu'un être peut exiſter en nul lieu.

De là l'Avaïte prit ocaſion de parler de la Religion en

general du Judaiſme & du Chriſtianiſme, j'ai retranché tout ce qu'il en dit, parce qu'il ne ſeroit peut-être pas de nôtre goût : Pour ce qui concerne le Mahométiſme, nous y prenons ſi peu d'interêts que j'en aurois uſé de même ſans quelque raiſon qu'il eſt aiſé de deviner en liſant le quatriéme Dialogue.

Le Livre Septiéme du Judaiſme ſuprimé.

Le Livre Huitiéme du Chriſtianiſme ſuprimé.

LIVRE NEUVIEME.

Du Mahométiſme.

PREMIER DIALOGUE.

Samieski, l'Avaïte, Eudoxe, Alatre & Chriſtofile.

Sur ces paroles de l'Alcoran, du chapitre de la Vache.

Ceux à qui nous avons enſeigné l'Ecriture, qui l'étudient & la liſent avec vérité, croyent en ce qu'elle contient, & ceux qui ne la croyent pas ſont gens perdus.

CES paroles, dit Samieſki, portent un caractere de divinité qui ne nous permet pas de douter que Dieu n'en ſoit l'auteur : Ce n'eſt

pas l'évidence en cette ocasion qui nous force à croire, & ce ne peut être que Dieu, qui pour parler Alcoran * *assure le cœur des Fideles*, c'est à dire, qu'il suplée aux lumieres naturelles qui manquent pour croire, & si quelques hommes ne le croyent pas, c'est par la raison raportée dãs le chapitre de l'envelopé : *Certainement l'Alcoran enseigne la Loi de Dieu à ceux qui le lisent; personne ne le comprendra que celui qui lui sera agréable, & qui aura sa crainte devant les yeux* : La belle disposition, répartit Alatre, que demande Mahomet afin qu'on croie ! il veut qu'on soit épouvanté de la menace qu'il fait, qu'on sera perdu si on ne croit; & le moyen lorsqu'on a cette crainte de s'empêcher de croi-

re? De là vient que celles que la ſuperſtition nous a imprimées dez le berceau ſe font mieux ſentir à un homme qui va mourir, & dont on doit être plus épouvanté à la veille d'en ſentir les effets : Les Payens auſſi qui s'étoient moqué toute leur vie de leur Religion êtoient abatus de peur comme nous à l'heure de la mort. *

Que riſquez-vous, dit Samieſki, à croire l'Alcoran s'il eſt faux, mais que ne riſquez-

* *Poſtquam eo devenit aliquis, ut brevi jam moriturum ſe opinetur, incidit in eum timor & cura quædam eorum quæ in ſuperiori vita neglexit. Etenim fabulæ quæ de inferis dicuntur, quemadmodum eos qui injuſte egerunt, pœnas illic dare oporteat, irriſæ hactenus, movent tunc animum ne forte vera ſint ſuſpicantem : atque ipſe ſive propter ſenectutis debilitatem ſeu quia alteri vitæ propinquior illa acutius inſpicit ſolicitudinis & timoris plenus redaitur.* Plato de juſto Dialog. 4. in princip.

vous

vous pas à ne le point croire s'il eſt véritable? Ce raiſonnement, dit l'Avaïte eſt tiré de Mahomet, au chapitre hécaf; il parle ainſi. *Avez-vous conſideré en quel état vous ſerez ſi l'Alcoran eſt envoyé de Dieu* Mais qui empêche toutes les Religions de tenir un pareil langage? Mahomet l'a bien prévû, & dans le chap. de Hod il fait parler ainſi un impie ſelon lui: *Sans raiſon il ne tient qu'à moi de dire que les faux Dieux châtieront les fideles*: Cette objection eſt ſi forte qu'aprez l'avoir faite il n'entreprend pas de la réfuter: Dieu peut-il être aſſez injuſte pour punir un homme qui ayant fait un bon uſage de ſa liberté ne croit pas une choſe qu'il ne trouve pas croyable.

SECOND DIALOGUE.

Samieski & l'Avaïte.

Sur le Chapitre de la lignée de Joachim.

LE Chapitre de la lignée de Joachim, dit Samieſki, fournit une preuve inconteſtable de la vérité de l'Alcoran; Mahomet parle ainſi: *Si quelqu'un diſpute contre toi de ta doctrine, dis-lui, aſſemblons nos enfans & nos femmes, & je mettrai la malediction de ſa divine Majeſté ſur les menteurs:* Ceux qui nioient la vérité de l'Alcoran s'en ſont immancablement aſſurés par cette épreuve, & ils ont reconnu que

Mahomet n'étoit point un imposteur puisqu'ils sont devenus fideles.

Vous sçavez, répondit l'Avaïte, que les hommes par leurs superstitions esperent de se soulager dans leurs maux; les Payens avoient asservi chacun de leurs Dieux à quelque usage ; se détrompoient-ils dans les épreuves qu'ils faisoient en recherchant leur protection? Non : Parce qu'un esprit prévenu regarde les choses du côté favorable à sa prévention , & ne remarque point ce qui l'en pourroit faire revenir : Qu'un Payen soit gueri aprez une neuvaine par hazard , ce n'est pas au hazard c'est à la neuvaine qu'il croira devoir sa guerison ; en vain il verra cent experiences qui combatront son erreur , il

trouvera autant de frivoles excuſes pour ſon Dieu, parce que nous n'aimons point une providence divine, telle que nous l'avons prouvée, même dans les plus petits évenemens. Que la guerre de Troie ſoit l'effet de la liberté d'une douzaine de petits Rois, la guerre de Troie ne nous touche pas, mais que le Ciel s'y intereſſe, et qu'il en ſoit tout ocupé elle eſt digne de nôtre atention, elle nous atache, elle nous charme, elle nous enchante : Mais je trouve, pourſuivit l'Avaïte, dans ce même chapitre de fortes preuves contre vous : Mahomet vous dit, *de ne croire perſon ne élûe qu'elle ne ſoit de vôtre Religion*, & par une conſequence néceſſaire dans le chatre de la converſion il dit,

que les bonnes œuvres des infideles leur ſeront inutiles: Quoi! s'écria l'Avaïte : quelle injuſte prédilection en Dieu?

TROISIEME DIALOGUE.

Des miracles de Mahomet.

L'Avaïte, Samieſki & Alatre.

TOus les peuples, à la réſerve des Chrêtiens, avoûent, dit Samieski le lendemain, que les miracles ſont des preuves inconteſtables de la divinité d'une doctrine : Or je trouve dans le chapitre des Limbes que Dieu dit à Mahomet : *Je te raconte les choſes arrivées à cette Ville, nombre de Proféfes lui ont éte*

envoyés, qui ont fait plusieurs miracles, & ses Habitans n'ont pas voulu quiter leur premiere impieté : Nous voyons dans le chapitre de la corde de Palmier, *que la femme d'Ablheb perdit la main par permission Divine pour avoir jeté des épines par mépris sur le chemin de Mahomet*, & dans le chapitre du Butin... En voilà assez, interrompit Alatre, un seul miracle bien averé suffit pour convertir les plus obstinés ; les Juifs n'en demandoient pas plus pour croire en J. C. * *qu'il descende maintenant de la Croix, & nous croirons à lui* : Le miracle à la vérité auroit été bien clair & exempt de tout soupçon de supercherie ; mais

* *Descendat nunc de Cruce & credemus* ; Matt. 27. v. 42

voyons ſi les vôtres ſont de cette nature, il me ſemble tout au contraire qu'ils ſont fort douteux, puiſque les Habitans de la Ville où ils ont été faits n'ont pas voulu y croire, quels témoins avez-vous qui nous en aſſurent: Cependant l'homme naturellement n'a point de peine à croire; on le pourroit trez-bien définir, un animal crédule & ſuperſtitieux, vous ne ferez pas comme les Chrêtiens de la Foi de la Samaritaine un ouvrage de la grace, * ſi cela eſt, voyez ce que J. C. lui dit, rien, ſinon qu'elle a eû cinq maris, & que celui qu'elle a n'eſt pas le ſien: Qu'y a t-il là de ſecret & de particulier de révelé? Y a t-il lieu là-deſſus de le prendre pour un grand Prophete qui lui a dit

toute ſa vie? Cependant ſur la parole de cette femme pluſieurs Samaritains crurent en J. C. L'homme encore un coup eſt un animal trez-crédule; mais comment, dit Samieski, Mahomet auroit-il pû tromper tant de gens par de faux miracles? Ce n'eſt point par la force qu'il a établi ſa Loi, il n'êtoit pas maître de deux Villes ou Villages, comme on le voit par l'Alcoran. * Outre que pour contraindre un milion d'hommes à croire ſa Loi, il faloit commancer par en abuſer auparavant un autre milion, & la violence ceſſant par ſa mort, ſa Loi ſe ſeroit anéantie; mais bien loin de cela, elle a fait depuis des progrés inconcevables & elle en fait tous les jours : Je réfuterai cette objection, répondit

Ch. de l'Ornement.

dit l'Avaïte, quand vous m'aurez fait comprendre comment de certaines fables ſe ſont ſi bien emparé de la foi de quelques peuples de la terre qu'on ne les en ſçauroit faire revenir: Vous ne vous ſouvenez plus, ajoûta Alatre, de ce que nous avons dit en parlant des hiſtoires.

QUATRIEME DIALOGUE.

Du ſtile de Mahomet & de l'amour de Dieu.

Alatre & Samieski.

TOus les auteurs des nouvelles Religions, dit Samieski, ont été acuſés d'impoſture ; Mahomet n'a pas diſſimulé cette acuſation, quoi-

qu'elle pût ſervir de prétexte dans les ſiécles à venir de nier la vérité de l'Alcoran ; puiſque les contemporains de Mahomet le traitoient d'impoſteur , eux qui le connoiſſoient mieux que nous , qui voyoient de leurs propres yeux les motifs de nôtre Foi : Mais nôtre Prophete triomphe heureuſement de la calomnie ; voici comme Dieu lui parle dans le chapitre de Jonas : *Ils diſent, Mahomet a controuvé ce Livre , dis leur , aportés quelque choſe qui lui reſſemble & en doctrine & en éloquence :* Dans le chapitre du voyage de la nuit il pouſſe la choſe plus loin , & il dit : *Si les démons & les hommes étoient tous aſſemblés ils ne pourroient pas compoſer un Livre comme l'Alcoran.* Il eſt

facile à un homme d'esprit d'emprunter le langage d'un idiot, mais celui-ci ne peut pas échanger le sien pour un autre ; le Géant peut s'abaisser jusqu'à terre, & le Nain ne peut ateindre aussi haut que le Géant : Comme l'Alcoran est au dessus de l'esprit des hommes & des démons, il ne peut venir que de Dieu, & non pas d'un homme aussi simple que Mahomet, *qui ne sçait ni lire ni écrire*, comme il est dit au chapitre des Limbes ; & cette raison prouve invinciblement la vérité de l'Alcoran : Voilà, répondit Alatre, le procedé ordinaire des hommes, ils suposent toûjours pour vrai dans leurs raisonnemens une chose qui ne l'est pas ; pour moi je vous déclare que jamais l'Alco-

ran, malgré vos explications myſterieuſes, ne m'a paru être l'ouvrage d'un habile homme.

Si la beauté de ſon ſtile ne vous touche pas, dit Samieſki, peut-être ſentirez-vous mieux les charmes de ſa morale, on n'y trouve point de ſâle paſſion, bien loin de cela il n'y a rien que de grand, puiſqu'il n'y a que Dieu qui ſoit l'objet de nôtre amour, & que Mahomet nous aſſure dans le chapitre de la nuit, *que perſonne ne ſera recompenſé que de ce qu'il aura fait pour l'amour de Dieu.* Je n'entend pas bien, répartit Alatre, ce que c'eſt que faire quelque choſe pour l'amour de Dieu; l'amour continua-t-il eſt une paſſion de l'ame qui ſouhaite la poſſeſſion ou l'union d'un

bien qui doit nous rendre heureux : Or en raiſonnant ſur ce principe, qui étant communement reçû, explique mieux la ſignification des termes vulgaires, je dis, que Dieu veut être regardé comme le ſeul bien capable de nous rendre heureux, & par conſequent comme le ſeul bien dont on peut ſouhaiter l'union ou la poſſeſſion : Ainſi faire quelque choſe pour l'amour de Dieu, c'eſt faire quelque choſe pour être uni à Dieu ou pour le poſſeder; mais on ne ſçauroit eſperer d'étre heureux par l'union ou la poſſeſſion de Dieu qu'en prenant les moyens qu'il nous a preſcrit pour cela; car perſonne ne jouïra de lui malgré lui : Ce paſſage de Mahomet ne ſignifie donc autre choſe,

ſinon que Dieu ſeul pouvant nous rendre heureux, pour parvenir à la felicité, il faut prendre le chemin qu'il nous a tracé lui-même: Tellement que faire quelque choſe pour l'amour de Dieu, c'eſt faire ſes Commandemens, & on ne ſera recompenſé que lorſqu'on les aura ſuivis: C'eſt ainſi que lés Chrêtiens définiſſent l'amour de Dieu: Qui a mes Commandements, dit J. C. & qui les obſerve eſt celui qui m'aime *.

* *Joan.* 14 *v.* 21.

Il y en a d'autres, pourſuivit Alatre, qui diſtinguent deux eſpeces d'amour; ils apellent l'un amour de concupiſcence, & l'autre de bienveillance: Mais Deſcartes* prétend que cette diſtinction ne regarde que les effets de l'amour & non ſon eſſence: *Car*

* *Traité des Paſſions* art. 18.

ſitôt, dit-il, *qu'on s'eſt joint de volonté à quelque objet de quelque nature qu'il ſoit, on a pour lui de la bienveillance, c'eſt à dire, on joint auſſi à lui de volonté les choſes qu'on croit lui étre convenables; ce qui eſt un des principaux effets de l'amour.* Deſcartes apelle ſe joindre de volonté ou aimer, un conſentement par lequel on ſe conſidere comme uni avec ce qu'on aime, enſorte qu'on ne fait qu'un tout avec lui, & que de ce tout on n'en fait ſoi-même qu'une partie plus ou moins grande, ſuivant l'amour qu'on reſſent: *Ainſi*, dit le même Auteur * *l'amour qu'un bon pere a pour ſes enfants eſt ſi pure qu'il ne déſire rien avoir d'eux ni les poſſéder autrement qu'il fait,*

* *Ibidem art. 82.*

ni étre joint à eux plus étroitement qu'il eſt déja ; mais les conſiderant comme d'autres ſoi-mémes il recherche leur bien comme le ſien propre, ou méme avec plus de ſoin, parce que ſe repreſentant que lui & eux ſont un tout, dont il n'eſt pas la meilleure partie, il préfere ſouvent leurs interéts aux ſiens, & ne craint pas de ſe perdre pour les ſauver.

L'amour de bienveillance en ce ſens eſt autant intereſſé qu'il le peut-être, ce n'eſt, à proprement parler, qu'un amour propre, puiſqu'en voulant du bien à l'objet aimé, comme ne faiſant qu'un tout avec nous, nous nous en voulons à nous-mêmes : C'eſt pourquoi Saint Thomas en expliquant ces paroles de l'E-

criture : *Le Seigneur a tout fait pour lui*, dit * qu'il ne convient pas à Dieu d'agir pour aquerir quelque bien ; mais ſeulement pour en faire, comme Dieu eſt le ſouverain bien de toutes les creatures, qu'elles le déſirent naturellement, elles ne peuvent avoir d'autre fin que lui, lui pour qui il les a toutes creées : Toutes ces belles penſées d'un amour de Dieu déſintereſſé ne ſont que des viſions : Comment pourroît-on vouloir du bien à Dieu ? Il faudroit pouvoir croire qu'il en put manquer du moins par une ſupoſition impoſſible : Mais un eſprit raiſonnable peut-il exciter de véritables mouvements d'amour ou de haine ſur une ſupoſition impoſſible, & connûe pour telle ? Dans cette

* 1. p. q. 44. art. 4.

même ſupoſition impoſſible, Dieu n'eſt plus Dieu , & il n'eſt plus aimable. Que de folies , que d'extravagances : Que ces penſées ſont injurieuſes à Dieu , il faut avoûer que ce ſont de véritables blaſphemes : Le blaſpheme , dit le même Docteur , * donne à Dieu ce qui ne lui convient pas , ou lui ôte ce qui lui convient : Or pour vouloir du bien à Dieu , il faut lui ôter une qualité qui lui eſt eſſentielle ; à ſçavoir qu'il eſt la ſource de tous biens , ſans quoi on ne pourroit pas lui en vouloir : C'eſt pourquoi ce même Docteur qui prétend qu'on peut aimer Dieu d'un amour de bienveillance ; * ne veut pas que ce ſoit ſans interêt de nôtre part , puiſqu'il ne fonde cet amour que ſur la com-

* 2. 2. qu. 13. art. 1.

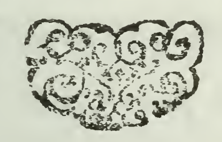
* 2. 2. q. 23. art. 1.

munication que Dieu nous fait de la béatitude éternelle : Il dit dans un autre endroit que la charité n'a point d'autre fondement. * En vérité, dit Samieſki, il y a une heure que j'admire vôtre mémoire ; mais vous voulez bien que je vous diſe que je n'en ſçaurois faire autant de vôtre jugement. Pourquoi raporter pour convaincre un Turc, des preuves tirées du Chriſtianiſme ? Pouvez-vous me perſuader que je n'aime pas Dieu, & que l'amour que je ſens n'eſt pas de l'amour, mais une obéiſſance : Je conviens, répartit Alatre, de la vérité de vôtre remarque, & j'avoûe ma faute : Cependant mes raiſons ſubſiſtent dans toute leur force, même à vôtre égard : Pour ce que vous me dites, que vous

* 2. 2. q. 23. art. 5.

ſentez l'amour que vous avez pour Dieu, cela vient de ce que vous excitez en vôtre ame un mouvement ſemblable à celui qu'elle forme, lorſque vous reſſentez véritablement de l'amour : C'eſt par un ſemblable artifice qu'un Comedien entre par étude dans une paſſion qui n'eſt pas réelle, mais qui n'eſt que peinte pour ainſi dire dans l'ame : Pour vous, vous êtes trompé, parce que vous voulez vous tromper ; mais le Comedien ne l'eſt pas, parce qu'il ne veut faire entrer que les ſpectateurs dans une illuſion qui leur eſt agréable ; quelquefois un fanatique ſe fait une idole de cet amour qu'il croit aimer à force de le vouloir, ſans en avoir une idée claire & diſtincte, ſi on en avoit une, on re-

connoîtroit qu'elle renferme eſſentiellement une union de la perſonne qui aime à l'objet aimé, & que ce nœu qui les lie & qui fait l'eſſence de l'amour, ne permet pas que leurs interêts ſoient deſunis, ou conſiderés comme differens les uns des autres.



LIVRE DIXIEME.

De la fin pour laquelle Dieu nous a creés & de celle pour laquelle il nous a mis au monde.

PREMIER DIALOGUE.

De la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde.

L'Avaïte, Christofile, Alatre, Eudoxe & Samieski.

PENDANT que nous nous sommes entretenus de vos Religions, dit l'Avaïte, nos Theologiens ont parlé de plusieurs atributs de Dieu,

& ensuite ils ont examiné avec soin quelle est la fin pour laquelle Dieu nous a mis au monde : Il est juste, continua-t-il., qu'un être qui n'est point parfaitement heureux ne pense qu'à le devenir, mais Dieu qui l'est essentiellement & souverainement a sans doute d'autres vûes dans ses ouvrages, & il ne se regarde pas lui-méme dans ce qu'il fait, puisque tout ce qui est émané hors de lui ne peut contribuer en aucune maniere à son bonheur : Comment donc les Chrêtiens défendront-ils ces façons de parler si communes parmi eux? *faire quelque chose pour Dieu, travailler à sa gloire*, comme si elle ne lui étoit pas tout-à-fait indifferente. Les Chrêtiens parlent plus juste qu'il

ne semble, répondit Alatre, vous en demeurez bientôt d'accord : La gloire, poursuivit-il, ne consiste que dans une haute idée que nous avons donné à plusieurs personnes de nôtre excellence ou de nôtre mérite : Or il est expédient aux hommes qu'ils connoissent Dieu, qu'ils ayent une grande idée de son excellence, & il lui est inutile d'en être connu de quelque maniére que ce soit : C'est pourquoi Saint Thomas a dit, * *que ce n'est pas pour lui, mais pour nous que Dieu cherche sa gloire*; si bien que travailler pour la gloire de Dieu, c'est le faire connoître d'une maniere qui tourne à nôtre avantage la connoissance que nous en avons : Cela étant, dit l'Avaïte, nous travaillons pour

* 2. 2. q. 23. 1. art. ad 1.

la

la gloire de Dieu, quand de ses atributs nous en tirons les principes de nôtre morale, pour nous rendre heureux en ce monde-ci & en l'autre, & que nous disons que Dieu est le seul être véritablement bon, qui ne fait rien que par raport à nôtre interêt : Ce sentiment, aioûta Eudoxe, est tiré de l'Evangile; *il n'y a qui que ce soit de bon que Dieu* : * l'Avaïte rêpeta ces dernieres parolés; mais ce n'est pas continua-t il, une bonté parfaite que celle qui ne nous feroit pas toûjours du bien : Dieu nous a creés pour être heureux, le sommes-nous en ce monde-ci, pourquoi nous en tirer ? Le sommes-nous seulement en l'autre, pourquoi ne nous y pas mettre dabord, & pour-

* *Nemo bonus nisi Deus Luc.* c 18 v. 19.

quoi nous avoir mis en celui-ci ? Dieu , dit Eudoxe , ne nous auroit-il pas mis au monde pour contempler la beauté de ses ouvrages , comme le pensoient quelques anciens Philosophes ? Il n'y a , répondit l'Avaïte , qu'un petit nombre de sçavants qui en soient capables , & une sensation un peu forte ; la faim ou la soif débauche l'atention du plus apliqué des Philosophes, mais quand tous les hommes jusqu'aux femmes & aux enfans auroient admiré pendant cent ans , si l'on veut , toutes les beautés de la nature , à quoi se termineroit cette longue & pénible contemplation ? Ne sommes-nous creés que pour cela ? Nous devons reprendre pour le faire un autre corps aprez la mort , mais nous

avons réfuté l'opinion de la metempsicose : D'ailleurs, Dieu seroit-il bon de nous vendre si cherement un plaisir aussi leger que celui des Philosophes, & de nous le faire payer par tous les maux que nous souffrons en cette vie ? Qui voudroit l'acheter à ce prix ? Mais, comme nous avons vû, il faut une autre vie, & à moins que celle-ci ne contribûe au bonheur de l'autre, Dieu n'auroit pas à ce qu'il semble agi sagement, en nous mettant en ce monde. Tout ce que fait une nature intelligente ne doit servir que de moyen pour arriver à la fin qu'elle s'est proposée, & celle de Dieu en nous créant est de nous rendre heureux : Efforçons-nous donc de découvrir comment

le bonheur de l'autre vie dépend de celle-ci ; & pour cela voyons en quoi elle consiste : On sçait que ce n'est que dans l'union de nôtre ame à un corps ; ou en ce qu'à son ocasion, tant qu'elle dure, nous avons beaucoup de pensées, pour ne pas dire qu'elles en dépendent toutes occasionnellement ; si vrai que dans la plûpart des hommes elles n'ont pour objet que des choses materielles : C'est par le moyen de cette union que mon ame a tant de commerce avec la substance étendûe, & qu'elle lui est tellement attachée, qu'elle a de la peine à comprendre toute autre chose, ne pouvant concevoir qu'avec beaucoup de réflexion & de méditation qu'un être exisfans avoir des parties, sans

être en aucun lieu, en un mot ſans être corps : Parce que dez le moment de nôtre création nous avons eû par l'entremiſe de nôtre mere une étroite liaiſon avec la ſubſtance étendûe ; les beſoins continuels de la vie nous y atachent ſans ceſſe ; nôtre ame a été forcée par là à en conſiderer, à en connoître l'idée, & à nous en remplir tellement que nous ne ſçaurions penſer qu'à elle : L'effet donc de cette union, & la fin par conſequent eſt la connoiſſance de la ſubſtance étendûe, la connoiſſance des diverſes configurations, & des differens mouvemens dont elle eſt capable ; nous ne voyons pas que cette union produiſe & puiſſe produire aucun autre effet : La ſuite néceſſaire de l'union eſt la preſence intime

& continuelle des choſes unies à l'égard l'une de l'autre : La preſence intime & continuelle de quelque objet à nôtre ame, n'eſt autre choſe que la penſée de nôtre ame à cet objet, & par la penſée nous en avons la connoiſſance : Vous venez, s'écria Alatre, de me découvrir & de me prouver une verité qui m'avoit juſqu'ici paru impénetrable ; nous avons, pourſuivit-il, deux idées qui peuvent faire pendant l'éternité l'objet de nos penſées, l'une de la ſubſtance qui penſe, l'autre de la ſubſtance étendüe : Dieu a voulu commancer par nous faire connoître la derniere pour finir par la plus noble ; nous connoiſſons en effet ſi bien celle-là par le moyen de cette union, qu'encore qu'il

ſoit vrai que nous ayons plus de connoiſſance de nôtre ame que de nôtre corps, nous croyons pourtant le contraire: On ne peut pas douter que la conſideration des figures, des nombres, & de leurs combinaiſons infinies ne puiſſe nous occuper de tèms en tèms pendant toute l'éternité, & que nôtre ame détachée du corps ne comprenne mieux qu'à preſent la ſubſtance qui penſe, lorſqu'elle n'aura de commerce qu'avec elle; conſtãment nous raiſonnerõs alors & plus juſte, & plus aiſement ſur l'une & l'autre de ces ſubſtances; & les enfans qui meurent en naiſſant auront bientôt ratrapé les plus habiles Philoſophes.

Si nous ne mourrons pas alors, ce n'eſt que pour la

conſervation du genre humain, & pour procurer à d'autres les mêmes avantages que nous avons tiré de nos parens, & non pour acquerir des connoiſſances : Il eſt vrai que nous ne nous ſouvenons pas à preſent que nous ayons penſé dans le ſein de nôtre mere; parce que les traces qui s'impriment dans nôtre cerveau en ce tèms là s'effacent facilement, & c'eſt de là que nôtre mémoire dépend.

On voit que l'union de l'ame au corps n'eſt faite que pour inculquer fortement en l'ame l'idée de la ſubſtance étenduë, & de ſes atributs ; de là on infere que cette idée doit contribuer au bonheur de l'autre vie, & que c'eſt pour cela que Dieu nous a donné cette idée.

Mais ce ne ſont par les idées

dit Samieski, qui nous rendent heureux : J'en demeure d'accord, répondit Alatre, à moins que Dieu n'y atache un ſentiment de plaiſir ; mais puiſqu'il le fait en ce monde, pourquoi ne le fera-t-il pas auſſi dans un tèms que les néceſſités du corps n'en pourront plus empoiſonner la douceur ; Dieu ne peut-il pas vouloir qu'à l'occaſion de l'idée d'un triangle nous ayons le ſentiment de la plus agréable liqueur du monde, ſans que le trop long uſage en émouſſe la pointe, comme il arrive ici par l'alteration des organes corporels : Nous avons en effet dez cette vie du plaiſir à aprendre les Mathematiques, à entendre une hiſtoire, une fable, ou un conte bien fait, à joüer aux échets, ou à d'au-

tres jeux d'esprit; & il ne nous vient que des idées que nous avons des diverses combinaisons des mouvements & des configurations de la matiére.

SECOND DIALOGUE.

Dieu veut que nous soyons heureux en ce monde.

L'Avaïte, Christofile, Alatre, Eudoxe & Samieski.

L'Avaïte poursuit ainsi le dialogue precedent : La conservation de nôtre espece, dit-il, veut que nous demeurions plus long-tèms en ce monde, qu'il n'est necessaire pour connoître la substance étendûe ; & tous deux nous

laiſſent un grand vuide en la vie ; il n'eſt pas indifferent de ſçavoir comment Dieu veut que nous le rempliſſions : Les Avaïtes tiennent que nous devons travailler uniquement à nous rendre heureux en ce monde ; vous en ſçavez la raiſon : Dieu eſt bon , mais il l'eſt toûjours & parfaitement, & il ne le feroit ni toûjours ni parfaitement, s'il y avoit un tèms dans lequel il ne voudroit pas que nous fuſſions heureux : cette raiſon eſt ſi forte & ſi ſimple que les plus opiniâtres & les plus ſtupides ne ſçauroient s'empêcher de s'y rendre : Si cela eſt , dit Samieski, nos Dervis ſont bien trompés de s'ouvrir ſans ceſſe le corps par quelque plaie nouvelle pour plaire à Dieu ; ils ſont bien éloignés de croi-

re qu'il veuille qu'ils ſoient heureux : Quelle joie leur Dieu ne reſſent-il pas, répondit l'Avaïte, à la vûe d'un corps tout déchiqueté pour l'amour de lui ! ce n'eſt point par la raillerie, dit Alatre, qu'on réfute ces erreurs reſpectées, quelque extravagantes qu'elles ſoient, il faut par compaſſion pour de pauvres égarés les combatre ſerieuſement : Vous ſçavez, dit-il, en adreſſant la parole à Samieski, que toutes les vertus ne ſont telles, qu'à cauſe qu'elles aportent quelque utilité aux hommes : La valeur nous met à couvert des inſultes de nos ennemis, la liberalité nous fait part des richeſſes d'autrui, la compaſſion nous donne du ſecours dans nos maux, la reconnoiſſance produit des

bienfaiteurs, la fidelité entretient le commerce dans la vie civile, la justice nous rassure contre les violences des méchants, ainsi des autres : Vous n'ignorez pas encore que les bonnes qualités de l'esprit font les arts, & que ces arts n'ont pour but que de faire servir à l'usage de l'homme les ouvrages de la nature ; tout ce que les hommes estiment, tout ce que les hommes recherchent leur aporte quelque avantage ; les vitieux & les ignorans estiment les hommes vertueux, & ceux qui sont experts en leur art ; parce que ceux-ci contribûent à nous rendre heureux en cette vie, & si nous ne le devons pas être, c'est à tort qu'on cultive les vertus & les arts : On peut encore ajoûter, dit Eu-

doxe, que les loix que Dieu a faites dans la nature nous marquent bien la volonté qu'il a que nous ſoyons heureux: La vûe d'un parterre ou d'un pré hiſtorié de toute ſorte de couleurs, l'odeur agréable des fleurs, une belle voix, un inſtrument harmonieux nous cauſent ſans doute du plaiſir, mais du plaiſir uniquement pour lui-même: Si Dieu alie quelquefois l'utile avec l'agreable, comme dans le boire & dans le manger, c'eſt donc qu'il ne ſe contente pas de l'utile pour nous, puiſqu'il y ajoûte l'agreable, & même il le fait ſurvivre à l'utile: Les femmes en effet aprez la conception trouvent encore du plaiſir dans les embraſſemens d'un époux: On voit même, pourſuivit Eudoxe, dans la

douleur une preuve de cette vérité, nous n'en avons que pour nôtre conſervation, ou nôtre bien, & Dieu auroit pour nous une bonté cruelle, ſi au lieu de nous éloigner par la douleur des objets qui nous ſont nuiſibles, il nous y attachoit par le plaiſir.

Chriſtofile ſortant alors d'une profonde rêverie, s'écria tout joyeux, comme un autre Archimede dans le bain, je l'ai trouvé, je l'ai trouvé; on lui demanda la cauſe d'une joie ſi ſubite, & il répondit, Alatre ſoûtenoit que les vertus ſont faites pour nous rendre heureux, la charité qui eſt tant recommandée aux Chrêtiens n'a point d'autre fin: Cependant nous ſçavons que nous ſommes nés dans la miſere pour vivre dans la

misere, & ce n'est que dans l'autre vie que nous devons attendre un bonheur éternel. Ce raisonnement d'Alatre qui prouve le contraire m'a dabord surpris : Mais aprez quelque réflexion j'en ai découvert le sophisme avec la joie que vous avez vûe : Les vertus sont propres, continua-il, à procurer du bien aux hommes, mais ce n'est que celui des autres que le vertueux cherche, & non pas le sien, & nous ne devons devenir heureux que par le moyen des autres ; pour nous nous ne pouvons pas tacher de l'être, & nous ne pouvons pas legitimement y travailler pour nous : Il y a quelques vertus qui rendent heureux, répartit Alatre, les sujets qui les possedent, comme la force,

la temperance, & autres ſemblables; mais ſans parler de celles-là, vous convenez qu'il eſt du devoir de mon prochain de s'étudier à me faire du bien, que m'importe par quel canal il me viendra, il eſt toûjours vrai que Dieu veut que je ſois heureux en ce monde; & c'eſt à tort qu'on poſe pour principe que l'hõme eſt né pour vivre dans la miſere: Il y a pourtant, dit l'Avaïte, quelque choſe de vrai dans le diſcours de Chriſtofile; pour le démêler du faux nous diſons que Dieu veut que nous ſoyons heureux; mais qu'il nous deffend d'être voluptueux, nous donnons ce nom à celui qui a aſſez d'atachement à ſon plaiſir, pour ne le vouloir pas quiter, lorſque ſon devoir le deman-

de, ou du moins s'il le fait, ce n'eſt qu'avec peine ; en ſorte que par cette vitieuſe diſpoſition la difficulté qu'il trouve à ſacrifier ſon plaiſir à ſon devoir le met du moins en danger d'y manquer : On ne peut que perdre avéc la volupté, ou elle nous empêche de faire nôtre devoir, & nous ſçavons qu'il n'y a que du deſavantage pour nous, ou elle ne fait que d'y aporter des obſtacles, & la peine que nous avons à les ſurmonter eſt bien ingrate, ſa recompenſe eſt la privation d'un bien auquel nous avons de l'atache : Mais c'eſt une autre extravagance que de prétendre que je rejete un plaiſir qui s'offre de lui-même, & que je puis prendre ſans planter de mauvaiſes ſemences en mon cœur

ni en corrompre les bonnes : Il me semble que Dieu nous a mis en ce monde, comme un ami nous invite à manger, nous ne lui ferions pas moins de deshonneur de ne pas boire tout à fait, que de nous enyvrer : Au reste, on se trompe si l'on pense que nôtre bonheur consiste dans les plaisirs des sens : Etre heureux c'est avoir l'esprit tranquile & content, joüir de la joie interieure que nous procure nôtre bonne conscience, n'avoir ni soucis ni chagrins, suporter patienment les maux qui nous arrivent, se faire une santé robuste pour résister aux diverses fatigues qu'il faut essuier dans la vie, & ne pas s'assujettir à aucune délicatesse : En un mot c'est mettre soi-même son ame d'une ma-

niere immuable dans un êtat de joie, de paix, & de tranquilité, & non pas la laiſſer plonger dans le plaiſir par des ſenſations paſſageres & momentanées ſuivies de dégoût & de repentir : Vous ne ſçauriez diſconvenir, dit Samieski, que Dieu n'ait pû faire la nature plus parfaite qu'elle n'eſt, & que ſi cela étoit, l'homme ſeroit plus heureux ; que pouvez-vous inferer de là, répondit l'Avaïte, ſinon que Dieu ne veut pas que l'homme ſoit plus heureux que la perfection de la nature ne le permet, de même que s'il l'avoit fait moins parfaite, nous en pourrions fort bient conclure qu'il ne voudroit pas que l'homme fut auſſi heureux qu'il le peut être à preſent : Je ne ſçais ſi

l'Univers eſt capable d'une plus grande perfection, mais je ſçai qu'il eſt capable d'une moindre, & quelque parfait que ſoit l'ouvrage de Dieu, comme ſa puiſſance eſt inépuiſable, on ſera toûjours en droit de dire, pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus achevé qu'il n'eſt ? Si l'Univers êtoit plus fini, tout ſeroit diſpoſé à conſerver l'homme plus longtems en vie ; mais Dieu qui le veut plus heureux en l'autre monde qu'il ne peut être en celui-ci, ne veut pas qu'il y demeure plus qu'il n'eſt néceſſaire pour le deſſein pour lequel il l'y a mis ; c'eſt à dire pour connoître la ſubſtance étendûe, pour engendrer, & élever d'autres hommes.

TROISIEME DIALOGUE

Du peché d'Adam.

Christofile, Alatre, & Eudoxe.

L'Avaïte & Samieski quiterent les autres, & Christofile dit à ſon gendre & à ſa fille, qu'il ne pouvoit donner dans le ſentiment des Avaïtes, & croire qu'aprez le peché d'Adam l'homme puiſſe ici bas aſpirer à la felicité. aprez ce peché qui a dépouillé ſon auteur & ſes deſcendants de l'empire que Dieu leur avoit donné ſur la nature, qui l'a révoltée entierement contr'eux & les a rendu eſclaves de leurs paſſions

Rien n'eſt plus beau, répondit Alatre, mais rien n'eſt plus mal fondé dans l'Ecriture que le Roman qu'on fait de l'état du premier homme s'il n'eût pas mangé du fruit défendu ; les Rabins Cabaliſtes prennent l'arbre de la ſcience du bien & du mal pour l'établiſſement des Loix que fit Adam par un eſprit de rafinement déſigné par cet animal ſi fin : Nous ne connoiſſons en effet le bien & le mal que par la Loi, dit Saint Paul ; * Ces Loix qu'Adam établit pour vivre avec plus de politeſſe & de bien-ſeance, l'obligerent à couvrir ſa nudité & à ſe donner beaucoup plus de peine dans ſon travail ; elles aſſujettirent les femmes à leurs époux, & firent ramper les eſprits pleins

* *Ad rom. c. 13. v. 21. c. 7. v. 7.*

de ruses & de finesses : Croit-on que dans le sens propre l'animal qui en est la figure ait jamais parlé & marché qu'en rampant ? Tout ce récit sans doute a l'air d'une alegorie ; le peché d'Adam selon ces sçavants ne consiste que dans l'établissement des Loix ; c'est pourquoi Saint Paul, qu'ils prétendent être de leur cabale, dit que *la Loi n'est entrée au monde, qu'afin que le peché y abondât ;* * *sans elle il ne seroit pas imputable, & cõme tous ont peché par Adam* qui a fait des Loix, *tous sont vivifiés par Christ*, qui en a abrogées ; en s'enrolant sous ses étendards par le bâtême on vit dans la Loi de grace & de liberté, & on efface le peché d'Adam en secoûant le joug des Lois dont il est l'inventeur:

* Ad rom. c 5. v. 20. 1. ad cor. c. 15. v. 22.

Aussi

Auſſi, dit le même Apôtre, *ſans Loi la Juſtice de Dieu eſt manifeſtée preſentement :* * On peut maintenant dans le Chriſtianiſme être juſte ſelon Dieu ſans Loi, & pour cela il faut qu'on nous ait fait la grace de l'abolir ; on prend ſouvent en ce ſens le mot de grace ſi ce n'eſt dans les endroits où Pelage l'expliquoit par celui d'agrément ou par celui de faveur.

Ad rom. c. 3. v. 21.

Mais, pourſuivit Alatre, ſans nous égarer plus longtèms dans ces viſions de la cabale, je dis qu'il n'ètoit pas à propos que nous fuſſions les maîtres des cauſes naturelles ; il ſeroit aſſez plaiſant en effet de voir floter la nature au gré des hommes gouvernés eux-mêmes par des vûes & des interêts ſi differens : Une

priere seroit bien embarassée si je voulois qu'elle descendit pendant que vous voudriez qu'elle montât, & une marchandise le seroit encore plus ; le vendeur voudroit qu'elle fut pesante, & l'acheteur voudroit qu'elle fut legere : Dieu a êtabli des régles immuables, afin que les hommes puissent s'assurer là-dessus par la même raison qu'ils ont jugé à propos de se lier les uns les autres par leurs Contrats ; il en est de même de nos sentimens, la plus grande difficulté tombe sur la douleur, il n'a pas voulu qu'elle dépendit de nôtre volonté, pour nous avertir du mal dez sa naissance ; & ce n'est pas à cela qu'on trouve à redire, mais il a voulu aussi qu'elle continuât independenment de

nous, afin de nous avertir de la durée du mal, & de nous exciter par là à le guerir, autrement il continûeroit ſans que nous en ſçuſſions rien, & même il augmenteroit toûjours à nôtre inſçû & cauſeroit nôtre ruine infailliblement; puiſque malgré ces avertiſſemens nous ne laiſſons pas quelquefois de négliger nos maux, juſques a les laiſſer devenir incurables.

A l'égard des paſſions, on ne voudroit peut-être pas que l'homme fut une véritable ſtatûe, & qu'il n'en eût point: Nous leur devons tous nos plaiſirs; le tèms de la jeuneſſe où elles ſont les plus fortes, eſt le tèms le plus agréable de la vie, tout rit, tout plaît; tout charme, tout

enchante ; ſi quelquefois elles nous cauſent du mal , c'eſt nôtre faute , on le prouve ainſi ; elles ſe peuvent toutes réduire à l'amour ; ou à la haine , ou du moins elles en ſont des effets : Or la premiére ne tend qu'à nous unir à un bien , & la haine à nous détourner d'un mal : Les paſſions ont une bonne fin, ſi elles ſe trompent nous n'avons qu'à les faire revenir de leur erreur , faiſons voir à l'amour que ſon objet eſt digne de haine, la haine ſuccedera bien-tôt à l'amour ; j'avoûe qu'elles prennent quelquefois un empire abſolu ſur nous ; mais ce n'eſt pas dez leur naiſſance qu'elles ſont en état de l'uſurper , & c'eſt alors qu'il faut leur réſiſter & les dompter s'il eſt néceſſaire par de bonnes réflexions & de for-

tes résolutions ; la chose n'est pas si difficile qu'on pense, il n'y a qui que ce soit qui ne se croie superieur à une bête, & il n'y en a point dont on ne change quand on veut les inclinations les plus naturelles : la soif & mes autres sentiments dépendent moins de moi que mes passions, & cependant je me rends le maître de mes sentimens par un effort de l'ame ou une forte aplication de l'esprit : Mais ne convenez-vous pas, dit Christofile, que sans la chûte du premier homme nous tiendrions nos passions dans une entiére soûmission, & que nous en serions plus heureux : Nos passions, répondit Alatre, ne doivent pas être tout-à-fait dans nôtre dépendance ; elles sont des mouvements de l'a-

me qui lui ont été donnés, pour conſerver, ou pour fortifier en elle des penſées qu'il lui eſt, à ce qu'elle croit, avantageux d'avoir : Les paſſions ſont donc faites pour obliger & forcer en quelque façon l'ame à s'atacher à un objet, & la puiſſance qui me force à faire quelque choſe ne peut pas dépendre de moi, il faut au contraire que je dépende d'elle ; mais à tort on ſe plaint de la violence des paſſions, ce n'eſt qu'à elle que nous devons l'acompliſſement de nos plus grands deſſeins ; ſans une forte paſſion qui eſt-ce qui excelleroit dans les arts & dans les ſciences ? Il eſt vrai que la violence des paſſions peut auſſi nuire ; mais faut-il ne pas manger à cauſe que nous nous en trouvons mal quelquefois?

Voudroit-on éteindre tout le feu du monde, parce qu'il y en a qui brûle des maisons? Voudroit-on qu'il ne plût jamais parce que la pluie incommode quelques voyageurs? Il n'y a point, dit Eudoxe, de bien pur & parfait que Dieu: Je ne sçais, continua-t-elle, pourquoi on se plaint plûtôt de la violence des passions que de leur foiblesse? Celle-ci n'est à vrai dire que la négligence, qui nous fait perdre tant de belles ocasions d'executer nos résolutions les plus fortes; ce n'est qu'une véritable paresse qui usurpe sur tous les desseins, & qui entre dans toutes les actions de la vie, c'est la lanteur, c'est la nonchalance qui fait avorter tant de genereuses entreprises, qui nous fait abandonner tant de grands

projets avant que nous les ayons achevés, qui nous plonge dans les malheurs que nous aurions pû éviter avec un peu d'activité, & qui nous prive de tout le bien que nos soins nous pouvoient procurer; mais si je me plains de la foiblesse des passions, & que vous vous plaigniez de leur force, comment falloit-il faire pour nous contenter tous deux.

L'Avaïte les vint joindre alors, mais en même tèms on donna le signal pour aller adorer Dieu, ce qui l'obligea de les quiter: Les Avaïtes adorent Dieu par une contemplation de ses atributs & de sa grandeur; ensuite ils font une revûe sur leurs actions, ils en examinent les fautes pour se corriger; ils sondent leur cœur pour en rectifier

pente aux mouvements injuſtes qu'il pourroit avoir : Ils finiſſent par prier Dieu, mais ils ne lui demandent que des choſes qu'ils ont en leur pouvoir de ſe donner.

QUATRIEME DIALOGUE.

De la Concupiſcence.

Chriſtofile, Alatre, & Eudoxe.

PEndant que les Avaïtes adoroient Dieu, Alatre reprit ainſi le fil de ſon diſcours ; outre le déreglement de la nature & des paſſions, on prétend que la concupiſcence eſt un des funeſtes effets du péché d'Adam ; pour moi je penſe qu'elle n'eſt au-

tre chose que les obstacles qu'un amour propre peu éclairé nous opose sur les voies de nôtre devoir ; pour s'en aquiter nous avons vû par les principes de la morale des Avaïtes qu'il faut presque toûjours renoncer en aparence à l'amour propre : Mais nous avons aussi vû qu'il êtoit necessairement le premier mobile de nos actions, & que la nature intelligente ne s'en peut jamais dépouiller, à moins qu'elle ne fut parfaitement heureuse : Or l'homme innocent n'auroit pas joüi d'une felicité parfaite, si vrai que le Seigneur dit à Eve aprez son peché, qu'il multipliera ses tourmens, elle en auroit donc eû auparavant ; si l'homme innocent n'avoit pû se gouverner que par l'amour propre, s'il

faut le ſacrifier à ſon devoir, Si ce ſacrifice ne peut manquer de nous coûter, ſi la peine que cauſe ce ſacrifice fait la concupiſcence, l'homme innocent n'en auroit-il pas eû comme l'homme pecheur ? Saint Auguſtin a fait de la concupiſcence & de la grace deux principes du bien & du mal, qui ont quelque raport avec ceux de Manês dans les erreurs duquel il avoit été nourri.

Les fauſſes Religions, ou la vraie mal entendûe font une partie de la concupiſcence, en nous impoſant des obligations vaines, pénibles, déraiſonnables, & contraires à nôtre devoir : C'eſt en effet ainſi qu'une jeune fille d'un temperament amoureux, au lieu de contenter ſa paſſion par un moyen légitime, ſe fait un de-

voir chimerique de la combatre avec une résistance extrême, & en prenant pour bien ce qui ne l'est pas, elle a raison de se plaindre de la corruption imaginaire de la nature qui la porte au mal: Peut-on nier, dit Christofile, que nous n'ayons un panchant naturel à mal faire, nous en faisons tous les jours de trop funestes experiences. Il est si peu vrai, répartit Alatre, que nous aportions en naissant ce panchant naturel à mal faire, que les enfans qui n'ont pas eû le tèms de corriger leur nature, ont plus d'horreur & d'aversion pour les crimes, que les personnes avancées en âge, parce que ceux-ci par un méchant usage de leur liberté, ont peu à peu étouffé les remords de conscience & les se-

mences de vertu qu'ils avoient aporté en venant au monde: Si l'inclination au mal étoit naturelle elle ſeroit plus forte dans les enfans, lorſqu'elle ſort, pour ainſi dire, de la main de l'ouvrier: L'Areopage autrefois la jugea en un enfant digne de mort tant on la trouva extraordinaire: Que direz-vous de l'amour naturel, que nous apellons humanité? que direz-vous de ces mouvemens de compaſſion que nous avons pour les malheureux, dont les jeunes gens ſont les plus ſuſceptibles? que direz-vous de ces ſentiments d'indignation que nous avons naturellement contre ceux qui font du bien ou du mal aux perſonnes qui ne l'ont pas mérité? que direz-vous de cette eſtime que nous inſpire la ſeu-

le réputation des grands hommes, ſont-ce là des marques de la corruption de la nature humaine, ne ſont-ce pas au contraire de véritables diſpoſitions à la vertu ? comme la balance ne ſçauroit pancher des deux côtés, concluons qu'avec tant de pante au bien nous n'en avons point au mal. On prétend que le plaiſir nous y porte, mais au contraire ne nous porte-t-il pas au bien? n'eſt-ce pas celui que prend un pere dans le bonheur de ſes enfans, qui lui fait donner tous ſes ſoins à leur établiſſement ? qu'y a-t-il de plus doux que de contenter la paſſion que nous avons d'aquerir de la gloire aprez la mort? On ſçait qu'elle eſt fort inutile, qu'elle eſt, comme dit un ancien, un bon vent aprez

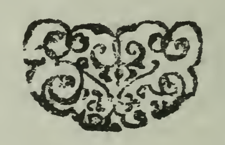
le naufrage ; cependant nous voulons bien lui immoler nôtre repos pour en donner aux autres : Le desir de se faire estimer n'est guere moins agréable, il est la cause de tous les services réciproques que nous nous rendons les uns aux autres, il en est de même de l'amour, il procure du bien à ceux que nous aimons, & il nous fait trouver du plaisir à en procurer aux autres : Dieu pouvoit-il rien faire de mieux pour nous, s'il avoit voulu que nous fussions heureux ? Pourquoi ne croirons-nous pas qu'il le veuille en effet ? On pourroit encore prouver cette vérité par les contraires : Quels biens ne fait pas dans le monde la crainte d'être haï & méprisé : Personne ne veut passer pour ingrat, avare, in-

fidele, en un mot pour vitieux; on a beau ſe dire à ſoi-même, que quelque opinion qu'on ait de nous, nous n'en ſerons ni plus ni moins heureux, nous ne laiſſons pas que d'en être touchés; mais c'eſt en cela qu'il faut admirer la ſageſſe du Seigneur de nous avoir imprimé ſi fortement des inclinations auſſi utiles pour la ſociété civile, que le ſont celles dont nous venons de parler : Dieu l'a ainſi ordonné, parce que le ſoin de la réputation nous met ſur les voies de la vertu, comme le mépris de la réputation nous en éloigne : * Mais d'où vient donc, dit Chriſtofile, qu'avec tant d'averſion pour le mal, tant d'inclination pour le bien,

* *Contemptu famæ contemnitur virtus Tacit. anni 4.*

ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que nous embraſſons celui-ci, & que nous évitons celui-là ? La choſe ne ſe pouvoit pas faire autrement, répondit Alatre, par les raiſons que je viens de vous dire, ſi vous ne voulez pas vous y rendre, dites-moi, je vous prie, ſi Adam avant ſon peché avoit ce panchant au mal; vous me direz que non; mais d'où vient donc qu'il pechât ? Pourquoi ne voulez-vous pas que nous pechions auſſi bien que lui, quand même nous ſerions toûjours dans l'êtat de l'homme innocent : Ce prétendu panchant au mal peut-il être plus grand en nous qu'il n'êtoit en lui ? Il n'y avoit qu'une choſe qui lui fut défendûe, & il la fit : De tout cela il s'enſuit que ne reſtant aucun veſ-

tige de ce peché dans la nature aprez qu'il eſt remis nous, devons agir comme s'il n'avoit jamais été.



AVIS.

Il eſt bon de lire avec attention les paſſages de l'Ecriture qui ſont cités dans ce Livre à meſure qu'ils ſe trouveront cités, & même fort ſouvent ce qui précede & ce qui ſuit : Quelquefois, pour entendre la vulgate, il faut avoir recours au Grec.

PARALELLE

Du Christianisme avec les mœurs & les sentiments des Avaïtes.

DIALOGUE.

Christofile, Alatre, Eudoxe,

CHristofile témoigna à sa fille & à son gendre que ne voyant en cete Isle que des infideles, il devoit en conscience s'en separer comme saint Paul lelui ordonnoit:*Alatre s'éforça de lui persuader que S.Paul en cet endroit avoit seulement voulu défendre aux fideles de s'asujettir aux ceremonies de la religion des infideles, ce qu'il exprime bien par ces termes,

Ad Corint. 2. cap 6. v 17.

Ne faites pas avec les infideles
ibid. *le couple du même joug* ; *c'est
v. 14. ainsi qu'on doit traduire à la lettre le texte grec, & S. Paul prétend si peu qu'on soit obligé de s'en separer de corps, & même de cœur, qu'il veut que l'épouse fidele ne quitte pas un infidele qui seroit son époux, ni l'époux son épouse pour le crime d'infidélité : Faut-il que la diversité des sentiments jette la desunion parmi les hommes. Je veux qu'on mette entre les articles de Foi toutes les décisions des Conciles, quoi qu'un Auteur moderne ait prouvé qu'il n'y en avoit qu'un nécessaire au salut, à sçavoir *que Jesus Fils de Marie est le Christ ou le Messie* : * Faut-il pour une heresie nous brouiller les uns avec les autres ; qu'importe à Dieu &

Thomas Hobbes de Civ. 3. part

aux hommes ſi Arrius croit que Jeſus-Chriſt eſt Fils naturel ou adoptif de Dieu? Je ſuis obligé d'aimer un homme de quelque ſecte qu'il ſoit ; comme il paroît par la parabole du Juif ſoulagé par le Samaritain: *Le Samaritain étoit à l'égard du Juif ce que ſont aujourd'hui les heretiques à l'égard des Orthodoxes, & Jeſus-Chriſt veut que le Juif, c'eſt-à-dire l'Orthodoxe prenne pour ſon prochain ou pour l'objet de ſon amour le Samaritain , c'eſt-à-dire l'heretique au préjudice même du Prêtre & du Lévite : Il paroît par cette parabole & par d'autres paſſages de l'Ecriture , * que le mot de prochain ne ſignifie que nôtre ami , ou celui qui nous fait du bien ; mais Jeſus-Chriſt qui n'a point voulu que nôtre amour ſe bornât à

Luc. ch. 10 *v.* 28.

Mat. 5. *v* 43.

une ſimple reconnoiſſance,met au même niveau l'ami & l'ennemi, le bon & le méchant, le
Mat. c. 5. v. 44. juſte & l'injuſte; * ainſi quand nous prendrions un heretique pour nôtre ennemi, pour un homme méchant & injuſte; nous ſommes obligés à l'aimer & à lui faire du bien: Pour nous en montrer l'exemple J.C. n'heſita pas à faire du bien à la Cananée preferablement aux
Marc. c. 7. v. 26. Juifs, * & la dureté de la réponſe qu'il lui fit rend cette préference plus ſenſible; je conviens de tout ce que vous dites, répondit Chriſtophile, & & je ſuis d'un avis bien contraire à ceux qui veulent forcer les gens à ſuivre contre leur conſcience une religion qu'ils croyent fauſſe & qui employent les menaces & les ſuplices au lieu de raiſons

pour la leur persuader : S. Paul veut que chacun agisse suivant qu'il est pleinement convaincu * & peu aprez il ajoute, que *tout ce que nous faisons & que nous croyons ne devoir pas faire est peché.* * Qui doute qu'un Turc ne pechât en échangeant sa religion, qu'il croiroit bonne, contre le Christianisme, quelque menace que l'Evangile lui fasse ? *Heureux* (dit le même Apôtre) *celui que sa conscience ne condamne pas en ce qu'il veut faire* ; * contraindre les gens d'agir contre leurs sentiments ou contre leur conscience, c'est les contraindre de pécher & pécher soi-même ; nous sommes donc obligés en conscience de laisser un chacun libre dans ses opinions, pourvû que par ses actions il ne trou-

Id Rom. c. 14 v. 5.

Ibid. v ult. 23.

Ibid. v. 22.

ble pas le repos de l'Etat; ou que ces opinions ne permettent des crimes qui renversent l'ordre de la vie civile ; mais pour aimer les Avaïtes (poursuivit Christofile) puis-je vivre avec eux ? Quand on a une religion il faut la professer, & je ne puis pas le faire dans un pays dont les mœurs & les sentiments ont une extrême repugnance avec le Christianisme : Je ne trouve pas (répartit Eudoxe) que cette répugnance soit si grande, il me semble au contraire qu'il y a beaucoup de conformité entre les Chrêtiens & les Avaïtes ; & pour vous le faire voir, je m'en vais comparer les mœurs & les sentiments des uns avec les mœurs & les sentiments des autres.

Les Avaïtes, poursuivit Eudoxe

doxe, reçoivent pour loi la raison, & c'est ce que vous avez prouvé tout maintenant, qu'il faut vivre selon sa conscience ; on peut ajouter que Jesus-Christ est la veritable lumiere qui éclaire tous les hommes qui viennent en ce monde, * il est apellé dans un autre endroit * la lumiere du monde ; pouvez-vous trouver une autre lumiere qui éclaire tout le monde, qui éclaire les Idolatres & les Mahometans lors qu'ils y viennent; pouvez-vous trouver, dis-je, une autre lumiere que la raison ? mais la raison, dit Christofile, ne peut nous enseigner que la loi naturelle ; & la loi naturelle, répondit Eudoxe, en quoi differe t-elle de l'Evangile ? * *Les Gentils*, dit leur Apôtre, *n'ont pas la loi & ils font na-*

Joan. c. 1. v 9.

Joan. c 8. v 12.

ad Rom. c 2. v 14.

turellement les choses que la *Ibid. *loi commande*, * *& ceux qui pratiquent la loi seront justifiés*, si dans cette loi il y avoit quelque chose d'essentiel qui ne fût pas de la loi naturelle, on ne le pourroit pas faire naturellement; je ne sçai, dit Alatre, comment le Docteur de la grace entend ce mot *naturellement*, qui semble exclure la necessité du secours divin pour la justification des hommes. Zuingle aparament le croyoit ainsi, * Tom. 2. p 118. e. ad Urban Rheg. lors qu'il a avancé, * que *comme la vie éternelle n'a point été promise sous cette condition, qu'on ne l'obtiendroit pas sans étre circoncis ou baptisé, ce seroit une temerité de condamner aux enfers ceux qui n'ont pas été consacrés par ces signes*; il se fondoit

ſans doute ſur Juſtin Martyr qui apelloit Socrates & Heraclite Chrêtiens, en ce qu'ils ont vecu ſelon la droite raiſon: Clement Alexandrin diſoit que la Philoſophie avoit juſtifie les Grecs, Saint Epiphane a cru que pluſieurs gens avoient êté ſauvés ſans la loi de Moïſe & ſans celle de l'Evangile; quelques Theologiens modernes de l'Egliſe Romaine ont êté de même ſentiments, * & ont cru que les grands hommes de l'antiquité avoient êté Chrêtiens en ſuivant la raiſon, & qu'ils êtoient ſauvés. Dieu ſeroit-il bon, ne ſeroit-il point barbare ſi la droiture de cœur & d'eſprit de ces grands hommes ne leur tenoit lieu de Batéme?

* *Thamnerius & Andradius apud Chemnitium. Examen Concil. Trident. part. 16 in Seſſionem.* 6. Suares lib 2. in Decal, c. 1 n. 16.

C'eſt pourquoi ajoûta Eudoxe, Saint Pierre a dit * que
Petr. 3. 21 *le Baptéme ne conciſtoit pas dans une purification du corps avec de leau; mais dans une interrogation qu'une bonne conſcience nous fait en Dieu*, & pour parafraſer ces mots traduits trop fidellement du grec; être baptiſé ce neſt pas tant être lavé avec de l'eau, qu'avoir un interieur éclairé qui nous arrête ſur chacune de nos actions, pour demander à Dieu ſi elle eſt juſte ou injuſte, alors on eſt dans la diſpoſition de faire tout ce qu'on jugera en conſcience être obligé de faire aprez un bon uſage de ſa liberté, & c'eſt être implicitement Chrêtien, & avec une foi implicite on pourroit être dans une meilleure voie que ceux qui ſont

tout exterieurs & qui entrainés par l'exemple donnent à travers les ceremonies & les superstitions ſans réflexion & ſans connoiſſance.

En ſecond lieu, pourſuivit Eudoxe, les Avaïtes comme les premiers Chrêtiens, mettent tout en commun. Ce n'eſt point là, dit Chriſtofile que je trouve à redire, mais pourquoi ne pas ſanctifier le Sabat : pourquoi ne pas connoître ſon pere pour l'honorer : Parce que, repartit Eudoxe, Jeſus-Chriſt dit, *n'apellez perſonne vôtre pere ſur la terre*, * il veut que nous ſoyons tous égaux, ce qu'il marque par le mot de frere ; * le pere & l'enfant Chrêtiens ne ſont plus pere & enfant, mais ils ſont freres. Lors que Jeſus-Chriſt compte encore

Mat. 23. 9.

Math. c. 23. v. 8.

entre les Commandements de Dieu celui d'honorer ſon pere & ſa mere, * il parle à un homme qui n'êtoit pas agregé parmi les ſiens; puiſqu'il lui dit de le ſuivre, s'il l'avoit fait, il lui auroit appris qu'il ne vouloit pas que quelques-uns de ſes diſciples exerçaſſent aucun empire ſur les autres, * & que comme les qualités de pere & de maître donnent un droit de ſuperiorité, il en falloit abolir juſques au nom; la police des Avaïtes n'exige pas comme la nôtre, le rétabliſſement de ce précepte que l'Evangile ſemble détruire; mais de cette égalité ordonnée par Jeſus-Chriſt entre le Superieur & l'inferieur, il naît une obligation au premier d'uſer de ſon pouvoir avec beaucoup de douceur & de mode.

Matt. c. 19. v. 19.

Matt. c. 20. v. 25.

ration & de gouverner comme les Avaïtes plûtôt par raison que par autorité.

Pour l'obſervation du Sabat, je remarque qu'il eſt dit nettement, * *que le Sabat eſt fait pour l'homme, & que l'homme n'eſt pas fait pour le Sabat*; c'eſt-à-dire ſi je ne me trompe, que le Sabat doit ceder à l'utilité de l'homme, mais que l'utilité de l'homme doit l'emporter ſur le Sabat, je le ſanctifierai ſi je trouve qu'il me ſoit avantageux de le faire, & non autrement, comme mon ſoulier eſt fait pour mon pied, & non mon pied pour mon ſoulier, il faut que le ſoulier s'acommode au pied, & non le pied au ſoulier : Chriſtofile témoigna par ſon air qu'il n'étoit pas content de ces raiſons, ſans y répon-

Marc. c. 2. v. 72.

dre cependant, il dit je ſuis en peine de ſçavoir comme vous défendrez les mariages des Avaites : Pour le faire avec quelque méthode, répondit Eudoxe, je diviſerai cette apologie en pluſieurs points. Premiérement, le mariage eſt d'obligation. Secondement, la poligamie eſt permiſe auſſi bien que le divorce en trois cas, à ſçavoir, lorſque les deux parties y conſentent, ou que l'une le demande par de bonnes raiſons, & enfin ſi les mariés demeurent trois ans ſans avoir d'enfans : Je commance, continua-t-elle, par prouver la néceſſité du mariage comme fondée ſur le premier commandement que Dieu ait jamais fait à l'homme ; * ce commandement eſt general, & comprend

Geneſ. cap. 1. v. 28.

tous

tous les hommes, on n'en doute pas dans la Loi de nature, non plus que dans la Loi écrite : Celle-ci * regarde la sterilité comme une peine, & la fécondité comme une recompense ; mais si Dieu donne une recompense au mariage, & une peine au celibat, il nous marque assez qu'il veut l'un & qu'il ne veut pas l'autre ; il ne s'est pas contenté de commander le mariage dans la Loi de nature, il y a aussi ataché un plaisir qui fait une espece de violence, & il y punit ceux qui y résistent, principalement les femmes de plusieurs maladies incommodes & dangereuses : Voyons quel changement a aporté la Loi de grace.

* *Deuteron.* c. 7. v. 14.

Les Pharisiens dans Saint

Marc *chap.* 10 demandent à Jesus-Christ si la répudiation est permise, il leur répond que non, & le prouve par le premier chapitre de la Genese, où il est dit, que Dieu a fait l'homme mâle & femelle, c'est-à-dire, que Dieu a donné à l'homme le moyen de conserver son espece par la generation; de cette distinction des sexes, & de cette étroite union qui se doit former entr'eux pour ne faire qu'une chair, * comme dit l'Ecriture, Jesus-Christ conclut que c'est Dieu qui a uni par le mariage l'homme & la femme, & que les ayant unis, il n'est pas permis à qui que ce soit de les séparer : Suivant ce raisonnement, le fondement de l'indissolubilité du mariage dans la Loi de Gra-

* *Genes. cap.* 2.

ce eſt la diſtinction des ſexes, par laquelle Dieu marque en la Loi de Nature qu'il unit le mari & la femme ; cette volonté de Dieu qui oblige l'homme au mariage ſubſiſte donc encore aujourd'hui, puiſqu'elle fait la baſe & le fondement de l'indiſſolubilité de cette union : Qui croira en effet que Dieu ait aboli en tout ou en partie la Loi de Nature ? Cependant, répartit Chriſtofile, J. C. ne dit-il pas qu'il y en a qui ſe ſont faits eunuques pour le Royaume de Dieu ? * Par le Royaume de Dieu, reprit Eudoxe, on n'entend que l'établiſſement de la Religon, & non pas le Paradis ; cela eſt ſi vrai que J. C. promet * à quelques-uns de ſes Diſciples qu'ils ne mourront pas qu'ils ne voyent le

* *Matt. cap.* 19. *v.* 12.

* *Luc. cap.* 9. 27.

Royaume de Dieu ; c'eſt donc en ce monde & non en l'autre qu'il eſt : En un autre endroit * il dit aux Phariſiens qui lui demandent quand viendra le Royaume de Dieu, qu'il eſt entr'eux, c'eſt-à-dire qu'il y a parmi eux quelques fideles qui compoſent ce Royaume : Ainſi ſe faire eunuques pour le Royaume de Dieu, eſt ſe paſſer de femme pour prêcher l'Evangile, comme Saint Paul & Saint Barnabé, * parce que pour établir la Religion, on devoit parcourir toute la terre, & une femme ne pouvoit qu'embaraſſer; comme Dieu ne deſtinoit que des hommes pour prêcher l'avenement de ſon Regne, il ne parle que d'eux dans le paſſage que nous expliquons: On ne dit pas qu'une femme

* *Luc. cap.* 17. *v.* 21.

* 1. *Ad Cor. c.* 9. *v.* 6.

ſoit eunuque, on dit qu'elle eſt ſterile; & le ſecond membre de la diviſion ne lui peut point convenir, ni les autres par conſequent, ou la diviſion feroit irreguliere & monſtrueuſe : Mais pour en être entierement convaincu, on n'a qu'à prendre garde que J. C. répond à ſes Diſciples qui ne lui parloient que des hommes & non des femmes : Si ce paſſage eſt obſcur, repartit Chriſtofile, comme le dit J. C. lui-même, le Saint Eſprit parle plus clairement par la bouche de Saint Paul dans ſon Epitre.... Saint Paul, interrompit Alatre, êtoit-il plus éclairé, plus infaillible, plus impeccable que le Prince des Apôtres, qui ſe trompoit, qui faiſoit mal au propre mot de Saint Paul même? * En veri- * *Ad Gal. cap.* 2 *v.* 11.

té prendrons-nous pour article de foi, *que la nature nous enseigne qu'il est honteux à un homme de laisser croître ses cheveux* à cause que Saint
*1. Ad Cor. cap 11 v. 14. Paul l'a dit: * Cette réponse, répartit Eudoxe, n'est point de mon goût, si vous vous donnés la liberté de mettre en compromis l'infaillibilité de Saint Paul, qui vous empêchera de contester celle des Evangelistes comme a fait le docte Erasme; il est pourtant vrai que Saint Paul parloit quelquefois de son chef & sans inspiration de Dieu; *ce n'est pas moi* (dit-il) *qui vous commande, mais le Seigneur*, & peu aprez, *c'est moi qui vous parle, & non le Seig-*
*1 Ad Cor. cap. 7 v. 12. *neur*: * Si c'est un article de foi de croire tout ce que dit Saint Paul, nous ne pouvons

pas douter que ce n'eſt pas le Seigneur qui a toûjours parlé par ſa bouche, mais il faut prendre garde que Saint Paul a marqué lui-même les endroits qui ne ſont pas inſpirés de Dieu, & celui où il recommande la virginité en eſt un, * il dit *je n'ai point de commandement à faire aux vierges de la part du Seigneur, mais je leur déclare ma penſée, comme ayant reçû de Dieu la grace d'étre fidele*: Quoique diſe S. Paul aprez ce préambuleil nous laiſſe la liberté de l'examiner & de rechercher ſi le celibat qui laiſſe une infinité d'ames croupir dans le néant, correſpond mieux à la bonté de Dieu que le mariage qui les en tire, pour joüir d'un bonheur éternel: comme encore ſi le celibat eſt plus

* Ibid. 25.

digne de mort que l'homicide par la raiſon des Avaïtes.

Je ne parle point de ceux qui ſe font eunuques pour établir le Royaume de Dieu, ou des Religieuſes qui prétendent lui donner quelque relief.

L'Egliſe ſans doute n'aprouveroit pas le celibat qui ne contribueroit pas à la gloire de Dieu, ou qu'on n'embraſſeroit que pour fuir les peines du mariage; & un Avaïte conſtamment par une ſemblable vûe ſeroit réputé voluptueux.

Pour la Poligamie, il eſt aiſé de la juſtifier, dit Chriſtofile, elle étoit permiſe chez les Juifs, & il ne paroit pas * qu'il ſoit défendu de prendre une ſeconde femme en gardant la premiere lorſqu'on ne fait pas le chagrin à cel-

*Mat. 19. 9.

le-ci de la chasser pour lui en préferer une autre : Mais d'où vient cependant poursuivit-il, que ce crime est défendu parmi nous ? C'est parce que les Romains, répondit Alatre ,qui êtoient les maîtres du monde, êtant devenu Chrêtiens firent observer leurs Loix dans le Christianisme : Celle de la monogamie & les autres qui concernent le mariage ne sont forties que des puissances Seculieres ou Ecclesiastiques.

Le dernier point de cette apologie est du divorce, reprit Eudoxe ; il êtoit permis aux Juifs * poursuivit-elle ; & l'Evangile défend au mari seul de répudier sa femme, & à la femme seule de répudier son mari ; * mais il ne leur défend pas de se repudier

* *Deut.* 24.

* *Mar.* c. 10.

conjointement & unanimement, il leur permet par conſequent, & la Loi de Moyſe n'eſt point abrogée en ce cas. Car dit Alatre, la Loi nouvelle n'abroge l'ancienne que dans les cas exprimés. * Nous liſons dans nos Livres une Loi * d'un Empereur Chrétien, qui permet le divorce ſans cauſe lorſque les deux parties y conſentent; mais, répondit Chriſtofile, il eſt dit *que l'homme ne diviſe point ce que Dieu a joint*; * comment Dieu, répartit Eudoxe, unit-il l'homme & la femme? par leur conſentement mutuel, tant qu'il ſubſiſte cette union ſubſiſte auſſi; mais auſſi-tôt qu'il ceſſe, ce lien qui en dépend eſt rompu; & Dieu lui-même coupe le nœud qu'il avoit formé en vertu de leur

* *l. præcip C. de apell.*
* *l. 9. C. de repud*
* *Mat. 19. 6.*

mutuel consentement : Un contrat, ajoûta Alatre, s'anéantit par la même voie qu'il a pris naissance, * le principal êtant éteint, ce qui en suit l'est aussi : Quelle cruauté de forcer des époux malgré leurs humeurs incompatibles à vivre ensemble dans le trouble, dans la défiance, & dans des querelles continuelles ; c'est la barbarie qui a fait cette Loi, aussi bien que celle qui oblige une malheureuse épouse de vivre dans le celibat, aprez avoir quité un mari qui l'outrageoit excessivement : Aussi J. C. n'a jamais entendu pousser si loin l'indissolubilité du mariage ; lorsqu'on lui demandoit pourquoi Moïse avoit permis le divorce* pensoit-on à la dis- ** Mat. cap. 19. v. 7.*

* *ll. 35 & 129. § 1. ff. de reg. jur.*

tinction * inventée plus de 3000 ans aprez ſa mort? Et certainement les Phariſiens n'entendoient parler que d'une répudiation qui leur permettoit de convoler en d'autres nôces : J. C. qui ſçavoit comme ils l'entendoient , & qui répond juſte , leur dit, que cette répudiation eſt défendûe , ſi ce n'eſt à cauſe de fornication : Or comme le cas excepté de la défenſe eſt une permiſſion , J. C. permet en cas de fornication le divorce de la maniere que les Juifs l'entendoient : Au reſte , le mot de fornication ſignifie dans le langage de l'Ecriture toute ſorte de crimes ; David en uſe dans ce ſens au 72 Pſeaume , & les Apôtres auſſi au 15 chapitre des actes ver-

* *Quo ad vinculum quo ad thorum,*

ſet 29. De tout ce que j'ai dit il réſulte que J. C, ne veut pas qu'on répudie une femme pour lui donner le chagrin d'en voir une autre en ſa place qu'on lui préfere, ni qu'on la répudie par caprice comme le permettoit la Loi de Moïſe : Il permet ſeulement la répudiation pour quelque crime un peu conſiderable auquel cas on peut ſe remarier ; Il paroît, dit Alatre, que les Chrêtiens ont expliqué ces paſſages en ce ſens, du moins juſqu'au ſixiéme ſiécle, puiſqu'on trouve des Loix faites par des Empereurs Chrêtiens qui font le détail des crimes qui donnent lieu à un divorce : * Elles permettent au mari de prendre une autre femme ſur le champ, & ordonnent à la femme d'a-

* *L. 8 c. de repud.*

tendre un an pour ſe remarier, afin qu'on ſçache qui ſera le pere de ſon enfant: Juſtinien a ajoûté de nouvelles cauſes du divorce, & le permet même à un mari en donnant à la femme une certaine ſomme par raport à ſon
*L. 11 bien; * s'il en étoit beſoin on
ib. § 1 pourroit prouver que l'indiſſolubilité du mariage n'a guere que trois ſiécles.

Pour la troiſiéme cauſe du divorce des Avaïtes, reprit Eudoxe, on ſçait que l'impuiſſance donne lieu à la diſſolution du mariage, & qu'il y a une impuiſſance abſolûe, & une autre qu'on apelle reſpective, qui conſiſte en ce qu'un homme ſoit par raport au temperament d'une certaine femme ou par quelqu'autre cauſe ne peut pas engen-

drer avec elle, quoiqu'il ſoit capable de faire des enfans à une autre : Cette impuiſſance reſpective n'eſt pas un moindre empêchement que l'autre à la fin du mariage qui eſt la generation, & il y a autant de raiſon de rompre un mariage pour l'une que pour l'autre impuiſſance ; * c'eſt, ajoûta Alatre, la deciſion des Juriſconſultes ; *Ubi eadem ratio idem jus ſtatuendum*, & le tèms de trois ans eſt le tèms déterminé par le Droit Canon pour reconnoître l'impuiſſance ; * mais cette impuiſſance, dit Chriſtofile, peut ceſſer aprés quelque tèms. Se marie-t-on, répondit Eudoxe, pour avoir des enfans

* *L. illud quæſitum. ff ad leg. aquil.*

* *Cap. litteræ veſtræ. extr. de frig. & malef.*

dans dix ans, ſi cela ètoit, on atendroit dix ans à ſe marier: Si cette impuiſſance peut ceſſer elle peut auſſi ne pas ceſſer; ai-je conſenti en me mariant à courir ce riſque: Et d'ailleurs qui me peut promettre de lui ſurvivre?

Paſſons maintenant, pourſuivit Eudoxe, à la Theologie des Avaïtes; l'un des premiers & des principaux principes eſt, que tous les hommes ſont égaux; c'eſt ce que dit Saint Paul en ces termes: *Du moment que vous êtes Chrêtiens, vous n'êtes plus Juif, ou Grec, eſclave ou libre, homme ou femme, vous n'êtes tous qu'un en J. C.** C'eſt la même choſe que ce qui eſt dit en tant d'endroits de l'Ecriture, qu'il n'y a point en Dieu d'acception de perſonne

* Ad Gal. c. 3 v. 28.

ſonne ; ſaint Paul s'explique en un autre endroit d'une maniére plus claire & plus conforme aux ſentiments des Avaïtes, *je n'entends pas, dit-il que vous ſoyez ſurchargés, & que les autres ſoient ſoulagés, mais j'entends que pour ôter toute ſorte d'inegalité, vôtre abondance ſuplée aujourd'hui à leur pauvreté, & que reciproquement vôtre indigence ſoit un jour ſoulagée par leurs richeſſes, & qu'ainſi tout ſoit reduit dans l'égalité.*

Il ſuit de ce principe que plus un homme ſera heureux en ce monde, moins il le ſera en l'autre ; c'eſt ce que Jeſus-Chriſt nous veut faire entendre par la parabole d'un

*2. *Ad Cor. cap. 8. v.* 14.

pauvre nommé Lazare & d'un
Luc. cap. 16. v. 19. riche*;le premier, malheureux
en ce monde & heureux en
l'autre;le ſecond,heureux en ce
mõde & malheureux en l'autre.
L'Ecriture n'impute les maux
du riche qu'aux aiſes qu'il s'eſt
donné en cette vie,& ceux que
le pauvre y a ſoufferts eſt le
ſeul titre qui lui donne droit de
joüir du bonheur dont il joüit
dans le ſein d'Abraham ; &
J. Chriſt dans ſaint Luc 6. 25.
promet aux malheureux, &
aux perſecutés . . . . . Ce n'eſt
pas là ce qui me choque, interrompit
Chriſtofile ; mais
comment prouverez-vous que
les Avaïtes font bien de défendre
le jeune, de ne point
admettre de miſericorde en
Dieu, de ne le point prier,
de retrancher tout l'exterieur
de la Religion, & enfin de

chercher à étre heureux en ce monde? L'entreprise, répondit Eudoxe , n'est peut-être pas si dificile que vous pensez : on convient : premierement , que le jeûne n'est point commandé par aucun passage de l'Ecriture ; Jesus-Christ dit bien, quand vous jeunerez vous le ferez en secret. * Jesus-Christ dit aussi, quand vous offrirez vôtre present & que vous vous souviendrez au pié de l'Autel que vôtre frere a quelque ressentiment contre vous , avant que de faire vôtre ofrande vous irez vous reconcilier avec lui.* Malgré ce passage , les ofrandes des Juifs ne laissent pas que d'être abolies , & le jeune malgré l'autre passage pourroit bien aussi l'être : Jesus-Christ tire des coûtumes qui sont en usage

*Matt. c. 6. v. 17.

*Matt. c. 5. v. 23.

dans le tèms qu'il parle des exemples propres à faire entendre ſa penſée, à ſçavoir qu'il ne faut point faire parade de la vertu, & que le premier devoir de la Religion eſt la reconciliation avec nos ennemis : aprez la défaite de ce Paſſage, dit Chriſtofile, les autres tenans du jeune n'oſeront plus ſe preſenter au combat, & il faut qu'il cede la victoire à l'intemperance. Vous outrez ma penſée, repondit Eudoxe, & je ne prétens pas que le vice éleve des trophées des dépouilles de la vertu, mais il faut diſtinguer deux ſortes de jeune, l'un que j'apelle judaïque, ou exceſſif, & l'autre que j'apelle évangelique : le premier conſiſte à ne pas manger pendant un tèms encore qu'on ait faim;

& le jeune évangelique consiste à manger autant seulement que la nature en a besoin, & dans le tèms seulement qu'elle en a besoin ; ce dernier n'est pas moins penible que l'autre; & tout bien cõsideré peut-être l'est-il davantage ; je crois qu'un homme bien constitué ne sçauroit refuser à son corps les aliments qui lui sont nécessaires sans alterer sa santé, du moins imperceptiblement ; je crois aussi que Dieu a institué dans un homme sain la faim & la soif pour lui déclarer l'ordre qu'il lui donne de manger & de boire ; la nature qui n'est point dérangée ne demande rien de trop ; si elle n'a pas ce qu'elle demande elle n'a pas assez, & elle ne peut manquer de rien sans un danger petit ou grand d'une alteration ou d'une destruction : Quels com-

mandements le Seigneur nous fait-il parlà, & qu'elle régle puiserons-nous de cette source sinon celle que S.Paul nous donne en écrivant aux Collossiens en ces termes: *Ces abstinences, ce choix des viandes & les mortifications causent leur perte par l'abus qu'ils commettent en suivant les enseignements & les traditions des hommes; ces choses à la verité ont quelque aparence de sagesse, mais ce n'est que pour de petits esprits qui se font une religion à leur caprice, laquelle consiste à ne pas ménager assez san corps, au lieu de compter pour beaucoup de lui donner tout ce qu'il lui faut.* * Ce passage dans la vulgate est assez difficile, mais en recourant au grec, la version que j'en viens

* *Ad Coll. cap.* 2. *v.* 21.

de faire me paroit fidele & intelligible ; on voit par là que S. Paul n'aprouve pas le jeune judaïque ; & il avoit apris cette doctrine de son Maître, qui nous l'a enseignée, tant par son exemple que par ses paroles.

Jesus-Christ jeuna quarante jours & quarante nuits ; quelque long que soit ce jeune, on en a trouvé dans certains temperaments qui l'ont été davantage: Pendant ce tèms Jesus-Christ n'eut pas faim puisque l'Ecriture dit, que ces quarante jours êtant finis, ensuitte il eut faim. * La faim survenûe le jeune cessa, c'est ce que nous avons apellé jeune évangelique. Les Disciples de Jean dans un autre endroit reprochent à Jesus-Christ, que n lui, ni les siens ne jeunoient

* *Luc.* c. 4. v. 2.

point; * Jesus-Christ répond
Matt. c. 9. v. 14. qu'ils jeuneront assez, lorsque l'époux leur sera enlevé; c'est-à-dire lorsqu'il sera monté au Ciel, ils iront précher son Evangile & planter la Foi par toute la Terre; ils seront alors obligés de soufrir le froid, le chaud, la faim & la soif comme dit saint Paul. * Jesus-
** Ad Corint. c. 4. v. 11.* Christ excuse encore ses Apôtres * qui aimoient mieux, en passant par des blés ne pas ob-
Luc. c. 6. v. 1. server le Sabat au grand scandale de leur prochain, que de ne pas amuser leur faim par quelques épis de blé qu'ils égrenoient; si on peut jeuner quelquefois judaïquement, c'est lors qu'on ne peut s'en empécher sans scandale & sans enfraindre la Loi comme les Apôtres le faisoient; cependant Jesus-Christ aprouve leur procédé

cedé aussi bien que l'action de David qui viola la Loi plûtôt que de se passer de manger ayant faim, tant il est vrai que la défense du jeune judaïque est une des plus fortes que Dieu ait faites : aprez des preuves aussi convaincantes il ne seroit pas peut-être necessaire d'y en ajouter de nouvelles, mais puisque Jesus-Christ nous en a encore fourni d'autres, nous devons croire qu'elles sont utiles pour détruire une erreur aussi pernicieuse & voilée d'une aparence de sagesse comme dit Saint Paul : * Jesus-Christ dit donc en parlant du jeune judaïque, *qu'il ne faut point coudre à un vieil habit une piece neuve, ni mettre du vin nouveau dans de vieux tonneaux*, & pour parler sans

* *Mat.* 9. v. 6.

énigme, il dit aux Pharisiens & aux Disciples de saint Jean, qu'eux qui sont vêtus de ce vieil habit & qui suivent la Loi ancienne ne doivent pas coudre à cette Loi une piéce neuve, qui est le jeune Evangelique, mais on met une piéce de drap neuf dans un habit neuf, c'est-à-dire dans la Loi nouvelle il faut inserer un nouveau jeune : Il est inutile, répartit Christofile, d'alleguer quelques passages qui favorisent le jeune, vous les expliquerez en faveur de l'évangelique, mais que direz-vous de la misericorde de Dieu ? Les Avaïtes ne peuvent pas l'admettre comme les Chrêtiens, parce que dans l'ordre de la grace elle dépend du mystere de la Rédemtion inconnu aux Avaïtes, mais les uns & les

autres ſe reſſemblent, en ce que Dieu ne nous pardonne pas ſi nous ne nous repentons, & que le repentir lave nos fautes en tout ou en partie. A l'égard du culte exterieur de la Réligion, les Avaïtes en ont peu pour être les vrais adorateurs dont Jeſus-Chriſt parloit à la Samaritaine* quand il lui diſoit, *que Dieu eſt un eſprit & qu'il faut qu'on l'adore en eſprit & ſans feinte:* Or il n'eſt pas beſoin que le corps entre dans un culte qui ſe fait en eſprit, & s'il s'y rencontre de la feinte, ce n'eſt que par quelque ſigne exterieur: Les Avaïtes cependant adorent Dieu & le prient tous enſemble, quoi que J. Chriſt ait recommandé* à ſes Diſciples de ne prier qu'en particulier & la porte fermée; je

* *Joan.* 4. v. 23.

* *Matt.* c. 6. v. 6.

trouve dans la priere des Avaïtes une ſingularité remarquable, c'eſt qu'ils ne demandent à Dieu que ce qui dépend d'eux ; cette priere ne les acoûtume pas à attendre qu'il deſcendra du Ciel (comme par une machine) quelque puiſſance extraordinaire pour les ſecourir, mais elle les accoûtume à rechercher avec ſoin les moyens naturels pour la réuſſite de leurs deſſeins ; on ne peut pas accuſer les Avaïtes de tenter Dieu dans leurs prieres ; pour moi ne veux-je pas faire en quelque façon une épreuve de ſa puiſſance lors que je le prie pour la ſanté d'un parent, je prie inutilement en effet, ſi ce parent doit guerir par des voies naturelles & par les remedes qu'on lui fera, s'il ne

doit pas guerir de cette maniere, il faut un miracle je le demande à Dieu, n'eſt-ce pas ce qu'on apelle le tenter ? du moins il s'enſuit que la priére de ce Pays eſt bonne, & qu'une autre n'eſt d'uſage que comme les habits des ceremonies : La priere, pourſuivit Eudoxe, eſt un déſir que l'ame forme en la preſence de Dieu ; je dis en la preſence de Dieu, afin qu'il n'y ait rien d'injnſte & de déraiſonnable. Par ce déſir l'ame ſe met en êtat de rechercher & de prendre les meſures néceſſaires pour réuſſir : Sur ce plan j'explique ainſi la priére que J. C, a donné pour modéle à ſes diſciples. *. *Mat. c. 6 v. 9.

Par la premiere & la ſeconde demande nous nous diſpoſons à faire tout ce qui

dépend de nous, afin que le nom de Dieu ſoit ſanctifié, & que ſon Royaume s'établiſſe: Le nom de Dieu ſignifie ſa puiſſance, cette puiſſance paroît dans tout ce que nous ſommes, c'eſt par elle que nous vivons, que nous penſons, que nous reſpirons, que nous nous mouvons, & que nous faiſons tout ce que nous faiſons : Sanctifier le nom de Dieu c'eſt donc rendre toutes nos actions conformes à ſes ordres ; cette demande n'eſt que le déſir de faire nôtre devoir : Par la troiſiéme demande, nous témoignons à Dieu une grande réſignation à ſes ordres ; nous lui marquons que nous n'avons aucun déſir pour tout ce qui ſe fait par ſa volonté, & par conſequent nous ne nous en réſer-

vons que pour ce qui se fait dependamment de la nôtre ; & ainsi on tombe dans la maniere de prier des Avaïtes : Par la quatriéme demande, nous ne voulons pas que le nécessaire nous manque, nous ne pensons que pour le jour seulement ; nous serions moins heureux de raprocher à aujourd'hui les soucis du lendemain, pour les avoir aujourd'hui & demain, pour les avoir deux jours au lieu d'un, chaque jour en fournit assez,* J. C. même s'en déchargeoit tout-à-fait : * Mais J. C. nous fait inquiéter pour le pain de chaque jour, afin qu'il ne nous manque pas, & que nous ne tombions pas dans l'indigence ; mais de peur que nous ne péchions par un autre excez, il ne veut pas que nous

* *Mat.* c. 6 v. 34.

* *Mat.* c. 22. v. 16.

poussions nôtre prévoyance trop loin : Par la cinquiéme demande, nous pardonnons à nôtre prochain les offenses que nous avons reçûes de lui : Ce pardon peut seul maintenir la paix entre les hommes, on ne parle ici que des fautes qui se commettent par legereté & par mégarde, où on ne pourroit pas concilier ce passage avec un autre qui ordonne le pardon à cette condition, que le pecheur se corrigera ; * car le mot Grec que la Vulgate traduit par faire penitence, signifie, changer d'esprit, ou rentrer en son bon sens ; & en un autre passage, * J. C. veut que l'on poursuive en Justice la vengeance d'une injure que nous fait nôtre frere, & qu'à cet effet on prenne des té-

*Luc c. 17. v. 4.

*Mat. c. 18. v. 15

moins ; mais ce n'eſt comme dans le paſſage precedent , qu'aprez qu'il n'aura pas voulu ſe corriger : Le mot Grec que la Vulgate traduit par celui d'Egliſe ſignifie auſſi le Sanhedrin ou la Juſtice des Juifs, & j'ai choiſi cette derniere ſignification, parce qu'il paroît , * que J. C. a voulu que la moindre injure , que le plus petit emportement d'un Chrêtien contre ſon frere fût puni en Juſtice : Si on pardonnoit les fautes qui ſortent d'un fond de malice , & d'une habitude vicieuſe & incorrigible , les méchans troubleroient trop à leur aiſe le repos public , & ils ſe rendroient eux-mêmes malheureux auſſi bien que les autres : C'eſt pourquoi J. C. veut qu'on entre en indignation contre

* *Mat. c. 5. v. 22.*

eux & qu'on les ait en horreur. *

*Mat. c. 18. v. 17.

Les deux dernierés demandes ſont faites pour nous garantir de l'ocaſion de pécher, ou du moins du péché, ſi on ne peut pas éviter l'ocaſion.

De ce que nous avons dit ſur la quatriéme & la cinquiéme demande il s'enſuit, que Dieu veut que nous ſoyons heureux en ce monde; cette vérité eſt encore plus évidenment, prouvée par les deux préceptes fondamentaux de la morale de J. C. *faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous faſſe*, & *aimez vôtre prochain comme vous-méme:* * La maniere dont je veux que les autres en uſent à mon égard eſt la Régle de la maniere dont j'en

* *Matth.* 7. 12 & 22. 39.

dois user envers les autres ; & l'amour que j'ai pour moi-même est le modéle de celui que je dois avoir pour mon prochain ; si je ne veux pas être heureux , je dois me comporter de telle sorte que les autres aussi ne le soient pas & fraper sur eux des mêmes verges dont je viens de me batre : Si Dieu veut que j'étouffe le désir naturel que lui-même m'a inspiré pour la félicité , j'ai les mains liées pour en procurer à mon prochain que j'aime comme moi-même, ou il faut que Dieu me donne une autre Régle que l'amour de moi-même, qui dirige celui qu'on m'ordonne d'avoir pour mon prochain.

Il est vrai que J. C. dit , *si quelqu'un me veut suivre ,*

qu'il renonce à soi-même, & qu'il porte sa Croix. * Renoncer à soi-même ou à l'amour propre, c'est ce que les Avaïtes commandent pour n'être point voluptueux, & c'est ce que fait S. Paul, quand il dit, * *qu'il retient fortement son corps, & qu'il le réduit en servitude*: Afin de ne pas acorder sans discernement à la sensualité tous les plaisirs qui se presentent, mais seulement ceux qui sont permis par la raison: Quelquefois même l'homme sensuel, non content des plaisirs qui s'offrent d'eux-mêmes, emploie ses soins & son étude à en rechercher & à s'en procurer, aussi Saint Paul nous ordonne, * *de n'avoir point de pré-*

*Mar. 8 34.

* 1. Ad Cor. 9. 27. Grec.
* Ad rom. 13. 14. Grec.

voyance pour ſatisfaire les déſirs dereglés de la chair: Par la ſeconde partie du paſſage de Saint Marc, J. C. nous enjoint de porter nôtre Croix; porter ſa Croix n'eſt pas s'empreſſer à la trouver & à la charger ſur ſes épaules, mais c'eſt ne s'en pas laiſſer accabler: Cette vie eſt remplie de trop de maux pour les pouvoir tous éviter; mais ſuportons avec conſtance & fermeté ceux qui tromperont nôtre vigilance & nos ſoins, que nôtre courage éleve nôtre ame audeſſus du malheur, afin qu'il n'en trouble point le repos & la tranquilité dans laquelle nous avons vû que nôtre félicité conſiſtoit: *Par la patience, dit J. C. vous ſerez les maîtres de vos ames.* * Il prétendoit ſi peu qu'on dût recher-

* *Luc.* 21 19.

cher des maux qu'il prie lui-même ſon pere d'éloigner de
* Luc. 22.42 lui le Calice de ſa Paſſion ; & Saint Paul qui nous défend d'être voluptueux, nous exhorte à être heureux, *Réjoüiſſez-vous*, dit-il, *au Seigneur*; * c'eſt à dire rendez-
* Phi. 4. 4. vous heureux légitimement; & en un autre endroit, *Réjoüiſſez-vous toûjours, je vous le dis encore une fois, réjoüiſſez-vous.* *

* 1. Theſſ. 15. 16. Chriſtofile ſe retira alors en murmurant quelque choſe entre ſes dents d'Arius, de Pelage, de Déïſme & d'Epicuriſme qu'on ne pût pas entendre.

Pour lever les doutes de Chriſtofile, & pour fortifier les preuves d'Eudoxe, Alatre ajouta le lendemain qu'un demi-ſavant en s'arrêtant au ſu-

perficiel de la Religion & à la police civile ou écclésiastique trouveroit dans ce paralelle des paradoxes, qu'un savant bien penetré des vraies maximes du Christianisme prendra pour le veritable sens de l'Ecriture : Les préceptes essentiels de J.C. sont d'aimer Dieu & son prochain ; & comme l'amour de Dieu ne consiste que dans l'obéissance, il est le même que l'amour du prochain, suivant le Grec en saint Mathieu 22. 40. ou suivant la vulgate il est semblable, mais ils ne seront ni les mêmes ni semblables s'ils sont diférents l'un de l'autre, & ces mouvements de l'ame sont differents, si l'un se trouve sans l'autre : or Jesus-Christ * dit que les pécheurs aiment leur prochain ; & nos demi-savants ne diront pas

* *Luc. 6. 33.*

qu'ils aiment Dieu, mais ſi l'amour de Dieu n'eſt qu'une obéiſſance, & qu'il nous commande d'aimer nôtre prochain nous ne pouvons obéir à Dieu ſans aimer nôtre prochain, ni aimer nôtre prochain, ſans par le ſeul même acte obéir à Dieu: auſſi dans le dénombrement de ſes Commandemandements, il ne parle que
Matt. 19. 19 de l'amour du prochain, parce que *cet amour les comprend tous, & il acomplit*
*Rom. 13. 9. Gal. 5. 14. *ſeul toute la Loi*,* Les biensfaits, les ſervices, les honnétetés, les complaiſances, la haine des procez & les racommodements ſont les heureux
Matt 5. Luc. 6. fruits de cet amour.

Voilà les Préceptes eſſentiels de l'Evangile que les Phariſiens du Chriſtianiſme, ont abandonné pour ſuivre des

dcs traditions & des comman-
dements humains, * ils font *Matt. c. 15. v. 9.*
profeſſion cependant d'être les
plus exacts obſervateurs de la
Loi, & d'avoir atteint à la per-
fection du Chriſtianiſme, à
cauſe qu'ils impoſent aux
hommes des devoirs qui les
acablent, ils veulent étre ſalués
par des noms qui impriment le
reſpect, ils ſe diſtinguent par
leurs habits, * & pretendent *Luc. c. 20. v. 47.*
qu'en conſequence les premie-
res places leur ſont dûes; * ils *Mat. c. 23. v. 4. & 8.*
font de longues oraiſons, à
l'aide deſquelles ils épuiſent les
maiſons des veuves, * ils *Et Luc. 20. v. 47.*
jeunent deux fois la ſemaine,
& font une grande diference
des autres hommes à eux. * *Ibid.*

Il y a d'autres Chrêtiens qui *Luc. 18. v. 11.*
pour ſecouer le joug de l'E-
vangile font ſans fondement
une diſtinction des preceptes

& des conſeils pour ne pas ſuivre ces derniers, comme ſi la raiſon ne nous obligeoit pas a prendre toûjours le plus grand bien,& que le moindre ne fût pas un mal : Saint Jacques a dit, *Que c'étoit un peché de ſçavoir le bien & ne le pas faire* ;* il eſt encore plus ſurprenant, qu'on diviſe un commandement en deux parties, de l'une on en fait un conſeil, de l'autre on en fait un précepte ; Jeſus-Chriſt commande à ſes Diſciples *de prêter ſans en rien attendre*,* la vulgate en expliquant le même mot grec en deux ſens differents a donné lieu aux ignorants, c'eſt-à-dire, à tout le monde d'expliquer ces mots, *ſans en rien attendre*, des interêts de la ſomme qu'on prête & on ne s'aperçoit pas

*Jac. c. 4 v. 17.

*Luc. c. 6. v. 35.

de l'abſurdité qu'il y a dans le verſet précédent, où Jeſus-Chriſt dit, que les pécheurs prêtent à interêt pour recevoir autant qu'ils prêtent, ce qui eſt faux, car ils reçoivent le principal & les interêts. De la premiere partie de ce pecepte on en a fait un conſeil, & de l'autre partie un crime qu'on punit trez-ſeverement; cependant on feroit plus de plaiſir à un homme de lui prêter dans le beſoin à uſure que de ne lui rien prêter. La penſée de Jeſus-Chriſt eſt que les Chrêtiens prêtent & détachent de leur prêt l'obligation de rendre que les autres ont coûtume d'y mettre, le Chriſtianiſme alors ſera floriſſant pour la charité, & pour la paix, cette maniere de prêter ramenera les mœurs

des Chrêtiens & des Avaïtes

Mais pour revenir à nos Pharisiens ; ils encheriſſent ſur les autres, toute l'année eſt de fête pour eux ; quoique Saint Paul * recommande tant aux Fidéles de gagner leur vie par le travail : Ces faineants de contemplatifs pour ſatisfaire leur orgueil en croupiſſant toute leur vie dans une honteuſe oiſiveté, ont inventé la diſtinction de la vie active & de la vie contemplative, & ils ont donné contre la penſée de J. C. la preference à celle-ci ; je dis contre la penſée de J. C. * car Marthe par les mouvements exterieurs qu'elle ſe donne pour lui, par ſes empreſſements à lui, rendre des ſervices qui le regardent uniquement, deſigne

* *Theſ.* 4. 11.

* *Luc.* 10 39.

une ame qui s'atache entierement à la personne de J. C. Pour Marie elle écoute sa parole qui nous mene à l'amour du prochain & à la pratique des maximes que nous venons de raporter, qui demandent toutes de l'action ; & s'il faut que la vie active & la contemplative soient figurées par les deux sœurs, Marthe sans doute est la figure de la premiére ; puisque Dieu est l'unique objet des mouvements de son cœur & de l'aplication de son esprit : Ce n'est pas pour ces faineants de contemplatifs, mais pour les ouvriers des œuvres de misericorde & de charité du prochain que le Royaume du Ciel est préparé. * *Mat. 25.

LIVRE DOUZIE'ME.

Du Départ de Christofile & de Samieski, avec l'aplication des maximes des Avaïtes aux mœurs des autres Pays.

CHristofile & Samieski résolurent de quiter l'Ile de Calejava, & ils prierent l'Avaïte de leur donner un vaisseau qui les rendit en quelque Pays que ce fut, d'où ils pourroient aller au leur, l'Avaïte le leur promit aprez avoir fait de vains efforts pour rompre leur dessein.

Pendant qu'on équipoit un vaisseau, & qu'on faisoit les préparatifs nécessaires pour

leur voyage, l'Avaïte les fit convenir qu'il êtoit bon pour le bien de la ſociété civile, que les hommes ne ſe fiſſent pas une étude d'étouffer tout-à-fait les ſentiments que la nature nous inſpire, qu'on le ſçavoit par l'éxemple de quelques Payens qui avoient excellé en toute ſorte de vertus, & qu'il ſembloit qu'elle fut d'autant plus aiſée à pratiquer aux Avaïtes, que par le ſecours de quelques réflexions, elle êtoit toûjours d'intelligence avec leur amour propre; ce qui leur en rend la pratique infaillible. Il n'y à que la nature qui ſuive conſtamment les mêmes Régles; je conterois bien plus ſur un homme qui n'agiroit que par des principes naturels & bien liés que ſur un viſionaire qui

ne prétendroit jamais agir que par des voies ſurnaturelles ; j'aurois du moins peur qu'un eſprit en proie aux chimeres n'en prit quelqu'une pour une réalité.

Là-deſſus Chriſtofile & Samieski prierent l'Avaïte de leur faire l'aplication des maximes de ſon Pays aux uſages des autres qui ſe gouvernent par des Loix tout-à-fait differentes : Quelles que ſoient ces Loix, répondit l'Avaïte, il les faut ſuivre, du moins exterieurement, ou l'on ruineroit la ſociété civile ; mais on doit auſſi s'y aſſujettir même interieurement, c'eſt-à-dire lorſque perſonne ne devroit ſçavoir que nous les avons enfraintes, on doit, dis-je, s'y aſſujettir par la raiſon que nous avons dite ; à ſçavoir

ſçavoir, que nous ſerions dans une continuelle défiance les uns des autres que nous ne nous trompaſſions réciproquement, & ſi nous croyons que cela ſoit permis, nous devons travailler ſans ceſſe à nous ſurprendre pour nous procurer par là légitimement quelque avantage; mais qui ne voit que cette penſée remplira le monde de trouble & de confuſion, qu'elle détruira la ſociété civile, & qu'elle corrompra la tranquilité & le bonheur que les Loix aportent au genre humain ? En vain Dieu s'armera de la Juſtice s'il ne veut punir le violement des Loix que les hommes ne connoiſſent pas, & qu'ils ne ſçauroient vanger auſſi bien que lui : En vain Dieu veut qu'ils ſoient heureux, s'il leur

permet de ſaper par le fondement la ſocieté civile, la baſe & l'apui de leur félicité.

La ſeconde raiſon, pourſuivit l'Avaïte, qu'on peut tirer de nos maximes, pour prouver qu'on doit obéir aux Loix, même à l'inſçû de tout le monde, c'eſt que tous les hommes ſont égaux, & en d'autres Pays qu'en celui-ci ils le ſont par les Loix qu'ils y trouvent en uſage, de la même maniere que les joûeurs le ſont entr'eux par leurs con-ventions ; un joûeur en entrant au jeu n'a point d'avantage ſur l'autre, mais ce qui arrive à l'un ou à l'autre change cette égalité, il en eſt de même des affaires de la vie que du jeu : On a déterminé qu'un fils heriteroit

de ſon pere, que chacun recueilliroit les fruits de ſon heritage ; l'égalité conſiſte en ce que les Loix ſont generales, & qu'elles peuvent être autant avantageuſes aux uns qu'aux autres ; comme l'égalité eſt ôtée entre les joûeurs par l'évenement de leurs conditions, ainſi l'autre égalité eſt levée ; ſi mon pere eſt aſſez adroit & heureux pour m'amaſſer beaucoup de bien, ſi le tèms qui ſe fait eſt propre pour mon champ ; mais ce même pere pouvoit ne me laiſſer qu'une ſucceſſion chargée de dettes, la grêle pouvoit perdre tous mes fruits, de même qu'il pouvoit arrixer que le joûeur qui a gagné amenât le point qui a fait perdre l'autre : La Partie ne ſeroit ni égale ni équita-

ble, ſi une perſonne qui ſe trouve en une certaine ſituation ne joûiſſoit pas des mêmes droits dont un autre joüiroit s'il êtoit en ſa place · Chriſtofile remarqua que cette égalité donnoit dans le ſens de ce grand précepte de l'Evangile, qui dit, *faites aux autres ce que vous voulez qu'on vous faſſe* : On nous ordonne par là de ne nous point arroger de droits que ceux que nous accorderions aux autres s'ils êtoient dans les mêmes conjonctures que nous.

Les Loix, reprit l'Avaïte, ne tirent leur force & leur vigueur que de la convention des peuples, & ainſi celles des parties vont du pair avec la Loi auſſi bien que les conventions tacites qu'on prend pour Régle de l'équité, parce

qu'on présume par la nature de l'affaire ou par la coûtume des lieux que les parties les ont sous entendûes.

Il faut remarquer, continua-t-il, que l'on ne doit point d'obéissance aux Loix dont l'observation ne produit aucun bien, ou dont l'infraction ne cause aucun mal; & il faut tenir pour maxime certaine, qu'il n'y a point de mal moral qui n'àit pour fondement un mal physique, ou pour s'expliquer en d'autres termes, une action n'est point contraire aux ordres de Dieu, que lorsqu'elle est capable de faire du mal à quelqu'un ou de le priver de quelque bien: Cette maxime est évidente par nos principes, Dieu n'éxige rien de nous pour lui, mais il nous commande seulement

d'être heureux ; nous ne sommes heureux ou malheureux que par le ſentiment du plaiſir ou de la douleur ; qu'un homme ſoit tout couvert d'ulceres ſans en reſſentir de la douleur, & qu'au contraire il ſente du plaiſir il ſera heureux ; mais ſi un autre homme comblé de biens & d'honneurs, a le cœur rongé par des ſoucis & des chagrins cruels, il ſera véritablement malheureux : Dieu ne veut donc que nôtre bien phyſique, & ce bien eſt par conſequent la cauſe du bien moral : Malgré cette maxime cependant, on eſt obligé d'obéir exterieurement à des Lois qui ne produiſent aucun bien, & qui nous chargent inutilement de quelques vaines obligations : Malheur à ceux qui

de bon gré contribuent en quelque façon que ce ſoit à les faire executer ; on les doit regarder avec autant d'horreur que les Juiſs en avoient pour les Publicains : Les Particuliers & les Magiſtrats ſont obligés en conſcience de faire leurs efforts pour rendre ces Loix ſans effet & ſans force. Mais comme on a ſouvent affaire à des Atheniens qui feront mourir un Socrate s'il eſſaye de les faire revenir de leurs ſuperſtitions ; avec de telles gens la diſſimulation eſt permiſe ; hors de là elle ne l'eſt point; ſi ce qu'on penſe eſt bon pourquoi le cacher, s'il n'eſt pas bon pourquoi le penſer.

On obéïra donc aux injuſtes Magiſtrats exterieurement & en gemiſſant, on leur ren-

dra ſeulement un reſpect exterieur, car pour l'interieur s'ils en ſont dignes nous ne pourrons pas le leur refuſer: Que les Magiſtrats ſçachent pour le mériter que le peuple n'eſt pas fait pour ſervir par ſa miſere & ſa baſſeſſe à flater leur moleſſe & leur orgueil, mais qu'ils ſont faits pour défendre & ſoûtenir les Loix & ſervir par leur ſageſſe au repos & à la felicité du peuple; la vigilance, la ſeverité & l'exactitude, maintiennent le bon ordre, & l'injuſte clemence d'un Magiſtrat eſt coupable de tous les crimes que l'eſperance de l'impunité fait commettre. Comme toute puiſſance & toute autorité ne tire ſon origine que de l'obéïſſance volontaire du peuple, cette même authorité lui doit

être entierement dévoûee : les particuliers de leur part sont tenus à les aider dans leurs pénibles fonctions par leurs respects & leurs soûmissions, & à leur fournir (sans qu'on leur demande) tous les éclaircissements qui dépendront d'eux, leur témoignage principalement.

Il y a une autre sorte de superieurs que la loi nous donne dépendamment de la nature, ce sont nos peres ; leur autorité est trez-dificile à mettre en œuvre, il est rare qu'ils en usent bien par la raison que nous avons dite.

Pour nôtre devoir à légard de nous-mêmes, continua toûjours l'Avaïte, vous sçavez que nous devons ménager avec soin les forces du corps & la capacité & l'étendûe de l'esprit

pour raiſonner juſte : toutes nos fautes ne ſont que des paralogiſmes, vous les avez toutes atribuées au mauvais uſage de nôtre liberté, & elle ne conſiſte que dans le pouvoir de douter & d'examiner, ſans le doute & ſans l'examen toutes nos démarches ſont criminelles ; la verité n'a rien à craindre de ce principe, bien loin de cela lui ſeul nous l'a découvre & nous en aſſure, & on ne pourra s'empécher de l'a ſuivre quand on en ſera convaincu, mais qu'il eſt à craindre que les jeunes gens ne réfléchiſſent pas aſſez pour pouvoir mettre en uſage cette maxime, & que les erreurs n'ayent jetté de trop profondes racines dans la vieilleſſe pour lui permettre d'en profiter ! l'aplication des autres maximes

de ce Pays se fait sans peine & sans pénetration, & on peut aisement avec ces régles conduire toutes les actions de sa vie ; il ne reste qu'à sçavoir si le commerce que nous avons avec les animaux ne forme pas quelque engagement : Il semble que comme Dieu a mis l'homme en état d'en tirer des services, nous pouvons croire qu'il veut en effet que nous nous en servions pour nôtre utilité, quoi qu'il ne soit pas constant parmi nous que leurs ames ne soient pétries que de fange & de boûe, les abeilles, les fourmis & ceux des animaux qui receuillent & & qui amassent ne vivent pas sans police & sans loix, & elles seroient inutiles aux autres ; d'ailleurs paroît-il que leurs ames sortent de ce mon-

de moins parfaites que celles des enfants & mêmes de quelques hommes : Pour cette vie je ne ſçai ſi tout bien compenſé nôtre ſort eſt plus heureux que le leur ; nos Philoſophes diſent que, plus l'Univers aura d'étendûe, plus cet Univers *indefini* renfermera de mondes, plus la mer, l'air, & la terre de ces mondes produiront éternellement & continuellement des créatures capables de ſentir les bienfaits que Dieu répandra à jamais ſur elles, plus ſon ouvrage ſera admirable, plus il ſera digne d'un artiſan bon, immenſe & infini.

Peu aprez ces diſcours le vaiſſeau fut équipé, & nos gens furent prêts à partir : Eudoxe promit d'envoyer dans quelque tèms en France ſon

enfant bien instruit des maximes de l'Ile & du Christianisme, & en état de répondre aux questions qu'on lui pourra faire.

Christofile & Samieski s'embarquerent, mais à peine ils eurent pris terre, que le premier tomba malade, & au bout de huits jours il mourut ; il recommanda fort à l'autre de faire tenir à un de ses parens en France une cassette, dans laquelle on a trouvé des feuilles volantes sans suite & sans ordre, écrites, tant de sa main, que de celles de son gendre & de sa fille : Ce parent donna un ordre & une suite à ces feuilles volantes ; pour moi je n'ai fait que d'abreger, & peut-être trop l'ouvrage de ce parent.

Ce qui m'a porté à le rendre public eſt,que nous voyons beaucoup de Chrêtien s dont la foi eſt ſi ſoible qu'elle n'eſt pas capable de les contenir dans leur devoir : j'y ai donc voulu ajoûter les lumieres de la raiſon pour les gouverner par l'amour propre ; c'eſt avec cet amour qu'un habile homme a dit, qu'on pourroit faire une ſocieté de gens qui vivroient comme des ſaints ; à la verité ce ne ſeroit qu'à l'exterieur parce que leurs actions ſeroient purement humaines & qu'elles ne ſeroient pas élevées par la grace à cet état, qui les rend dignes de la vie éternelle, mais cet exterieur doit être compté pour quelque choſe ; outre qu'il ôte le ſcandale & procure la paix dans le monde ; c'eſt que la grace ne

trouve plus tant à faire dans un cœur & qu'il eſt par là moins indiſpoſé à la recevoir. Ces mêmes raiſons mont empéché de ſuprimer le paralelle qu'Eudoxe a fait des mœurs & des ſentiments des Avaïtes avec le Chriſtianiſme, pour faire voir que l'amour propre éclairé par la raiſon peut produire de trez-bons effets, puiſqu'on en tire les principes d'une morale ſi conforme à l'eſprit de l'Evangile, d'une morale plus étroite & plus ſevere que celle qui ſe lit dans les offices de Ciceron qui s'appuioit ſur les principes rigides des Stoïciens ; on ne ſçauroit diſconvenir que les Avaïtes n'ayent déterré des principes qui nous êtoient inconnus & qu'ils ne nous fourniſſent contre les libertins de

nouvelles preuves de quelques verités importantes ; ces découvertes même ſont en aſſez grand nombre pour croire qu'elles ne ſont point ſorties toutes du fond d'un ſeul particulier, mais j'ai peur qu'étant trop contraires à nos préjugés les plus enracinés on ne donne pas toute l'aplication neceſſaire aux ſolides raiſons des Avaïtes pour entrer dans leurs ſentiments quelques veritables qu'ils ſoient ; d'autant plus que les matieres ſont ſeches & peu ſuſceptibles d'ornements ; peut-être auſſi ce livre eſt trop court & trop abregé, quelque claire & quelque ſolide que ſoit une raiſon il faut qu'elle ait une juſte étendûe pour prendre place & s'arranger dans l'eſprit du lecteur ; le remede

remede eſt de tenir pour ſuſpectes d'erreurs les opinions, communement reçûes, de lire peu à la fois des endroits dificiles, & de les mediter beauceup; on aura l'eſprit aſſez bon & docile ſi à la premiere lecture on commance à douter & ſuſpendre ſon jugement, ſi on ne rebute rien avant que de l'entendre, & qu'on ſuive le conſeil du Lucrece que j'ai donné dabord & par lequel je finirai.

Ne mea dona, tibi ſtudio diſpoſta fideli,
Intellecta priuſquam ſint, contempta relinquas.

FIN.

TABLE
DES TITRES.

TABLE
DES MATIERES.

A.

C.

D.

E.

ERRATA.

PAge 5. ligne 7. mot 2. lisez de celui. page 21. ligne 10. mot 3. lisez ils ; page 66. ligne 8. mot 3. lisez croire, page 80. ligne 8. mot 4. lisez je fais ; page 84. ligne 12. mot 1. lisez de ; page 85. ligne 6. mot 2. lisez s'éforce ; page 100. ligne 12. mot 2. lisez besoin. Il ; page 136. ligne 23. mot 3. lisez cedera t-on ; page 139. ligne 19. mot 1 lisez telles ; page 169. ligne 5. mot 2. lisez vie, si ; page 169. ligne 11. mot 5. lisez serons ; page 187. ligne 22. mot 1. lisez 1a ; page 187. ligne 22. mot 1. lisez il ; page 188. ligne 12. mot 2. lisez &. page 211. ligne 23. mot 6. lisez éxiste. page 212. ligne 24. mot 1. lisez sans.



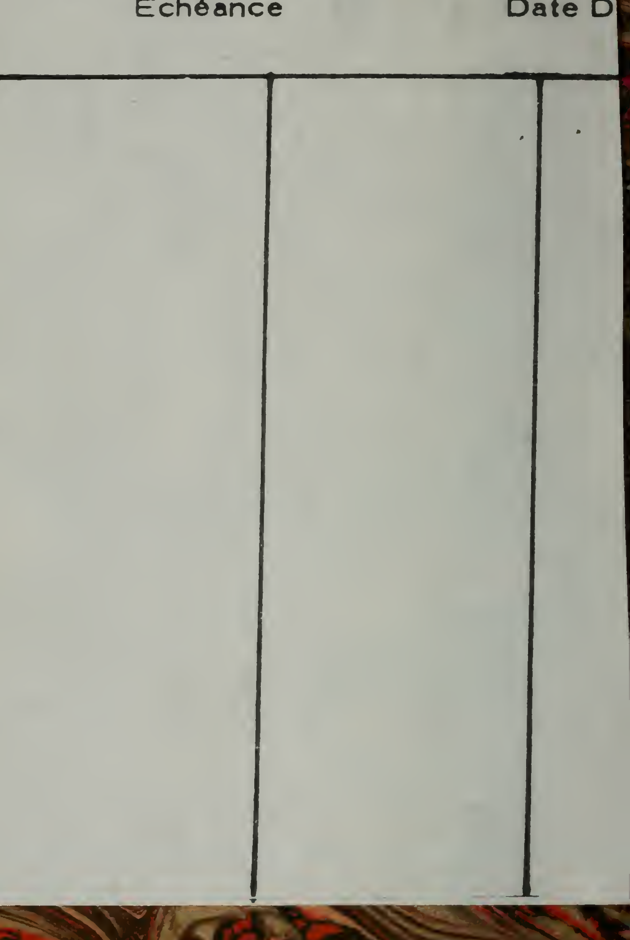
ACHEVE D'IMPRIMER LE 30 MAI 1970 PAR LESCHIERA
MAITRE IMPRIMEUR A MILAN, POUR LE COMPTE DE

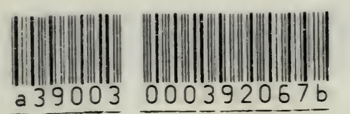
EDHIS

EDITIONS D'HISTOIRE SOCIALE
10, RUE VIVIENNE A PARIS

IL A ETE TIRE 250 EXEMPLAIRES NUMEROTES SUR PAPIER
VERGE A LA MAIN, PLUS 30 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE

EXEMPLAIRE N° 109




a39003 000392067b